

559

940.5344
C21244
1942

308326

*Le Canada
parle à la*

FRANCE



Rodrigue Villeneuve, cardinal-archevêque de Québec; Adélar Godbout, Premier ministre du Québec; Alexandre Vachon, archevêque d'Ottawa; Marcel-Marie Desmarais, dominicain, diplômé de Sorbonne; Henri Saint-Denis, oblat, professeur de philosophie à l'Université d'Ottawa; Arthur Maheux, prêtre, directeur de la revue universitaire *Le Canada Français*; Mme Georges Vanier, épouse du général de brigade qui commandait la région militaire de Québec et qui était l'ambassadeur du Canada en France au moment de la déclaration de guerre; Cécile Ena Bouchard, fille de T. D. Bouchard, ministre des Travaux publics et de la Voirie du Québec, commandante d'une unité féminine de l'Armée canadienne; Gladys Arnold, correspondante de la *Canadian Press* à Paris jusqu'à l'occupation de la ville; Denyse Ouimet, fondatrice de la Ligue de la jeunesse féminine; Jean Désy, ambassadeur du Canada au Brésil et ancien ambassadeur du Canada en

France; Léo Richer La Flèche, major-général, ancien attaché militaire du Canada en France, sous-ministre associé des Services nationaux de guerre à Ottawa; Louvigny de Montigny, représentant général de la Société des gens de lettres de France; Charles-Philippe Beaubien, sénateur, qui avait reçu à Montréal les maréchaux Joffre, Fayolle et Foch; Fulgence Charpentier, journaliste, directeur adjoint de la censure de la presse; Jean Chauvin, directeur de *La Revue Populaire* et ancien caporal de la Légion étrangère; Eugène L'Heureux, rédacteur en chef de *L'Action Catholique*; Wilfrid Gagnon, industriel et ancien ministre, directeur général des achats au ministère des Munitions et Approvisionnements de guerre à Ottawa; Albert Lesage, médecin, doyen de la Faculté de médecine de l'Université de Montréal; Georges Benoît, major, directeur de la mobilisation au ministère des Services nationaux de guerre, à Ottawa; Paul Robert, médecin né à Montréal, rentré de Paris au moment de l'occupation; Georges Vanier, brigadier-général, ancien ambassadeur du Canada à Paris, commandant de la région militaire de Québec; Donatien Frémon, né en France, journaliste dans l'Ouest canadien depuis un quart de siècle; Claude Mélançon, journaliste et écrivain, directeur des services français des Chemins de fer nationaux du Canada; Pierre Daviault, journaliste et historien, adjoint au directeur du service de traduction des débats à la Chambre des Communes; Roméo Boucher, médecin, professeur à l'Université de Montréal, directeur de l'hôpital Saint-Luc; Emile Vaillancourt, écrivain, historien et conférencier, lieutenant-colonel honoraire du Corps école d'officiers canadiens de l'Université de Montréal; les journalistes Guy Jasmin et Cyrille Felteau.

SERVICE DE L'INFORMATION
FRANCE LIBRE
Ottawa, Canada

Préface

Depuis juillet 1942, grâce aux arrangements conclus entre Radio-Canada et le poste WRUL de Boston, il a été possible aux Canadiens-Français d'adresser des paroles de confiance et d'espoir aux Français de France.

Nous sommes heureux de publier une première série de ces causeries.

Ces messages qui ont porté un peu de lumière dans la nuit d'angoisse tombée sur la France sont un témoignage émouvant des liens qui unissent le Canada et la France.

Nous offrons ce modeste recueil à Mlle Béatrice Belcourt qui inaugurerait cette série de causeries le 7 juillet 1941 par un message improvisé dont elle avait trouvé les paroles dans son cœur.

A tous les conférenciers nous transmettons le merci ému de tous les français qui les écoutent et dont les voix actuellement étouffées se feront entendre à nouveau dans un monde libéré.

E. de Miribel

Son Eminence le Cardinal Villeneuve

Le 21 décembre 1941.

Mes frères de France,

Plusieurs fois déjà la Radio a porté mes paroles à la France entière. Et, en 1939, Légat de Sa Sainteté Pie XII à Domremy, la France déployait à me recevoir toute sa religion et toutes ses magnificences. On honorait le Légat papal, on ne méconnaissait point en lui le fils de Nouvelle-France. Son passage était souligné comme une ambassade de paix; l'apothéose de sainte Jeanne, la Pucelle guerrière, évoquait la victoire. **Sonnez, fanfares triomphales,...**

Hélas! que tout cela est maintenant loin, et bien différent! La guerre est venue. On ne la méritait pas si tôt. L'armistice aussi est venu, et qui sûrement n'a pas brisé l'âme de la France ni son patriotisme, mais qui a morcelé son patrimoine et divisé ses fils. Restés sur le champ de l'incendie, les uns, voulant protéger au moins quelques pans de la maison, ont estimé avec crève-cœur devoir sacrifier le reste; les autres, plus éloignés, ont peut-être mieux vu à travers la fumée, ils ont décidé de s'employer à tout sauver. Question de moyens pour la même fin. Nous ne les jugeons mal ni les uns ni les autres, est-il permis à mon admiration et à ma fidélité de vous dire. Malgré les recherches qu'ils se font, nous voulons faire la part de leur sublime vertu. L'histoire éclaircira les faits, une fois les nuages dissipés; elle ne diminuera pas, croyons-nous, la grandeur des intentions. Aussi, pourquoi se mépriseraient-ils réciproquement, quand ils travaillent sincèrement et héroïquement pour la même France?

S'ils s'y tiennent fidèlement, leurs tâches ne sont pas contradictoires, elles sont complémentaires. Au dedans, maintenir la cohésion nationale; au dehors, rattraper la fuyante victoire. Dans leur ardeur, les chefs veulent-ils attirer chacun à soi, les partisans seront sages de ne pas être à ce point absolus. Écoutons l'un sans avilir l'autre, malgré les poussées du sentiment. Voilà, du moins, comment de ce côté-ci de l'Atlantique nous apparaissent les choses, à nous qui aimons la France. Voilà comment, au Canada, il y a des représentants officiels de Vichy hautement considérés, et des combattants de la France Libre qu'on admire. Telles sont d'ailleurs les vues élevées de nos hommes d'État les plus sages et les plus clairvoyants.

Nous savons bien, au reste, que la France n'a pas abdiqué.

A quoi lui demanderait-on de collaborer? A une entreprise de destruction mondiale, à des moeurs de férocité sauvage, à une philo-

SON EMINENCE LE CARDINAL VILLENEUVE

sophie qui substitue la convoitise au jugement, à un despotisme qui emprisonne dans le fer et le feu toute liberté, à une religion qui nie Dieu pour édifier la force brutale et l'égoïsme ? Collaborer à cela, un esprit français n'en est pas capable, non plus qu'un vrai cœur d'homme.

Collaborer à l'ordre nouveau, dit-on. A l'ordre public chrétien, que préconise Pie Douze, fort bien. Mais encore, avec qui ? Avec Nabuchodonosor changé en bête, avec le mensonge, le banditisme, la tyrannie ? Nous savons bien, Français, que vous ne le ferez pas.

* * *

Il ne nous appartient pas, certes, de vous dicter votre politique. L'expérience établit, d'ailleurs, que, seule, la politique est peu pour le salut des peuples. C'est l'âme, c'est l'idéal, c'est la conscience, c'est le devoir, ce sont les doctrines, le principes directeurs qui font les nations. Quand tout cela manque, ou quand tout cela n'existe que dans les discours, les nations succombent. Des hommes publics, même honnêtes, peuvent n'avoir qu'un horizon étroit. S'il faut obéir à leurs justes ordres, on n'est pas tenu de s'abaisser à leur philosophie. Le vrai patriote, l'Eglise en tout cas, ne se compromet pas avec les régimes. Elle les aide à faire le bien, mais elle les surveille aussi.

L'un de vos Archevêques, celui de Toulouse, je crois, l'a hautement proclamé : "C'est l'avenir de l'esprit chrétien qui se joue en ce moment, peut-être pour des siècles. Beaucoup de catholiques ne le voient pas, voilà pourquoi je les préviens, je les avertis officiellement". Très fermement, et à la suite des Pontifes romains, il a aussi rappelé que, sous quelque prétexte d'ordre public que ce soit, la dignité de la personne humaine, ni sa liberté, ni les droits qu'elle tient de son Créateur ne sauraient disparaître d'une société sans détruire radicalement cette société elle-même. Et il a spécifiquement revendiqué "la dignité du travail, qui n'est pas une marchandise, la dignité de la famille, qui n'est pas une simple pourvoyeuse d'enfants, la dignité de la patrie voulue de Dieu, et qui n'est pas une idole".

Voilà, certes, des vérités, qui délimitent assez dans quelle mesure l'Eglise, en France, pourrait collaborer.

Nous savons bien aussi que, chez vous, les mouvements de Jeunesse organisée sont soumis et loyaux à l'autorité légitime, mais que leur docilité ne se laisse point séduire aux artifices d'une nazification subtile et bien dosée.

Ni votre Jeunesse universitaire non plus. Ni vos Parisiens amagris, mais restés espègles malgré la *Kommandatur*. Ni vos paysans songeurs ; qui, dans leur tête, distinguent entre la discipline de police et la collaboration avec l'ennemi. Celui-ci a-t-il donc tant changé, pensent-ils, depuis le temps où il a envahi la contrée de ses chars d'assaut, écrasé les gens comme les blés, abattu les maisons, et, par ses oiseaux de mort qui survolaient les foules errantes, fait son plaisir d'abattre les plus faibles et les plus innocents ?

Non plus que ces "associations ouvrières", depuis peu fondées parmi vous, et averties. Sans doute, elles se gardent de tout esprit communiste et ne préconisent nullement la révolution. Mais elles n'entendent pas non plus devenir des rouages d'Etat destinés à tromper la classe des travailleurs; elles ne consentiront pas à composer avec des doctrines délicatement trempés de totalitarisme et s'attaquant sourdement aux bases mêmes de la civilisation chrétienne. Au contraire, elles veulent travailler efficacement à la reconstruction d'abord de la France, puis d'une Europe, dans laquelle les nations, enfin désenchaînées du totalitarisme de toute couleur, vivront dans la paix et la liberté.

Ah! nous vous admirons bien plus encore de garder vos yeux ouverts que de souffrir tant de sévices pour votre pays. Nous comptons plus, à l'heure présente, sur la force de vos convictions que sur vos fusils d'Afrique et votre marine intouchée, pour la véritable paix et les reconstructions de demain. Nous faisons volontiers confiance à votre flair et à votre finesse pour sentir le piège des représentations sophistiquées et des sympathies provisoires de l'ennemi.

Et, de cette récente campagne anticomuniste, que le nazisme cherche depuis peu à organiser par toute l'Europe, que jugerons-nous? Même quand il prêche la morale, le diable est à redouter. La pseudo-Croisade n'aura été autre chose qu'un élargissement du conflit germano-russe sur le plan idéologique; mais elle n'aura pas détourné l'Allemagne de son dessein primordial d'abattre la Grande-Bretagne, afin d'établir ensuite la domination germanique et l'esclavage du reste de l'Europe, tout au moins.

Prenons garde, à ce propos, au travail perfide de la propagande allemande en tous les pays, occupés ou non occupés, sur les visées impérialistes de l'Angleterre. Certes, il est loisible à chacun d'avoir sur l'Angleterre, sur son histoire, sur ses institutions et sur les desseins de sa politique, des jugements et des opinions propres. Encore ces jugements ne doivent-ils procéder de la passion violente ou d'un aveuglement obstiné; encore ne faut-il pas accuser l'Angleterre à tort et à travers, sans distinguer les temps et les temps, les faits et les faits; encore ne faut-il pas descendre à des conclusions insensées dans la comparaison du régime britannique avec celui d'Hitler, ni franchir impudemment les limites du bon sens et de l'honnêteté. Et qui pourra chicaner le courage admirable, la résistance magnifique, l'héroïsme unanime, qu'aura montré l'Angleterre, dépurée de son optimisme archaïque et des illusions communes à tant de peuples?

Prenez garde aussi à ces insinuations, et à ces prétendues démonstrations qu'on fait à notre propos: que nous serions en lutte avec l'Angleterre, divisés entre nous, et prêts à nous jeter avec vous hors du camp de nos alliés. Certes, il y a parmi nous des discussions et des controverses, mais comme entre gens libres, et non par besoin de rébellion. Nous sommes de sang français, nous sommes français d'esprit et de cœur, mais nous sommes aussi loyaux à la Couronne bri-

SON EMINENCE LE CARDINAL VILLENEUVE

tannique; nous sommes antinazis convaincus et défiants, nonobstant les faussetés qu'on voudrait vous faire entendre.

Au surplus, il y a trop longtemps que vous nous avez laissés à notre sort d'Amérique, et que nous vous avons laissés à vos expériences de régimes en Europe, pour que "Radio-Paris" puisse croire qu'en faisant vibrer la chanterelle du nationalisme français ou le cri du sang, nous en soyons émus. Ce ne sont pas telles émissions du vendredi soir qui éveilleront en nous l'instinct de la trahison.

Nous n'aimons pas qu'on rapetisse le Maréchal, grand dans la défaite et dans la ressaisie, vieillard inflexible, chef admirable. Mais elles sonnent faux aussi à nos oreilles, ces voix, réputées françaises, qui vocifèrent les imprécations contre le Général, qui, ayant gardé l'espoir de vaincre, n'a pas cru devoir briser son épée. Qu'on pardonne au moins à un Français d'être fou jusqu'à l'héroïsme, et de répondre au conformisme politique par les audaces de l'épopée. Qu'on permette à Lycurgue d'être absolu; Epaminondas a bien aussi le droit de mourir **"pour avoir sauvé la patrie contre son gré"**.

Nous savons bien où, à la fin, sera la victoire; nous savons qu'elle sera du côté du droit. C'est là que le Seigneur la veut, c'est là qu'il la mettra, après que nos prières et nos armes nous l'aurent obtenue.

Français, vous êtes sous le pressoir. Nous souffrons avec vous, nous pleurons avec vous, mais courage ! et ne détournes pas les yeux du point de l'horizon d'où viendra le salut. Soyez avec nous, triomphez avec nous. Domremy, Paray-le-Monial, Lisieux, Lourdes, Montmartre!... Mais aussi Tolbiac, Orléans, Rocroi, Verdun!... C'est le coeur, c'est le sang, c'est le travail de toute la France qui la ressusciteront.

Voilà pour vous, mes frères de France, mon joyeux Noël, et mon souhait pour l'an qui vient.

L'hon. Adélard Godbout

Message du premier-ministre de la Province de Québec, diffusé sur ondes courtes par Radio-Canada par l'entremise du poste WRUL de Boston, le 3 août 1941.

Il y a quatorze mois, pendant que l'Italie de Mussolini vous frappait dans le dos, l'Allemagne parvenait à terrasser la France. Partout dans le monde, vos amis et vos frères, et nous songeons avec fierté que nous sommes vos frères, surtout en ces jours de votre malheur, — partout dans le monde on a refusé de croire que la France resterait écrasée. Nous gardons la même robuste conviction, la même certitude que vous ne laisserez pas longtemps les boches, vos oppresseurs, vous dicter la loi. Notre espoir en la France, notre confiance en vous, sont indéracinables. Nous savons que vous secouerez vos chaînes pour mettre fin au régime ignoble de terreur et de délation qui vous opprime. Et cet appel que j'ai le droit de vous lancer, comme l'un des chefs politiques de la majorité des cinq millions d'hommes de langue et de culture françaises qui habitent l'Amérique du nord, cet appel, je veux qu'il soit d'abord et surtout un témoignage.

Parce que rien, jamais, n'a pu nous empêcher de rester Français d'âme et de cœur, nous ne pouvons admettre que la France soit écrasée. Je songe avec une émotion soeur de la ferveur, aux énergies latentes du peuple français. Je le vois, ce peuple, si fréquemment dans l'histoire guide et honneur de l'humanité, je le vois qui se prépare et bientôt sera prêt à nettoyer son territoire, à en chasser l'envahisseur, notre ennemi commun, l'ennemi de toute civilisation. Je sais que vous ne tolérerez pas longtemps les boches dans votre merveilleux pays, dont nous gardons la nostalgie. Et nous vous aiderons. Nous vous aidons déjà.

Mesdames et messieurs, notre vie est française. Elle est intensément française. Nos réactions sont semblables aux vôtres. Nos agriculteurs ressemblent à s'y méprendre à vos paysans. Notre manière de prier Dieu, notre conception de l'existence, ce que nous avons de plus personnel, tout ce qui nous est consubstantiel, nous le tenons de vous. Pour cette raison, notre espoir en vous ne saurait être stérile. Nous sommes entrés en guerre en même temps que vous. Plus heureux que vous, nous ne sommes pas les voisins de l'Allemagne. Nous continuons la lutte. Nous avons pour cela les meilleures raisons qui se peuvent imaginer. Nous combattons l'hitlérisme de toutes nos forces. Et elles sont jeunes, nos forces, et elles sont inépuisables. Elles sont invincibles, car elles s'ajoutent à celles de tous les pays britanniques, à celles des

Etats-Unis, à celles de milliers de Français, au nombre chaque jour grandissant, qui ont l'orgueil de continuer la lutte hors du sol natal, pendant que vous refusez de vous résigner, pendant que vous résistez passivement aux boches.

Nous combattons l'hitlérisme parce que le Parlement de notre pays, le Canada, a tout de suite compris que les nazis étaient partis à la conquête de la terre. Notre ardeur s'alimente à notre loyauté envers l'Etat fédéral. Nous puisons des énergies nouvelles, toujours renouvelées, dans notre attachement indéfectible à la Couronne britannique. C'est d'elle que nous tenons nos libertés, c'est l'Angleterre qui nous a facilité la tâche, assurément très noble mais aussi bien lourde, de prolonger sur ce continent la civilisation française. Le défaitisme n'aura pas de prise sur nous. Car, mesdames et messieurs, outre que les mirages d'un fallacieux ordre nouveau ne peuvent nous éblouir, il nous semble souvent que le plus pressant de nos buts de guerre, c'est la restauration de la France dans ses frontières et sa grandeur, dans sa destinée et sa liberté.

Les trois millions de Canadiens français de la province de Québec, dont je me fais l'interprète, et les Acadiens dont les pères ont payé cher leur fidélité à la France, et les milliers de Canadiens français disséminés à travers notre vaste et cher pays, et les Franco-Américains, dont les parents ont laissé nos rives pour propager la culture française dans la grande République voisine qui vous aime, et vous le démontre de cent façons, et se sent humiliée de ne pouvoir vous aider davantage, nous tous, nous sommes fiers d'être les alliés de la Grande-Bretagne. Nous sommes les ennemis irréductibles de l'Allemagne et de l'Italie, et de leurs esclaves soumis et complaisants. Nous le savons et nous en souffrons, nombre d'entre vous êtes asservis aux brutes qui se sont ruées sur la France en juin 1940. Mais nous sommes persuadés, mais nous sentons que vous en avez la rage au coeur. Nous sentons que vous n'êtes pas ensevelis dans la résignation, que vous n'acceptez pas la disette spirituelle, ni la famine à l'état chronique. Nous savons que vous résistez sourdement aux menées de vos barbares tyrans. Vous n'attendez que le moment propice pour les bouter dehors.

Vous pouvez compter sur nous. Nous faisons joyeusement des sacrifices pour vous. Ici dans la province de Québec, terre française dans le cadre souple et flexible des bienfaisantes institutions britanniques, nous répondons avec empressement à tous les appels de l'Etat fédéral. Vous ne l'ignorez pas, mais j'aime à le proclamer et tiens à le répéter, c'est un régiment de chez nous qui, le premier dans notre pays, au début de la guerre, a complété son effectif. Il y a plusieurs régiments de Canadiens français, et nos frères et nos enfants sont nombreux dans les autres. Nous sommes en guerre sous le signe du recrutement volontaire. Tout récemment l'Etat a demandé pour l'armée 32,000 techniciens et spécialistes. Il a reçu plus de 60,000 offres de services. La région de Québec a atteint 122% du quota fixé pour elle par les autorités militaires. Tous les Canadiens ont récemment souscrit près d'un milliard

de dollars pour la victoire, quand on ne leur demandait que \$600,000, 000. Entre les deux guerres, quand votre devise monétaire atteignait sa plus haute valeur, il fallait 25 de vos francs pour acheter un dollar canadien. A ce taux, on nous a demandé 15 milliards de francs pour chasser les boches de vos villages; les dix millions de citoyens canadiens en ont fourni près de 25 milliards. Ce n'était pas le premier emprunt qui servira à votre délivrance et il y en aura d'autres. Le nombre de nos soldats qui se sont engagés spontanément à traverser l'Atlantique, et à vous aider à vaincre les boches, équivaut à une armée française d'un million de soldats, à trois millions aux Etats-Unis. Et nos troupes en Angleterre brûlent du désir de traverser la Manche pour vous libérer. Pour ne pas fournir de renseignements utiles à Herr Hitler, je ne vous dirai rien de notre marine et de notre aviation. Je vous assure seulement que vous pouvez compter, pour votre délivrance, sur la valeur et l'efficacité de ces deux forces armées. Nos richesses naturelles, nos réserves économiques, nos industries, sont à la disposition de la Grande-Bretagne et de ses Alliés. Notre agriculture les ravitaille. Nous fabriquons des tanks, des canons, toute sortes de munitions. Et nous souhaitons vivement que tous nos tanks servent bientôt à la libération de la France.

Mesdames et messieurs, souvent depuis quatorze mois, le premier ministre du Canada, monsieur Mackenzie King, un grand ami de tout ce qui est français, nous indique notre mission. Il nous rappelle que notre tâche consiste à défendre, les premiers, tout ce que personnifie la France livrée à elle-même; culture, beauté, amour du travail, amour de la liberté. Il précise souvent que nous luttons pour la libération de la France, et pour celle de toutes les autres nations asservies, dominées par le monstre nazi. "Nous luttons contre la haine, que nos ennemis ont érigée en culture, contre la force brutale que l'on voudrait nous imposer comme norme de l'activité humaine".

Nous voulons bien suivre les conseils de M. King. Nous voulons bien représenter dans le monde, et défendre, la culture et la beauté, l'amour du travail et de la liberté. Nous nous sommes fait, toujours, un point d'honneur de n'être jamais indignes de la France qui nous a donné la vie. Seulement, à l'instar des autres peuples, mais plus durement, plus lourdement, nous nous sentons seuls à cause du malheur de la France. Nous sommes appauvris par votre sort. Nous avons besoin de votre vitalité intellectuelle, de vos recherches constantes dans tous les champs de l'intelligence, dans tous les domaines de la pensée. S'il nous honore de perpétuer votre civilisation en Amérique, en l'adaptant à tout ce qui nous entoure, nous croyons résolument que votre rôle dans le monde n'est pas fini. La France, comme l'a fort bien exprimé l'un de nos écrivains, c'est la lumière, c'est la chaleur, c'est la beauté, c'est la vie. Que les rayons de cette lumière se fassent plus pâles à cause des Allemands, que cette chaleur soit moins intense, que cette beauté soit ternie, que cette vie semble s'éteindre, mesdames et messieurs, notre coeur en saigne. Et c'est pourquoi je veux redire avec vous cette belle prière

pour la France, qui date du neuvième siècle :— "Dieu tout puissant et éternel, qui avez établi l'empire des Francs pour être l'instrument de votre divine volonté dans le monde entier, le porte-glaive et le rempart de votre sainte Eglise, nous vous en supplions, que votre céleste lumière prévienne partout et toujours les fils de la France tournés vers vous; afin que, voyant ce qu'il importerait de faire pour établir votre royaume en ce monde, ils aient le courage de l'accomplir avec une charité et une énergie que rien ne lasse. Par Jésus-Christ Notre Seigneur !

Mesdames et messieurs, vous êtes bien placés pour savoir que le royaume de Dieu ne sera jamais établi dans le monde par vos bourreaux, puisqu'ils veulent détruire toute religion et toute civilisation. Que rien ne lasse votre volonté de vous cabrer devant les boches. Dites-vous bien que l'Allemagne achève d'égorger des millions d'hommes, d'entasser la chair fumante et les ossements humains. Le président des Etats-Unis, M. Roosevelt, et son rival aux dernières élections, M. Willkie, réalisent l'unité nationale. Nos puissants voisins dépensent sans compter pour le triomphe de notre idéal commun. Ils prennent leur place aux côtés des Britanniques et des soldats de tous les pays, qui continuent la lutte. Leur étonnement, leur désillusion et leur peine, devant la débâcle de juin 1940, s'est promptement transformée en décisions et en actes qui vous seront d'un grand secours.

Vous ne voudrez pas, sûrement, décevoir le monde entier qui attend de vous, à l'heure que vous choisirez parce qu'elle sera la meilleure, le geste de révolte qui deviendra pour tout l'Europe le signal de l'insurrection contre les esclavagistes du Vingtième Siècle.

Nous avons hâte de vous revoir alliés actifs de la glorieuse Angleterre. Quand votre monarchie a cédé notre pays à l'Angleterre, elle a laissé sur nos rives 60,000 Canadiens. Pendant la guerre de 1914 à 1918, 60,000 Canadiens sont morts pour la France et la cause qu'elle défendait. Pour cette raison et pour bien d'autres, nous avons confiance que l'Entente Cordiale, cimentée dans une dure épreuve qu'aggravent de pénibles malentendus, unira de nouveau les deux grands pays à qui nous, Canadiens français, devons tout. Vive la France !

Son Excellence Mgr Alexandre Vachon

Monseigneur Alexandre Vachon, Archevêque d'Ottawa, né à St-Raymond de Porteneuf, le 16 août 1885.

Il fit des études brillantes à Québec, Harvard et au Massachusett Institute of Technology. Il fut successivement professeur et directeur de l'Ecole Supérieure de Chimie à l'Université Laval.

Il est membre du Canadien Institute of Chemistry, membre de la Société Royale du Canada, membre du Conseil des Recherches naturelles et de l'Office des Recherches de la Province de Québec, membre de l'Académie canadienne St-Thomas d'Aquin, membre de la Société chimique de France; membre l'Engineering Institute of Canada; membre de l'Office des Recherches des Pêcheries du Canada. gouverneur de la Société Radio-Canada pendant trois ans, il laissa ce poste lorsqu'il fut élu recteur de l'Université Laval.

Il fut nommé Archevêque d'Ottawa le 22 mai 1940.

18 janvier 1942

Ce n'est pas sans une profonde émotion que je confie ce soir aux ondes hertziennes ces paroles que me dictera mon affection pour la France. Depuis tant de mois que nous sommes douloureusement séparés de vous, chers cousins d'outre-mer, par les exigences brutales d'un armistice qui nous obligent temporairement à suspendre des relations qui nous étaient si chères, j'ai en ce moment la douce impression de pénétrer dans des foyers français où j'ai passé déjà des heures délicieuses. J'ai l'espoir que ma voix sera entendue de l'autre côté de l'océan par des oreilles amies et que tous les Français qui entendront ce message que m'inspire une vive sympathie s'uniront à moi d'esprit et de coeur dans une communion d'idées et de sentiments.

J'éprouve en cette heure solennelle des impressions analogues à celles qui m'animaient lorsque, au mois de juillet 1907, j'ai eu le bonheur de mettre pied pour la première fois sur la terre de mes ancêtres. Mon premier geste alors fut de m'agenouiller et de baiser cette terre bénie que j'aimais depuis ma tendre enfance. Je l'ai revue bien souvent depuis; je l'ai parcourue de Lille à Marseille, de Brest à Strasbourg; j'en ai admiré la position géographique admirable que lui a

toujours enviée son ennemi séculaire d'outre-Rhin; son sol riche et fertile, son ciel riant, son climat tempéré sous lequel s'épanouissent toutes les végétations, toutes les cultures. J'ai visité avec une douce joie ses sanctuaires bénis.

A chaque pas un monument, un souvenir rappelaient à ma mémoire un saint, un apôtre, un héros que Dieu avait fait naître pour implanter, sauver et étendre la civilisation chrétienne et montrer sa prédilection pour celle qu'on a appelé "la fille aînée de l'Eglise".

J'ai passé des jours charmants dans ce pays que la Providence a doté avec tant d'amour et de munificence, qu'Elle a comblé des dons les plus riches et des plus variés.

C'est sous le souffle inspirateur de la foi chrétienne que des hommes de France ont bâti les admirables chefs-d'oeuvre que sont ces grandes cathédrales avec leurs vastes proportions, leurs lignes harmonieuses, leurs riches sculptures, Saint-Etienne de Bourges, Notre-Dame de Paris, de Chartres, de Beauvais, d'Amiens, de Reims et de tant d'autres qui montent vers le ciel de tous les points de la terre française.

Ces hommes voulaient élever au Tout-Puissant des temples dignes de Lui, et leur génie, soutenu par la foi de tout un peuple, a trouvé le moyen de réaliser ces incomparables merveilles.

En outre de ces splendides monuments élevés en honneur de la divinité et qui portent jusqu'au ciel le témoignage de son génie et de sa foi, la France a allumé des foyers de science dont l'éclat a rayonné sur le monde entier. Ses célèbres universités, dont la fondation remonte à plusieurs siècles, ont attiré vers elles des étudiants de tous les coins de l'univers. Elles ont formé des savants qui ont su pénétrer les secrets de la nature et en extraire, avec les découvertes fondamentales de tous les progrès modernes, les lois qui dirigent encore les travaux des hommes de recherche. Les noms de Lavoisier, Pasteur, Branly, pour ne nommer que ceux-là, sont en honneur chez tous les peuples.

C'est la France qui a vu éclore la douceur de Saint-François de Sales, la charité de Saint-Vincent de Paul, la haute piété de Sainte-Thérèse de l'Enfant-Jésus. C'est elle qui a entendu les voix éloquentes de Bossuet, de Bourdaloue, de Fénelon, de Lacordaire, de Berryer dont les échos ont été répétés dans toutes les parties du monde et dont les oeuvres servent encore de modèles à tous les orateurs de la chaire et de la tribune.

Ces pensées absorbaient mon esprit pendant mes pérégrinations sur le sol qu'on foudroya saint Louis, Louis XIV, sainte Jeanne d'Arc, Napoléon et de tant d'autres dont j'avais, avec tous mes compatriotes du Canada français, entendu raconter les vertus et les exploits.

J'éprouvais le bonheur que ressent l'enfant qui revoit la maison paternelle dont il a été longtemps éloigné.

Je voyais dans chacun des français que je rencontrais en chemin de fer, dans la rue, dans les lieux de pèlerinages, des frères vers lesquels j'étais attiré par des effluves invisibles. Si j'avais suivi mon attrait naturel, je leur aurais serré la main, je les aurais embrassés dans un mouvement spontané d'amitié latente. Le sang de mon ancêtre Paul Vachon, parti du petit patelin de la Copéchanienne, en Poitou, dès 1646, pour créer en Nouvelle-France une famille dont les descendants se comptent aujourd'hui par milliers, bouillonnait dans mes veines et ne me laissait aucun doute sur mes origines.

Peu après la victoire alliée de 1918, j'ai visité le théâtre de cette guerre de géants. Une impression indéfinissable m'empoignait et me faisait frémir. J'ai visité toute l'ancienne ligne de feu. Mon cœur fut serré en regardant les millions de croix blanches indiquant les tombes des Français, des Canadiens, des Anglais et des Américains tombés dans la défense d'un même idéal. A Verdun j'ai suivi la piste étroite où s'avancèrent tant de héros en 1916. J'ai pleuré aux champs des morts d'Ypres, de Courcellette, d'Arras où tant de personnes chères à mon cœur dormaient leur dernier sommeil.

Et malgré tous ces deuils et ces tristes souvenirs je me réjouissais à la pensée que Français et Canadiens étaient morts ensemble et que leurs corps et leurs cœurs étaient étreints dans la mort!

Il ne me venait pas à l'esprit en ce moment qu'il fut possible pour les Français de connaître la défaite et j'aurais repoussé comme un cauchemar la possibilité de les avoir un jour contre nous.

Depuis 1918 des ambassadeurs de la France glorieuse et immortelle sont venus nombreux sur les bords du Saint-Laurent; prédicateurs, hommes de lettres, savants, ils ont occupé les chaires de nos universités; ils ont fait résonner de leurs voix éloquentes et sympathiques nos églises et nos salles publiques. Nos grands anniversaires, nos fêtes patriotiques auraient été incomplets sans la présence d'un délégué de l'ancienne Mère-Patrie. Et nous nous en réjouissions.

Vint le premier septembre 1939 et la barbare invasion de la Pologne par l'Allemagne. La France tout naturellement se rangeait à côté de l'Angleterre et du Canada pour défendre le droit et la justice lésés. Et nous avions confiance et nous étions heureux de combattre avec notre ancienne alliée pour une cause sainte.

Dois-je vous dire, chers cousins de France, la douleur qui a étreint nos cœurs à la nouvelle du cataclysme de juin 1940. La France était envahie par les nazis qui l'écrasaient alors et qui voudraient maintenant la voir disparaître comme nation après s'être assuré sa collaboration militaire. Non cela ne se peut pas, cela ne se peut pas!!!

Nous souffrons avec vous, nous prions pour vous.

Vous ne nous reconnaîtriez pas comme Français si nous n'étions pas, dans ces heures tragiques, d'une indéfectible loyauté envers l'Angleterre, si nous n'étions pas résolus de tout sacrifier pour gagner cette guerre qui nous a été imposée.

Notre attachement inébranlable à notre gracieux Souverain, à notre charmante reine Elizabeth, pourrait s'exprimer par les paroles qu'écrivait Monseigneur Joseph-Olivier Briand, évêque de Québec, le 14 mars 1774, quatre années seulement après la cession du Canada à l'Angleterre. Avec une légère modification elles seraient aussi actuelles aujourd'hui qu'il y a cent quatre-vingts ans: "La bonté singulière avec laquelle nous avons été gouvernés par sa gracieuse Majesté Georges III, ... les faveurs récentes, dont il vient de nous combler, en nous rendant l'usage de nos lois, le libre exercice de notre religion, et en nous faisant participer à tous les privilèges et avantages de sujets britanniques, suffiraient sans doute pour exciter notre reconnaissance, et notre zèle à soutenir les intérêts de la Grande-Bretagne... Vos serments, votre religion vous imposent une obligation indispensable. Fermez donc, chers Canadiens, vos oreilles et n'écoutez pas les séditeurs qui cherchent à vous rendre malheureux et à étouffer dans vos cœurs les sentiments de soumission à vos légitimes supérieurs que l'éducation et la religion y avaient gravés..."

Fidélité inviolable à notre Roi George VI, affection très vive et douleur profonde pour la France; mes mots résument les sentiments des Canadiens français d'aujourd'hui.

Et laissez-moi vous répéter les paroles d'espérance que vous adressait Sa Sainteté le Pape Pie XII, le 18 juillet 1940: "Que la France garde courage et espoir car la cause de la France est la grande et la noble cause. Il faut garder son âme. L'âme d'un peuple ne peut être écrasée par le malheur, par une occupation momentanée, car en elle se refont le courage, les vertus morales et spirituelles... Ne craignez rien; le salut viendra aussi immanquablement que le soleil remonte à l'horizon".

La Vierge Immaculée qui a toujours montré à l'égard de la France une si douce prédilection, qui est venue à son secours chaque fois qu'elle semblait être sur le point de périr, étend encore sur elle sa maternelle protection.

La Vierge a été honorée dans les cryptes des druides aussi bien que lors de l'évangélisation de Lutèce par saint Denis et c'est au milieu des horizons resplendissants de Marie qu'éclata soudain le triomphe de Tolbiac.

Jeanne d'Arc a fait inscrire sur son étendard les noms de Jésus et de Marie.

Et ainsi en fut-il tout le long de votre merveilleuse histoire.

LE CANADA PARLE A LA FRANCE

Marie apparaît à celui-ci; elle se révèle à celui-là; elle vous protège toujours.

Vierge sainte, nous savons que vous n'abandonnerez pas la France aujourd'hui et vous ne permettrez pas qu'elle collabore avec un ennemi qui voudrait faire disparaître de la terre le règne de votre Fils et le vôtre.

Ce n'est pas en vain que vous êtes apparue si souvent sur la terre de France et que vous y multipliez tous les jours notamment à Lourdes des prodiges éclatants. Nous le savons; vos fidèles serviteurs ne sauraient périr. Abaissez donc sur cette terre qui vous est si chère des regards de tendresse et de miséricorde. Bénissez-la du haut du ciel et soyez sa force et son espoir en ces jours d'épreuves : **illos tuos misericordes oculos ad illam converte.**

R.P. Marcel-Marie Desmarais, O.P.

Né à Montréal, le 6 avril 1908.

B.A. : Collège Sainte Marie (Montréal), 1927.

P.C.N. : Université de Montréal, 1927.

Prêtre dominicain : Ottawa, le 7 février 1932.

Lecteur en théologie : Le Saulchoir, Belgique, 1933.

Docteur en théologie : Angelicum, Rome, 1934.

Docteur en philosophie : Institut Catholique, Paris, 1935.

Certificat d'études supérieures en littérature française, (La Sorbonne, Paris) 1938.

Certificat d'études supérieures en anglais pratique, (La Sorbonne, Paris) 1938.

Certificat d'études supérieures en psychologie, (La Sorbonne, Paris) 1938.

Actuellement : Prieur des Dominicains d'Ottawa.

Directeur de la "Revue Dominicaine".

Professeur de théologie au Collège Dominicain d'Ottawa.

Professeur de philosophie sociale à l'Université d'Ottawa.

Auteur de : Saint Albert le Grand, Docteur de la Médiation mariale, Un volume in-8 de 172 pages.

L'Amour et les Chrétiens, Un volume in-72 de 208 pages.

Catholiques d'Aujourd'hui, Un volume in-12 de 232 pages.

Le 27 novembre 1941

Français de France, je n'ai aucun titre particulier à l'honneur et au plaisir qui me sont accordés de vous parler aujourd'hui, sinon mon amitié pour vous, et mon amour pour votre patrie. Je ne suis ni un politicien, ni un propagandiste à gages, ni le délégué d'un groupe quelconque. Je suis tout simplement un jeune Canadien français qui a été ému jusqu'aux dernières fibres de son cœur par les malheurs qui ont broyé la patrie de ses ancêtres, par les épreuves dont vous portez encore en ce moment le poids écrasant. Religieux, je veux vous dire com-

bien sont précieuses les valeurs spirituelles dont vous demeurez, malgré vos entraves actuelles, les grands défenseurs dans le monde. Français d'Outre Atlantique, descendant lointain de ces héros sans peur et sans reproche qui, il y a trois siècles, partirent de vos rivages pour venir fonder, par delà les mers, une France nouvelle, je viens vous assurer que jamais votre pays ne m'a paru plus indispensable, plus digne d'amour.

Ces déclarations, je le sens bien, auraient une valeur fort minime, si je les formulais en mon seul nom personnel. Mais je suis assuré d'être l'interprète de tous mes compatriotes, de ces quatre millions de Canadiens dont l'esprit et le cœur sont demeurés français, quand je vous dis ma très profonde et très sincère sympathie et ma confiance indéfectible dans l'avenir de la France.

Avec vous, nous avons vécu, en juin 1940, des jours affreux. La T.S.F. et la presse nous renseignaient d'heure en heure sur les progrès de l'invasion, sur les tueries de femmes et d'enfants par les barbares, sur la résistance courageuse mais impuissante de vos soldats, sur les misères de ces colonnes interminables de réfugiés que des avions-plongeurs mitraillaient à bout portant. L'armistice qui vint consacrer officiellement votre défaite militaire nous parut une gigantesque catastrophe et après dix-huit mois nous en sentons encore la blessure dans nos âmes endeuillées.

Mais serions-nous Français, si nous laissions s'éteindre en nous la flamme de l'espérance, de cette "petite espérance", si bien chantée par Péguy ? En dépit des tristesses présentes, nous gardons foi en l'avenir. Nous sommes certains que le droit finira par triompher de la force brutale et injuste, que les serviteurs de l'esprit finiront par déjouer les menées ténébreuses des idolâtres de la matière, de la race et du sang, en un mot, nous sommes certains que l'humanisme chrétien finira par vaincre le paganisme hitlérien.

Car — votre cardinal Verdier vous l'avait dit et notre cardinal Villeneuve nous l'a répété — il s'agit bien dans la guerre présente d'une lutte entre civilisations. Sans doute, des intérêts économiques considérables sont en jeu. Mais ce serait une impardonnable erreur de penser que toute cette guerre n'est que le corps à corps de deux forces financières, une lutte à mort entre l'impérialisme britannique et le pangermanisme. Nos soldats, nos marins, nos aviateurs ne partiraient pas par centaines de mille, vers les champs de bataille, ils ne se battraient pas avec tant de courage, ils ne tomberaient pas au champ d'honneur avec tant d'héroïsme s'ils les croyaient les vulgaires instruments de monopoles égoïstes, les misérables mercenaires d'oligarchies ploutocratiques. Ce qui les soutient au moment où ils quittent leurs foyers, où ils s'arrachent aux baisers de leurs enfants, de leurs épouses, de leurs mères ou de leur fiancées, c'est la pensée qu'ils sont les défenseurs de valeurs spirituelles sans lesquelles la vie ne vaudrait sûrement pas la peine d'être vécue. Ils partent pour sauvegarder un idéal d'humanité, profondément imprégné de christianisme, un idéal

que la France s'emploie depuis des siècles à affirmer chez elle et à diffuser à travers le monde, un idéal fait de respect pour la personne humaine quelle qu'elle soit et de charité fraternelle, même et surtout pour les plus déshérités du monde. Comme vos époux, comme vos pères, comme vos enfants, comme vos fiancés en 1939 et en 1940, nos soldats sont prêts à faire le sacrifice de leur vie pour empêcher l'établissement dans l'univers de la conception naziste de l'existence. Pour aider nos militaires dans cette oeuvre nécessaire, notre population civile engage à fond toutes ses richesses, se soumet à un rationnement de plus en plus sévère et se dévoue sans compter pour que nos usines fonctionnent vingt-quatre heures par jour.

Tous, militaires et civils, tous, canadiens anglais et canadiens français, unis dans une même volonté farouche, nous repoussons la perspective d'un monde où il n'y aurait plus de respect de la parole donnée, où le mensonge, la calomnie, la trahison seraient admis comme des moyens normaux de poursuivre des buts invouables, où une nation puissante pourrait envahir et dominer à son gré les pays plus faibles, sous prétexte de les protéger contre des adversaires chimériques. Nous ne voulons pas d'un monde où les populations seraient soumises à des migrations forcées, où les familles seraient dispersées au gré de fonctionnaires sans entrailles, où les faibles seraient impitoyablement supprimés, où les individus ne constitueraient plus que des rouages dans l'inhumaine machine de l'Etat. Et surtout, nous ne voulons pas d'un monde fermé sur lui-même, sans ouverture sur l'au-delà, d'un monde où il serait défendu de songer à une vie future, d'adorer le Dieu bon qui nous a créés et qui nous maintient dans l'existence, de servir le Christ Jésus qui nous a aimés jusqu'à donner sa vie pour notre salut. En un mot nous ne voulons pas d'un monde transformé en un vaste camp de concentration sous la surveillance de la Gestapo.

A ces motifs d'ordre général que nous partageons avec nos compatriotes de langue anglaise s'ajoutent pour nous, Canadiens du Québec, des motifs plus particuliers, qui expliquent notre ardeur dans la lutte présente et notre volonté de participer jusqu'à l'extrême limite de nos forces à la défaite du paganisme hitlérien.

Français, mes frères, nous voulons vous débarrasser du joug qui pèse lourdement sur vous, nous voulons briser vos chaînes, nous voulons que votre patrie reprenne sa place privilégiée à la tête des nations civilisées. Vous pouvez peu vous-mêmes pour votre délivrance. Ce n'est pas armés seulement de courage et de vaillance que vous réussirez à venger vos morts et à repousser l'envahisseur au-delà de vos frontières. Vos soldats, les fils des vainqueurs de la Marne et de Verdun, malgré toute leur bravoure, n'ont pas réussi à arrêter les hordes hitlériennes. Que peuvent des armements désuets, que peuvent des bras, des jambes, des poitrines contre les ruées infernales des chars d'assaut lanceurs de flammes, contre les mitrailleuses des avions, contre les bombes des bombardiers géant ? Mais justement, ces

armements ultra-modernes qui vous manquaient, la Grande-Bretagne, les Etats-Unis et nous-mêmes les fabriquons en nombre chaque jour plus considérable. Le ruisseau s'est grossi en rivière et deviendra bientôt un torrent qui submergera la terre et la lavera de la souillure naziste.

Encore une fois, ce qui nous incite à participer de toutes nos forces à cet effort titanesque, c'est notre amour pour la France. Nous l'aimons glorieuse, nous l'aimons encore davantage éprouvée. Catholiques, disciples d'un Dieu crucifié, nous redisons avec ferveur ces paroles de Mauriac qui ont eu l'honneur d'être condamnées par les autorités allemandes :

"Nous avons appris, dès l'enfance, à adorer une Face soufflée et couverte de crachats à cause de nos crimes; nous n'avons donc qu'à suivre notre pente pour redoubler d'amour à l'égard de la France liée au poteau, pour écarter les cheveux qui retombent sur sa figure humiliée, pour essuyer la sueur sur ce front rayonnant de génie."

Mauriac a exprimé là, en des mots magnifiques, non seulement vos sentiments, mais les nôtres. Nous pensons avec émotion à tous vos guerriers,

"Couchés dessus le sol à la face de Dieu,
... ceux qui sont morts sur un dernier haut lieu,
Parmi tout l'appareil des grandes funérailles." (Péguy)

Nous pensons à tous vos blessés, au million de vos prisonniers, à la foule innombrable des réfugiés. Nous pensons à votre faim, à votre soif, au froid qui engourdit vos membres. Et toutes ces pensées, tous ces souvenirs stimulent notre volonté de participer à l'effort de la Grande-Bretagne et par là même de hâter votre libération.

Nous sommes assurés que de votre côté vous gardez une espérance indéfectible en la victoire finale. Nous sommes assurés que Paul Claudel traduisait vos sentiments lorsqu'il disait (Paroles au Maréchal):

"... il y a un devoir pour les morts qui est de ressusciter ...
Ce n'est pas un coup de trompette d'un seul coup qui fait revivre les morts!
C'est l'exigence d'aujourd'hui même et l'idée poignante du devoir à faire.
Ce n'est pas parce que nous sommes beaux qu'il faut vivre, c'est parce
[que nous sommes nécessaires!
(France,) Lève la tête et vois dans le ciel quelque chose d'immense et de
[tricolore!
Quelque chose à jamais dans le ciel qui ne peut pas s'empêcher
[d'être le plus fort.
Quelque chose qui ne fait pas exprès d'être plus fort que la nuit,
[et c'est l'aurore."

Oui, vraiment, Français du Canada, nous entrevoyons déjà pour vous, Français de France, l'aurore invincible d'un jour glorieux et fécond.

R.P. Henri St-Denis, O.M.I.

La causerie suivante sera donnée par le Révérend Père Henri Saint-Denis, Oblat de Marie Immaculée, professeur de philosophie à l'Université d'Ottawa. Né à Ottawa en 1898, il a obtenu ses grades universitaires de Bachelier ès Arts en 1918 — de Docteur en philosophie en 1921 — de Docteur en Théologie à Rome en 1925 et de Bachelier en Pédagogie à l'Université de Toronto en 1933.

Il a passé trois vacances d'été en France qu'il a parcourue en long et en large — de Lisieux à Lourdes et du Havre à Marseilles.

Le 18 janvier 1942

Mes chers amis de France,

C'est avec une émotion qui me serre la gorge que je m'adresse à la France, que les Canadiens-français considèrent avec tendresse comme leur mère-patrie. Quoique nous soyions sujets britanniques et n'hésitions pas dans notre allégeance politique, nous sommes bien français d'esprit et de coeur, nous sommes instruits dans vos manuels de classe, nous lisons vos publications et nous nous associons intimement à vos joies et à vos tristesses. Avec vous, nous avons pleuré amèrement à la nouvelle de la catastrophe de juin 1940; avec vous, nous prions pour que vienne la résurrection. Actuellement engagés dans un conflit total, qui n'aura de cesse que lorsque nous remporterons la victoire, je puis vous certifier qu'au premier plan de nos motifs de combattre nous nous proposons la libération de votre territoire.

Dans un discours prononcé tout dernièrement à Ottawa, Churchill nous a dit, en français, les paroles suivantes que je vous cite dans l'espoir de vous encourager: "Partout dans la France occupée et inoccupée, car leur sort est égal, les honnêtes gens de ce grand peuple se redressent. L'espoir se rallume au coeur d'une race guerrière, même désarmée. Partout on voit poindre le jour, et la lumière grandit rougeâtre mais claire. Nous ne perdrons jamais confiance que la France jouera le rôle des hommes libres et qu'elle reprendra, par des voies dures, sa place dans le grande compagnie des nations libératrices et victorieuses. Ici au Canada, où la langue française est parlée et honorée, nous nous tenons prêts et armés pour aider et saluer cette résurrection nationale". Ces paroles du chef d'état britannique doivent soutenir votre espoir, car la victoire des alliés, et nous n'avons plus de dou-

te qu'elle sera nôtre, vous apportera la délivrance. Nos chefs sont non seulement bien disposés envers vous, mais ils ont la volonté bien arrêtée de vous délivrer des barbares qui vous oppriment.

Certes, nous fûmes étonnés que l'Etat français, qui s'était solennellement engagé à ne pas conclure de paix séparée, s'éloignât de son allié à l'heure critique et le laissât seul devant un puissant ennemi; mais nous comprîmes que la France croyait que tout était perdu et pour elle et pour l'Angleterre à ce moment, et jamais nous ne l'avons condamnée, (quelque regrettable qu'ait été son erreur.) Du reste, cette erreur était bien excusable, car, si les hordes nazies avaient continué leurs attaques immédiatement après la débâcle de Dunkerque, l'Angleterre désarmée aurait sombré elle aussi. Mais la Providence a voulu qu'Hitler attendit quelque temps, et cette interruption a été un des tournants décisifs de l'histoire de la guerre actuelle. L'Angleterre s'est ressaisie, elle s'est réarmée. Il est vrai qu'elle a subi un blitzkrieg aérien épouvantable, mais elle est sortie de cette épreuve avec son moral non seulement intact mais trempé plus dur que l'acier. Avec la tenacité du bulldog, elle va résister jusqu'à ce qu'elle ait une supériorité incontestée en armements et cela ne tardera pas, et alors les rôles vont changer et vous verrez qu'elle administrera à l'Allemagne une râclée si effroyable que cette race belliqueuse ne pensera plus jamais à attaquer les nations paisibles. Les Alliés, qui ont tout fait pour préserver la paix, ont dû subir le choc de l'attaque, mais ils savent que c'est la dernière bataille qui compte, et ils s'acheminent lentement et sûrement vers la victoire, peu importent des revers ici et là. Leur puissance en capital humain, en matériel de guerre et en finances est inépuisable, leur unanimité absolue. Ne laissez personne vous dire que nous, les Canadiens-français, ne sommes pas de tout coeur engagés dans le conflit. L'effort du Canada français est déjà considérable en production d'armements, en contribution financière et en enrôlement militaire, et il va en augmentant. La situation atroce imposée à la France a stimulé notre ardeur à combattre résolument et jusqu'au bout. La pensée que nous luttons non pas seulement pour notre propre conservation mais aussi pour la France est le puissant motif qui nous pousse à faire un effort total et à donner une collaboration sans réserve.

Nous avons toujours eu confiance dans la France, dont le nom est synonyme d'honneur et dont 95 % de la population à l'heure actuelle souhaite le triomphe de nos armes, car elle sait qu'elle a plus à attendre d'une victoire alliée que d'une victoire allemande. Celle-ci ne ferait que consacrer définitivement et même empirer les humiliations actuelles; sans que les boches cèdent un pouce de terrain occupé, ils intensifieraient leur tyrannie; tandis qu'une victoire alliée amènerait l'expulsion des barbares et la restauration de votre territoire dans toute son intégrité.

La substance de mon message se résume en deux mots : méfiance et espoir. Et tout d'abord, méfiance envers l'Allemagne. Si vous voulez savoir ses véritables intentions au sujet de la France, ne vous fiez pas aux paroles mielleuses d'un Abetz ou de Quislings français, s'il y en a, consultez le texte de "Mein Kampf" que tous les allemands révèrent comme paroles d'Evangile, et vous lirez ceci : "L'irrémissible et mortel ennemi de l'Allemagne est et reste la France, peu importe qui la gouverne ou la gouvernera. Il faut prendre sur nous de faire tous les sacrifices susceptibles de contribuer à annihiler les tendances naturelles de la France à l'hégémonie. Aucune démarche ne doit nous paraître trop dure, aucun renoncement ne doit nous paraître impossible, si nous avons finalement la possibilité d'abattre cet ennemi. On rassemblera toute notre énergie pour un règlement de compte définitif avec la France et pour son anéantissement." Telles sont les paroles du chef d'Etat allemand. Tels sont les véritables et immuables sentiments de l'Allemagne. Je ne vous ferai pas l'injure de vous dire de vous méfier de la politique de la main tendue et de la collaboration avec votre bourreau, car vous savez que l'Allemand n'a pas d'autre ambition que d'être votre bourreau, en tenant la France sous sa tutelle à perpétuité. Il n'a pas été satisfait d'une victoire militaire sur vos troupes, il s'en est pris à vos populations civiles qu'il a déportées, il s'en est pris à des centaines d'innocents otages qu'il a assassinés, il s'en est pris à vos ressources naturelles, à vos produits manufacturés, à vos propriétés, dont il a fait un pillage systématique et apparemment légal, il s'en est pris à vos banques qu'il a volées, à votre monnaie qu'il a dépréciée, à tout votre système économique qu'il a saigné à blanc, en appliquant partout méthodiquement ses hideuses tentacules, il s'en est pris à vos cathédrales qu'il a profanées, témoin Strasbourg, il s'en prendra demain à votre religion, comme il l'a fait déjà en Allemagne même, qu'il est en voie de déchristianiser complètement, bien qu'il ait le cynisme de poser à l'apôtre anti-communiste. Il a l'outrecuidance de s'attendre à ce que vous collaboriez à un régime affublé du nom d'Ordre Nouveau et qui n'est en réalité que l'antique esclavage, la dégradation, le paganisme, la sinistre croix gammée et le totalitarisme, qui ignore totalement la vraie dignité de la personne humaine.

La mauvaise foi allemande a été assez souvent démontrée depuis dix ans qu'il faudrait être bien crédule pour croire que le salut viendra de l'Allemagne et se laisser leurrer par de grotesques et mensongères protestations d'amitié. Vous savez qu'Hitler n'a rayé de son livre Mein Kampf, la bible du peuple allemand, aucun des passages qui exhalent une haine féroce de la France. Vous savez que son objectif demeure l'anéantissement de votre pays. Vous savez que, sur son ordre, les éditeurs allemands ont refusé de laisser traduire son livre en français in extenso, car il voulait que vous ignoriez ses projets de destruction et que vous négligiez de vous armer suffisamment contre lui; ce qui malheureusement est arrivé. En 1939, il n'avait que trop réussi à vous endormir, à vous faire perdre le sens du danger et de la

nécessité de vous préparer, et il aimerait bien vous endormir de nouveau pour que vous ne soupçonniez pas ses plans sataniques à votre égard. Si, jusqu'à présent, il s'est montré moins bestial en France qu'en Pologne, ce n'est pas qu'il aime la France plus que la Pologne, mais c'est qu'il espère vous enjôler et obtenir que vous collaboriez à votre propre perte. C'est l'histoire du séducteur qui cache ses desseins pervers sous des mots accueillants.

Ces jours derniers, nous avons été profondément émus par l'allocation du Jour de l'An du maréchal Pétain et par l'attitude pathétique de celui qui disait fièrement, à Verdun, "On ne passe pas", mais qui aujourd'hui se voit obligé de s'agenouiller devant l'ignoble nazi pour le supplier de montrer un peu de clémence. Autant vaudrait demander à une pierre de verser des larmes, à une meute de loups de protéger un troupeau d'agneaux. Il n'y a rien à espérer d'Hitler, qui profiterait d'un rapprochement pour mieux vous étrangler, comme le serpent qui caresse sa proie pour la broyer. Les faits ont prouvé que les affiches, dont les allemands ont placardé vos murs au moment de l'armistice et qui vous recommandaient de vous confier au soldat allemand, n'étaient que moquerie et supercherie.

Une défaite militaire n'a rien de déshonorant si elle n'est pas accompagnée d'une défaite morale, d'une abdication de l'esprit, d'une attitude d'admiration devant le vainqueur, d'un abandon de toute résistance. Certes, la résistance ouverte serait imprudente, car le boche, pour qui la violence tient lieu de la vertu de force, prendrait un plaisir sadique dans des représailles inhumaines; mais continuez la résistance cachée et sourde, ne le laissez pas pénétrer dans vos esprits et vos coeurs, ne lui cédez pas vos âmes. Serrez les dents et les poings, et continuez de tenir quelque temps et d'espérer. La vertu d'espérance, qui soutient et console, est nécessaire à l'individu, qui marche vers l'éternité et qui ne trouvera son bonheur véritable qu'au delà du tombeau; elle est aussi nécessaire à ces nations, qui, même si elles n'ont pas les promesses de la vie éternelle, ont une mission dans la monde qu'elles seules peuvent accomplir. La France, qui a tant mérité de la religion et de la civilisation, peut être sous le pressoir pour un temps mais elle se relèvera plus grande que jamais. Ayez confiance dans la Providence, qui se doit de protéger la fille aînée de l'Eglise, la terre où la Mère du Divin Sauveur a daigné apparaître plus d'une fois, la patrie des sainte Geneviève, des saint Louis, des sainte Jeanne d'Arc, des saint Vincent de Paul, des saint François de Sales et des sainte Thérèse de Lisieux, la messagère prédestinée de l'espérance pour notre époque. Tous ces saints et saintes et des centaines d'autres veillent sur votre cher pays et obtiendront du Tout-Puissant le soulagement tant désiré. La Providence, qui se sert d'agents secondaires pour l'accomplissement de ses desseins éternels, verra bien à assurer la fuite de l'oppresseur. Les Huns ont été les fléaux de Dieu, les agents de destruction; mais pour le travail positif Dieu se servira d'autres instruments. Vous trouverez, dans

les trésors de foi, d'intelligence et de coeur de l'âme française, les facteurs de votre propre reconstruction, mais encore faut-il que vous soyez libres de toute entrave. Et nous avons confiance que la Divine Providence réserve cette noble tâche de libération à nos armées qui combattent pour une juste cause. Le bonheur des pays envahis, tels que la France et la Pologne en particulier, dépend de la victoire des 26 nations alliées qui viennent de signer le pacte de Washington. Priez avec nous pour cette victoire, car c'est de ce côté que poindra l'aube. Priez pour que le soleil de la délivrance apparaisse le plus tôt possible et vienne chasser la peste germanique qui vous afflige.

Le Roi David, dans ses psaumes inspirés, et le prophète Isaïe, dans ses encouragements au peuple hébreu en exil à Babylone, nous donnent de magnifiques exhortations à la confiance en Dieu, et je termine en vous citant le troisième verset du chapitre 35 d'Isaïe: "Fortifiez les mains défaillantes et affermissez les genoux qui chancellent. Dites à ceux qui ont le coeur troublé: Prenez courage, ne craignez pas. Voici votre Dieu, la vengeance vient, une revanche divine: Il vient lui-même et vous sauvera".

L'abbé Arthur Maheux

Né au Canada français d'une famille partie du Perche, en France, en 1640, et qui s'est conservée sans mélange à travers dix générations. Il a fait ses études supérieures à l'Université Laval de Québec, à l'Université de Paris et à l'Institut Catholique de Paris; il obtint la licence ès lettres en 1915 et le diplôme d'Etudes Supérieures en 1917.

Il est archiviste du séminaire de Québec, professeur d'Histoire du Canada à l'Université Laval et Directeur de la revue universitaire "Le Canada Français."

Il est l'auteur d'un ouvrage sur l'éducation et d'un sur l'histoire nationale, intitulé "Ton histoire est une épopée".

Le 15 février 1942

Français, je vous ai connus dans des heures tragiques et glorieuses. C'était pendant la dernière guerre, celle de 1914 à 1918.

Arrivé en France en octobre 1913 j'ai suivi avec vous les événements qui aboutirent à la déclaration de guerre du deux août 1914. Etudiant à la Sorbonne et à l'Institut Catholique de Paris je vis partir pour le front mes camarades, laïques et ecclésiastiques. J'ai assisté aux journées splendides de la Marne; j'ai suivi la résistance acharnée et admirable de Verdun.

Vous n'avez pas oublié ce que fut alors le manifeste des intellectuels allemands; vous savez aussi quelle fut la fière réponse des intellectuels français; cette réponse devait aller dans tous les pays et Monseigneur Baudrillard, l'éminent recteur de l'Institut Catholique de Paris, me confia la tâche d'en faire la traduction en anglais.

J'ai vécu alors avec vous les moments les plus durs de la guerre. J'ai visité vos blessés, j'ai consolé vos mourants dans les hôpitaux militaires de Paris et de Sézanne. J'ai remplacé dans le ministère paroissial ceux de vos prêtres qui remplissaient leur devoir dans les armées.

Avec vous j'ai subi les attaques aériennes faites sur Paris par les Allemands.

Je vous ai connus dans votre vie publique et dans l'intimité si douce de vos familles.

Ces souvenirs sont les plus précieux que je garde de toute ma vie passée. Je pourrais dire ici des noms qui me sont chers pour tou-

jours: les Leuillieux et les Ganter, de Sézanne; les abbés Thellier de Poncheville et Pichard, les comtesses de Villeneuve et Girod de l'Ain; mes camarades de la Sorbonne, du Collège de France, de l'Institut Catholique, de l'Ecole des Hautes Etudes; mes professeurs; et tout ce bon peuple de France, celui de l'est, celui de l'ouest, celui de Lourdes, de Betharram, de Toulouse; celui de Paris, tous ceux avec qui j'ai causé si agréablement dans les trains.

O France, comme tu étais belle et grande, dans tes douleurs, dans tes deuils, dans tes combats, dans tes victoires, dans ta sombre volonté de bouter dehors l'ennemi de toujours !

Et combien nous t'aimions, nous les Etudiants canadiens !

Nous allions dans tes Universités pour y boire à la fontaine si claire de ta science. Mais nous y allions aussi, et surtout, pour reprendre contact avec les lieux sacrés d'où nos ancêtres sortirent, au dix-septième siècle, pour coloniser le Canada. Nous allions dans la Normandie, le Perche, la Beauce, l'Anjou, le Poitou, la Saintonge, la Claire de ta science. Mais nous y allions aussi, et surtout, pour Picardie, l'Isle de France, la Champagne pour y retrouver des noms aimés, que les générations nous avaient transmis avec respect; pour guérir la profonde et indéfinissable nostalgie qui nous hantait depuis les temps jadis.

Nous aimions à lire tes journaux, ô France; tes journaux, où chaque jour tes grands écrivains, un Maurice Barrès, par exemple, nous apprenaient à te mieux chérir et à nous mieux garer contre d'insidieuses propagandes.

O France, nous t'aimons toujours. Tu souffres, nous le savons. Tu souffres dans ton légitime orgueil; tu souffres dans les membres de ces millions de prisonniers attelés à des service qui leur répugnent. Tu te plains par la voix de tes enfants qu'une nourriture insuffisante laisse pâles et amaigris. Tu souffres dans tes déceptions.

Oui, tu souffres, ô France bien-aimée. Nous voudrions, nous les Canadiens-français pouvoir te délivrer sans retard. Le front de guerre, c'est pour nous ton front à toi, toi, notre mère de toujours; ton front ensanglanté par trop d'épines à la fois.

Nous avons à pourvoir à la défense de notre propre sol, car sait-on jamais où la pieuvre aux tentacules mécanisées tentera d'encercler de nouvelles victimes. Mais sache bien, ô France, que nous sommes heureux de voir les nôtres rendus en Angleterre, de les savoir prêts pour l'heure suprême où il faudra courir sus à l'ennemi éternel.

France, nous sommes avec toi. Dis-nous, toi aussi, que tu es et que tu restes avec nous. Dis-nous que tu n'as pas changé, que ton cœur bat encore pour l'idéal qui te faisait vibrer lors de la précédente guerre. Dis-nous, France, que tu répugnes à forger des armes qui peuvent tomber sur nous, sur nos soldats, nos marins, nos aviateurs, et peut-être aussi sur nos villes, nos ports, nos maisons, nos enfants.

LE CANADA PARLE A LA FRANCE

Ici, au Canada français, nous parlons souvent de toi, chère France, et nous y pensons toujours. Nous n'ignorons pas que des opinions divergentes séparent tes enfants; nous voyons que tes fils apportent ici même leurs querelles. Mais nous n'en sommes pas étonnés ni froissés. Car nous comprenons. Le malheur qui t'a frappée, ô France, il est notre malheur à nous aussi et la pitié nous fait indulgents. Nous ne te blâmons plus, nous te plaignons, si ta fierté accepte de se laisser plaindre. Nous ne voulons pas prendre parti entre tes fils divisés. Le temps est un guérisseur. Le temps aplanira les difficultés, le temps abattra les murailles, le temps apaisera les violences, le temps reconciliera tes fils.

Nous te savons réfléchie. Dans l'ombre froide où tu gis maintenant, nous croyons, ô France, que tu médites. Tu examines ton passé, tu pèses tes actes, tu apprends à juger ceux que tu avais choisis comme chefs. Il en est que tu condamnes; il en est que tu absous; il en est à qui tu donnes ou redonnes ta confiance et ta loyauté.

De cette méditation tu sortiras plus grande et plus belle encore, si cela est possible. Nous ne t'aimons pas moins pour ce qui est arrivé. Nous t'aimerons bien plus, pour ce que l'avenir te réserve. Les nuages qui obscurcissent ton ciel vont se dissiper; ton firmament redeviendra clair; tu reprendras ta place en Europe, que dis-je? Dans le monde entier.

Toi, France, tu ne prends pas des airs de dictateurs; tu n'as pas le regard louche ni fourbe. Tu regardes droit dans les yeux. Tu répands la vérité avec un rire qui charme les coeurs. Ce sourire, il nous manque cruellement; son absence nous attriste; mais nos espoirs ne sont pas abattus; notre confiance reste inébranlable.

Aide-toi seulement un peu, chère France, et nous t'aiderons beaucoup. Tu as chez toi de nos compatriotes canadiens-français, des hommes et des femmes, des religieux et des religieuses; ils étaient allés chez toi pour réaliser le rêve de leur vie, pour boire aux sources limpides de ta spiritualité, pour s'abreuver aux puits de ta science. Nous comptons qu'ils te disent la vérité sur nous et sur nos sentiments. Ils ne peuvent pas manquer à leur allégeance; ils ne voudront pas souhaiter que nous y manquions.

Canadiens-français, vous que les circonstances forcent à passer là-bas un temps d'épreuve, ne manquez pas de courage. La victoire viendra et vous serez délivrés. Quand vous parlez aux fils de la France, dites-leur que nous sommes avec eux de tout notre coeur. Prêchez la constance et la droiture. Dites-leur de garder leur indulgence, non pas pour l'ennemi venu de l'est, mais pour le peuple qui, en dépit de faiblesses d'ordre politique, trop fréquentes, hélas! dans nos démocraties, reste le champion de la liberté.

Français et Canadiens-français d'Europe, haut les coeurs! Ne courbez pas le front devant l'arrogance; ne pliez pas devant la ruse et l'astuce; refusez le miel perfide des belles paroles qui restent sans effet. Restez du côté de la liberté et de la vérité.

C'est une tâche difficile mais nous comptons sur votre habileté, sur votre finesse, pour que la tâche soit accomplie.

Ici nous travaillons à plein rendement, et c'est pour vous sauver que nous travaillons. Les beaux jours viendront. Ensemble, alors, nous reprendrons la route, la main dans la main ; épaule à épaule, coeur à coeur.

Nous marcherons vers nos destinés, plus semblables qu'on ne pense ou qu'on ne dit. Nous, nous respecterons tes droits acquis. Toi ô France, tu nous regarderas avec plus d'estime, avec plus de tendresse; tu comprendras que notre jeune peuple a grandi, qu'il a ses ambitions, qu'il veut jouer son rôle dans le monde, un rôle comme le tien, le rôle du porteur de flambeau.

Français, chers cousins, que dis-je? chers frères de France entendez notre appel. Au-dessus de l'Atlantique, à travers les bruits de la guerre, en dépit des cris de la propagande ennemie. Ecoutez notre voix. Reprenez tout votre courage. Il s'agit de durer, de durer jusqu'à l'heure de la délivrance. Ne prenez aucune attitude qui puisse heurter nos sentiments, qui puisse contenir les germes d'une rupture.

Si nous étions un jour séparés ou ennemis, ce serait un malheur irréparable. Sans notre collaboration, Français, il semble que vos efforts seraient moins fructueux. Et nous, les Canadiens-français, si nous ne pouvons plus compter sur votre aide, il nous paraît que nous serons anéantis, et qu'alors il manquerait un fleuron à la couronne de la France.

O France, regarde bien ici: tu vois en notre pays, le Canada, quatre millions de tes enfants par le sang; et ils t'aiment tous; ils t'aiment par reconnaissance pour les grands sacrifices que tu fis autrefois pour eux; ils t'aiment de tendresse filiale, en dépit des inévitables froissements du passé; ils t'aiment tout simplement, parce qu'on leur a toujours enseigné que tu es leur mère-patrie.

Beaucoup d'entre eux ajoutent à leur affection pour toi une estime profonde et une singulière admiration; ce sont ceux qui ont passé par tes universités, tes grandes écoles, tes collèges; ils sont ainsi des centaines; ils occupent presque tous les postes de commande; ils peuvent t'aider et ils veulent t'aider. La science qu'ils dispensent à leurs élèves, c'est la tienne; les méthodes qu'ils utilisent dans leurs laboratoires, ce sont les tiennes; la direction intellectuelle qu'ils impriment à la marche du peuple, c'est celle-là même que tu as adoptée. Ils sont les fils de ta pensée encore plus que les rejetons de ton sang.

Ils tournent leurs yeux vers toi, vers toi, France, en qui ils mettent tous leurs espoirs. Ne les regarde pas de haut, quels que soient tes malheurs présents. Entends leur voix. Ils mettent leur fierté à penser que tu ne feras rien d'indigne de ton noble passé. Ils te crient de toute leur âme :

France, courage! Sur la botte qui t'écrase crache ton mépris, compte, oui, compte sur nous pour que de tous les outrages que tu subis tu sois un jour pleinement vengée !

Mademoiselle Béatrice Belcourt

Mademoiselle Béatrice Belcourt, la première femme canadienne-française et aussi la première femme à faire partie de la direction de Radio-Canada au bureau-chef à Ottawa, est entrée en juin 1938 à la Société où elle occupe le poste de directrice des Relations extérieures. C'est elle qui, à la demande de Son Altesse royale la princesse Alice a organisé à Ottawa en octobre 1939 le comité canadien de la Croix Rouge française à Londres pour venir en aide aux réfugiés français en Angleterre.

Le 8 juillet 1941

Mademoiselle Belcourt :

Je tiens d'abord à remercier M. Lemmon, président du World Wide Broadcasting Foundation, et les autorités de ce poste qui m'ont prié de vous adresser la parole.

Je suis Canadienne-française. Mes ancêtres étant venus du Perche en Normandie en 1648. Mon père nous disait toujours fièrement qu'il n'avait que du sang français dans les veines. Je suis venue à Boston afin de faire des arrangements pour vous envoyer des messages (régulièrement) du Canada. Nous pensons à vous et nous voulons tant vous aider. Aussi je voudrais que vous compreniez combien et pourquoi nous sommes corps et âme avec la Grande Bretagne dans l'effort gigantesque qu'elle fait pour vous sauver et nous sauver. Mes compatriotes en très grand nombre sont enrôlés volontairement et continuent à le faire. N'allez pas croire ceux qui vous diront que cette présente guerre n'a aucun intérêt pour nous Canadiens-français. Nous estimons qu'il est de notre devoir de faire tout en notre pouvoir pour gagner la guerre. Nos autorités religieuses et civiles le proclament tous les jours. En plus nous comprenons votre situation et que, pour le moment du moins, il nous incombe de lutter pour vous. Nous sommes au loin un coin de France et nous avons gardé bien des traditions et des habitudes de France tout en vivant heureux sous la protection du drapeau britannique. Vous ne savez peut-être pas que les statistiques démontrent que les Canadiens-français, toutes propositions gardées, s'enrôlent en aussi grand nombre que nos compatriotes de langue anglaise. Les derniers chiffres de recrutement démontrent que la ville de Québec, ville française, comme vous le savez, a fourni plus de recrues que la ville de Toronto, ville anglaise, proportions gardées encore une fois. Nous a-

vons 80,000 hommes en Angleterre, soldats, marins, aviateurs, 220,000 hommes disséminés ailleurs — 300,000 en tout — 170,000 qui défendent nos côtes.

Nous comptons avoir un effectif de 575,000 en mars 1942. Il ne faut pas oublier que nous n'avons qu'une population de 11,000,000 d'âmes — soit 10 fois moins d'âmes qu'aux Etats-Unis. Nous comptons en plus avoir en 1942 un total de 400 vaisseaux. Nous avons environ 100 centres d'entraînement pour l'aviation et nos aviateurs en cours d'entraînement comptent un grand nombre d'Américains, qui font de merveilleux aviateurs. Nous sommes nous aussi pour employer les termes du grand homme qui est le Président de ce magnifique pays, "L'arsenal des démocraties". Durant l'année courante nous dépenserons en impôts directs individuellement environ 40% de notre revenu annuel. Nous avons en plus envoyé en Grande Bretagne depuis le commencement de la guerre jusqu'en mars 1941 plus de \$500,000,000 de dollars pour l'aider à payer le coût de cette terrible guerre, et je n'ai pas besoin de vous dire que pour accomplir tout ceci il faut être unis et il faut que chacun fasse sa part; donc vous comprenez facilement que le Canada ne pourrait pas faire cette magnifique contribution sans l'aide du Canada français dont la population équivaut à $\frac{1}{3}$ de la population du Canada.

J'espère d'ici peu de temps, grâce à la générosité et à la collaboration de WRUL, vous faire entendre la voix de certains de vos compatriotes ainsi que de certains Canadiens de langue française qui travaillent de toutes leurs forces pour obtenir la victoire finale que nous obtiendrons sûrement avec l'aide de Dieu. Nous pensons à vous et nous prions pour vous — puisse Dieu bénir vos efforts et vos sacrifices ainsi que les nôtres. Courage et confiance.

Madame Georges Vanier

Madame Georges P. Vanier est la femme du général de Brigade Vanier, Commandant de la Région Militaire de Québec et Ministre du Canada en France au moment de la déclaration de guerre et de l'Armistice.

Après l'invasion allemande de la France, Madame Vanier avec ses enfants accompagna son mari jusqu'à Bordeaux qu'elle quitta le 17 juin, cinq jours avant le Ministre. Le voyage de Madame Vanier et de ses enfants fut périlleux puisqu'ils subirent des bombardements au Verdon et à leur arrivée sur les côtes anglaises leur bateau rencontra un sous-marin ennemi.

En Angleterre Madame Vanier travailla pendant près de trois mois sous la Direction de la Vicomtesse de la Panouse, Présidente de la Croix Rouge Française à Londres; elle visita les hôpitaux où étaient des blessés français, soldats, marins et aviateurs. Elle rentra au Canada avec le Ministre rappelé par son Gouvernement.

Le dimanche 21 décembre, 1941

C'est à vous femmes de France à qui je veux parler ce soir — à vous femmes admirables qui êtes la force de votre pays. C'est vous, femmes de France, qui portez en ce moment le fardeau le plus lourd de douleur. Sachez que nous, vos soeurs du Canada, nous en rendons compte; notre coeur tout entier se porte vers vous en ces jours tragiques.

J'ai eu le privilège de passer les premiers dix mois de la guerre en France. J'ai vécu avec vous les jours terribles de mai et de juin 1940. Je vous ai vues courageuses, indomptables; je sais ce dont vous êtes capables. Voilà pourquoi je ne peux douter ni de vous, ni de votre confiance en nous.

C'est à vous d'être les gardiennes de la France, comme sainte Geneviève fut la gardienne de Paris, vous qui saurez être patientes et inspirer vos hommes.

Mères et épouses qui avez des fils et des maris prisonniers en Allemagne, votre coeur est torturé d'angoisse mais vous priez en at-

tendant leur libération. Jamais vous ne faiblirez devant les menaces teutoniques, parce que vous voulez que les vôtres retrouvent une France non souillée, une France pure. Après avoir subi l'horreur de l'emprisonnement ils retrouveront leur pays grandi par votre souffrance. Ils reviendront la tête haute et fière parce que vous aurez su les attendre avec honneur.

Mères de jeunes enfants qui cherchez en vain de quoi nourrir les êtres à qui vous avez donné le jour, nous devinons votre détresse et votre révolte; l'ennemi qui est chez vous prend tout pour lui et pour les siens en Allemagne. Ah! comme nous voudrions vous apporter des vivres, mais c'est lui, l'Allemand, qui les volerait. Nous savons que ce martyr que vous subissez est plus atroce que la mort — voir souffrir ses enfants, sa propre chair — est la pire des angoisses. Courage et patience, soeurs de France. Vous vous dites sans doute, "il est facile de nous prêcher courage et patience, vous qui ne manquez de rien, qui êtes à l'abri de tout danger, si vous saviez comme notre croix est lourde." Oui, c'est vrai mais nous avons la conviction que la Française est prête à tous les sacrifices pour que ses enfants restent Français!

Paysannes de France j'ai connu votre héroïsme au moment où vous travailliez aux champs à la place des hommes appelés au drapeau. Je vous ai vues labourer le sol, rentrer les moissons toujours avec la même énergie en continuant à faire rendre à la terre son blé et ses fruits que j'ai vu riches et beaux durant le printemps et l'été tragiques de 1940. Vous paysannes qui vivez du beau sol de France, jamais vous ne vous courberez devant ce monstre lâche qui est venu violer la terre que vous chérissez tant.

Vous, petites ouvrières parisiennes aux doigts habiles, vous êtes forcées de travailler pour les frau et les fraulein, mais avec quel dégoût vous devez le faire!

Vous, la bouquetière, qui vendez vos fleurs aux mille couleurs, vous sentez que vous les souillez en les vendant à ces barbares. Et pourtant il faut vivre, le travail doit continuer et la vente se faire, combien vous devez en souffrir.

Je vous vois toutes, chères amies de Paris, où j'ai vécu des jours ensoleillés et heureux, vous n'avez plus le sourire gai que je connaissais; vos yeux sont tristes et à la place du sourire je vois un regard brave et résolu. Votre Foi et votre courage vous soutiennent. Je vous vois, amies aimées, je vous vois aux pieds de la statue de Notre-Dame des Victoires, devant l'Ostensoir du Sacré-Coeur de Montmartre; il me semble entendre vos prières suppliantes et confiantes.

Femmes de France qui comptez parmi vous tant de Saintes, Ste Jeanne d'Arc, Ste Marguerite-Marie, Ste-Jeanne de Chantal, Ste Thérèse de Lisieux et tant d'autres, vous ne serez pas abandonnées d'elles. Avec vous nous les prions et avons confiance que nos prières seront exaucées.

Un mot spécial pour vous femmes d'Alsace et de Lorraine qui avez préféré abandonner vos foyers et toutes vos possessions plutôt que de subir de nouveau le joug allemand. Vous, vous le connaissez de longue date cet ennemi juré de vos deux provinces; vous savez mieux que n'importe qui ce qu'est ce joug. Pendant les années terribles qui ont précédé votre délivrance en 1918, vous avez gardé intacte votre âme française, mais par quels efforts et quels sacrifices héroïques ! En vous parlant ce soir, je me rappelle le conte si touchant d'Alphonse Daudet, "La dernière Classe." J'en cite la conclusion : "Tout à coup l'horloge de l'église sonna midi, puis l'Angélus. Au même moment, les trompettes des Prussiens qui revenaient de l'exercice éclatèrent sous nos fenêtres... Monsieur Hamel se leva, tout pâle, dans sa chaire. Jamais il ne m'avait paru si grand. "Mes amis," dit-il "mes amis... je, je..."

Mais quelque chose l'étouffait. Il ne pouvait pas achever sa phrase. Alors il se retourna vers le tableau, prit un morceau de craie, et en appuyant de toutes ses forces, il écrivit aussi gros qu'il put : "Vive la France." Puis il resta là, la tête appuyée au mur, et sans parler, avec sa main il nous faisait signe : "c'est fini... allez-vous en."

L'histoire tragique de 1870 se renouvelle et le même héroïsme aussi; cette fois ce n'est pas seulement l'Alsace et la Lorraine ! Mais la délivrance ne se fera pas attendre aussi longtemps, non, elle commence déjà, vous a-t-on dit que les Allemands avouent eux-mêmes des défaites importantes en Lybie et en Russie ? C'est le commencement de la fin de votre cauchemar.

Après notre départ de France, départ forcé par la signature de l'armistice, nous avons passé, mon mari et moi, trois mois en Angleterre avant notre retour au Canada. Pendant ces mois j'ai eu l'honneur, oui l'honneur, de voir, dans les hôpitaux anglais, plusieurs de vos soldats, marins et aviateurs blessés. Je n'ai pas besoin de vous dire quel magnifique courage ils montraient tous, malgré leur chagrin et malgré leurs souffrances davantage morales que physiques. Beaucoup d'entre eux vous ont été rapatriés, d'autres sont restés pour combattre à nos côtés. Je me souviens du mot de l'un d'eux qui me donnait ses raisons pour s'engager dans les forces du Général de Gaulle. Il me dit : "Moi, Madame, je veux continuer à me battre car je veux rentrer en France par l'Arc de Triomphe." J'ai vu aussi tant de vos hommes qui, par des moyens héroïques avaient réussi à s'évader. Quelles anecdotes touchantes j'ai entendues pendant ces semaines ! Vous leurs mères, leurs femmes ne croyez pas qu'il vous ont abandonnées en vous quittant, c'est pour vous redonner la liberté qu'ils ont fait tous ces sacrifices ! Vous attendez avec patience leur retour — oui, ils vous reviendront le jour de notre victoire. Car nous l'aurons, la Victoire — elle est assurée maintenant que les Etats-Unis sont nos alliés, nous apportant les ressources en hommes et en matières premières d'un peuple de 132 millions.

Nos hommes du Canada partent en nombre toujours croissant pour les fronts d'Europe et d'Orient. Le coeur serré, nous leur disons adieu; nous rappelant l'exemple admirable que vous Françaises avez toujours donné, nous essayons d'en être digne. La libération de l'Europe entière dépend de notre Victoire, de celle des Français Libres et de votre résistance à la collaboration avec l'ennemi.

Nous voici à la veille de Noël, fête par excellence de tous les chrétiens. Comme les Rois Mages suivons l'Etoile de l'Espérance qui nous amène à l'Enfant Divin et demandons-Lui toutes ensemble cette Victoire et cette Paix qu'Il a promise aux hommes de bonne volonté.

Mlle Cécile Ena Bouchard

Mademoiselle Cécile Ena Bouchard de Saint-Hyacinthe, Québec, est la fille de l'honorable T. D. Bouchard, ministre de la Voirie et des Travaux Publics de la Province de Québec et maire de Saint-Hyacinthe.

Mademoiselle Bouchard s'est dévouée depuis le début des hostilités à plusieurs oeuvres de guerre. Elle est la présidente de la Croix Rouge dans sa ville. Elle est également commandant d'une unité féminine dont chaque jeune fille et dame porte fièrement la Croix de Lorraine du Général de Gaulle. Mademoiselle Bouchard a fait trois voyages en France.

Le 16 novembre 1941

Chers Amis de France.

Ce n'est pas sans émotion qu'une canadienne-française du Québec vient vous adresser la parole.

J'ai connu votre beau pays pour l'avoir parcouru en tous sens. J'ai traversé vos campagnes du nord au sud, de l'est à l'ouest. Ma visite a été hâtive, comme d'ailleurs celle de tous les touristes qui n'ont qu'un temps limité, mais le peu que j'ai vu a suffi pour que j'en garde un souvenir impérissable.

J'ai connu mieux encore votre ville lumière où j'ai passé les plus beaux jours de ma vie. Je me souviendrai toujours de mon arrivée à la gare St-Lazare, en 32 : le brouhaha des bagages, la gaieté du douanier, la cohue de la foule... C'était un soir d'été et, en mettant le pied sur le pavé parisien, je sentis pour la première fois cette atmosphère de liberté que nul autre pays ne pouvait offrir. Je m'emplis les poumons de cet air vivifiant et laissai tomber mes épaules avec un soulagement accompagné d'un sourire de contentement inconnu jusqu'à ce jour.

Oui, je t'ai connu, Paris, dans toute ta majestueuse beauté, non pas comme la plupart des étrangers avides de sensations qu'ils peuvent très bien trouver chez eux, mais je t'ai connu dans tout ce que tu avais de plus beau, de plus digne à offrir pour quelqu'un cherchant ta vraie grandeur. J'ai longé tes grands boulevards où toutes les nationalités se balladaient. J'ai dîné dans tes grands restaurants; j'ai connu ton café

de La Paix où, tranquillement, nous dégustions l'apéritif et pouvions passer des heures entières sans crainte d'être dérangés. J'ai aussi dansé dans tes bals musettes où le peuple heureux savait si bien s'amuser.

On parle de tes apaches, mais je n'en ai jamais vus. Je sais par contre que, plus souvent qu'autrement, c'était des étrangers.

Que dire maintenant de ton bois de Boulogne que l'ouvrier parcourt le dimanche en famille, où il vient faire la dînette avec le bon pain parisien, le fromage et la traditionnelle bouteille de vin rouge. Il déguste toutes ces choses à l'ombre des grands arbres longeant l'étang où le cygne se berce mollement avec ses petits et où la barque légère promène les amoureux.

Oui, j'ai vu tout cela, peuple de France, et mon coeur se serre à la pensée que tu as perdu toutes ces choses qui donnent un charme qui nous rattache à la vie.

Combien de fois aussi j'ai flâné dans tes musées, à la hâte si tu veux, mais suffisamment longtemps pour pouvoir y puiser une certaine culture qu'eux seuls pouvaient me donner.

Je n'oublierai jamais le soir que j'étais montée jusqu'au Sacré-Coeur de Montmartre. A mes pieds, je t'ai contemplé dans toute ta splendeur magnifique. La lune jetait ses rayons enchanteurs sur toute ton étendue; en-bas, c'était la gaieté parisienne, mais là-haut c'était le calme, le silence où veillaient ton Dieu et ta Jeanne d'Arc. Ils veillent encore, j'en suis sûre, et te protégeront dans ton malheur.

En 37, j'ai voulu refaire ce pèlerinage; j'y suis retourné avec une vieille maman de chez nous. Toutes deux silencieuses nous t'avons contemplé une dernière fois, le coeur serré. Était-ce pressentiment de ce qui t'attendait? Peut-être car, nous les femmes, nous avons ce don d'intuition ignoré de l'homme, qui semble ne pas vouloir nous le pardonner et ne fait rien pour prévenir les désastres, si avertis soient-ils.

Le matin de mon départ, Paris était resplendissant de beauté après une pluie torrentielle de dix jours. La nature semblait en fête comme si elle avait voulu nous prouver, avant que nous quittions cette ville enchanteresse, qu'il n'y avait rien de plus beau au monde que Paris sous un chaud rayon de soleil.

A mon retour au Canada, je reçus des lettres de mes amis de France me reprochant d'avoir semblé moins enchantée qu'à mon voyage précédent. Oui, en effet, je n'avais pas retrouvé la même atmosphère; j'avais ressenti que Paris n'était plus le même. Comment l'expliquer? Je ne le pouvais, mais il me semblait y avoir moins de gaieté, moins de liberté. On aurait dit qu'on vivait sur un volcan menaçant de faire irruption d'un moment à l'autre, sans avertir. Lorsque je communiquais mes impressions, on évitait de me répondre; c'est que cou-

rageusement on ne voulait pas que le touriste soit alarmé. Les années qui ont suivi ont prouvé que la situation était déjà grave et que bien des gens l'avaient comprise, mais n'y pouvaient rien.

Combien j'en aurais à vous dire, chers amis de France, sur cette magnifique ville que j'aime du plus profond de mon cœur et que tant d'autres Canadiens-français ont visitée et partagent les mêmes sentiments que moi-même à son égard. Je ne tarirais pas d'éloges et d'heureux souvenirs, mais je n'ai que quelques minutes à ma disposition et j'ai beaucoup d'autres choses à vous dire.

Tout d'abord, laissez-moi vous apprendre comment la triste nouvelle de la capitulation de la France a réagi chez nous. Je me souviendrai toujours de ce moment déchirant et des circonstances dans lesquelles cette nouvelle nous est parvenue. Je me trouvais avec mon père à une collation de diplômes de premiers soins aux blessés. Mon père avait semblé bien triste, et lorsque fut venu pour lui le moment de dire quelques mots, il éclata en sanglots et nous dit : "J'ai une bien triste nouvelle à vous apprendre : la France a capitulé." Ce fut un silence de mort dans l'assistance et nous ne pouvions ajouter foi à ces dires tant la chose nous semblait impossible. Oui, la France avait bien capitulé et nous, Canadiens-français, tant attachés par mille liens à ce pays de nos ancêtres, pensions à vous là-bas, réalisant ce que serait votre sort aux mains des brutes nazies. Dès ce moment, nous du Canada, nous avons endossé votre douleur et sympathisé dans votre détresse. Nous aimons la France davantage dans son malheur. Nous l'aimons, comme je vous le disais plus haut, pour ce qu'elle a de beau, de noble et de digne. Sa culture, sa jovialité, sa liberté, sa bonne hospitalité si chère aux canadiens et sa grandeur d'âme nous y attachent profondément.

Ne soyez pas sous l'impression, comme essaie de vous le faire croire une propagande subversive, que les gens du Québec pensent que la France expie pour ses péchés. Il n'est rien de la sorte car nous savons très bien, de ce côté-ci de l'océan, qu'elle n'a pas plus péché que les barbares qui, en ce moment, brutalisent les nations sous leur joug. Soyez assuré, peuple de France, que nous ne l'avons jamais cru. Nous avons toujours admiré votre courage, votre héroïsme, et nous savons que vous n'avez pas failli à votre tâche. Les récents événements prouvent encore que la France ne meurt jamais ni ne se rend. Nous vous admirons de tout cœur, je vous le répète, et nous collaborons cent pour cent avec l'empire britannique afin de sauver l'humanité toute entière de la pieuvre nazie. Nous pensons à vous et écoutons avidement les nouvelles qui nous viennent de chez vous. Nous souffrons avec vous et nous vous disons : "Soyez ferme, continuez à résister, attendez le jour de la délivrance où vous verrez passer sous l'Arc de Triomphe les armées du général de Gaulle avant à leurs côtés celles de l'empire britannique dans les rangs desquelles les Canadiens-français feront légions avec tous les alliés d'alors venus pour glorifier la France éternelle.

C'est chez vous que notre jeunesse étudiante allait puiser les sciences et les arts nécessaires à sa culture; d'autres allaient, d'année en année, se retremper à votre sève toujours débordante de savoir. Notre pays comparé au vôtre est bien jeune; nous n'avons pas beaucoup de siècles à notre crédit et nous avons besoin d'aller chez vous. Oui, France, c'est chez toi que certains d'entre nous ont eu l'avantage de prendre les enseignements indispensables à leur éducation. Ceux qui n'ont malheureusement pu le faire ont eu à coeur de lire tes auteurs et te connaissent bien quand même. Ils connaissent ton Victor Hugo, ton Musset, ton Balzac, ton Pascal, ton Descartes, tes sculpteurs, tes grands maîtres enfin, tous ceux qui ont fait ta gloire immortelle. Une phalange des nôtres sont allés se perfectionner à ta source intarissable. Nous connaissons ton histoire et nous nous souvenons que nos ancêtres sont de chez toi; nos noms, notre accent rappellent parfois la Normandie et bien d'autres provinces de ton pays. Ton sang gaulois coule encore dans nos veines et parfois bout à la française.

Laissez-moi vous lire une strophe due à la plume de notre poète Robert Choquette, intitulée : "Prière à mes aïeux."

"Pourquoi mon coeur est-il vibrant comme une antenne ?

"O mes aïeux pleins de chansons

"Et purs au fond des yeux comme une eau de fontaine ;

"Vous qui dormez sous les moissons,

"Avez-vous remué dans la terre profonde,

"Pour que mon coeur soit à l'étroit

"Comme si dans mon sein je retenais un monde ?

"Moi, dont l'espérance décroît

"Lorsque la race incline aux faiblesses de femmes,

"Pères, quel souffle est donc venu

"Qui m'a traversé l'âme et m'a donné trois âmes ?

"Quel dieu me fait marcher, coeur nu

"Et l'oeil ensoleillé comme une fleur marine ?

"O mes aïeux, vient-ils de vous

"Ce grands rythme d'amour qui bat dans ma poitrine

"Et fait trembler mes deux genoux ?

Nous sommes restés attachés par un lien sentimental à votre pays; depuis le début de la guerre, nous suivons votre sort avec anxiété chaque jour. Nous avons également ici des gens de chez vous qui luttent pour vous et ne vous ont quittés que pour mieux vous servir. Ils sont dignes de votre estime et méritent votre respect. Ce sont de ces français qui lutteront jusqu'à la mort pour faire renaître la France agonisante.

Je recevais, quelque temps avant la capitulation, une lettre d'une vieille maman de France que j'aime beaucoup. Elle me disait combien les horreurs de 14 lui étaient encore fraîches à la mémoire, qu'elle sentait la fin de la résistance approcher et venait me faire ses adieux. Depuis, je n'ai plus rien entendu d'elle. J'espère que, par un hasard miraculeux de la Providence, ma faible voix parviendra jusqu'à ses oreilles pour lui dire, comme je le dis à toutes les mères aux écoutes, combien je souffre de ne pouvoir faire plus pour elles. C'était une de ces bonnes mamans du peuple, compréhensive, douce, intelligente, noble et possédant un coeur débordant de bonté. Quoi ! une vraie

maman de France. Elle avait perdu l'unique enfant qu'elle possédait, une jeune fille de dix-huit ans morte de l'influenza, fléau qui fit tant de victimes après la dernière guerre. Où est-elle maintenant ? Peut-être est-elle allée rejoindre ses défunts pour lesquels elle avait un culte et qui étaient sa seule raison de ne pas quitter son pays afin que, chaque dimanche, elle pût aller porter sur leurs tombes l'humble petit bouquet que ses maigres ressources lui permettaient de leur apporter. Je pense en ce moment à vous toutes qui avez des tombes à fleurir et à celles qui n'ont même pas cette consolation. Oui, mamans de France, vous avez bien souffert et méritez une délivrance prochaine. Mes pensées s'envolent souvent vers vous qui connaissez une seconde fois les horreurs de la guerre, vous qui êtes séparées de ceux qui vous sont chers, vous qui êtes privées de nourriture, vous et vos petits, et qui voyez les boches se pavaner chez vous en maîtres, maltraitant vos hommes jusqu'aux pires atrocités.

Comme le nazi ne doit pas cadrer dans vos murs si accueillants, dans vos maisons si hospitalières ! Le pas de l'oie n'a jamais été inventé pour les rues de France. Comme vous êtes déchirées par ces heurts et par la douleur de bien d'autres tourments dont nous nous doutons bien de ce côté-ci de l'océan. Nous comprenons que vos hommes se révoltent mais, patientez, rongez votre frein en silence, car pensez aux innocents qu'on immole sans merci, pensez aux femmes qui souffrent et gardez toutes vos forces pour que, lorsque le signal sera donné, vous soyez tous prêts à aider. Ne risquez pas inutilement la vie des autres, soyez calmes, pensez aux tous petits pour lesquels est votre raison de vaincre afin de leur préparer un avenir meilleur en leur donnant une victoire finale suivie d'une paix durable.

Nous savons qu'il est plus facile de prêcher que de vivre là-bas mais, d'ici, nous en voyons peut-être mieux les conséquences et nous vous supplions d'attendre le mot d'ordre qui viendra, soyez-en assurés, peut-être beaucoup plus tôt que vous ne vous y attendiez. Nous voulons tous la libération de la France et il faudra, lorsque le moment sera venu, que tous les bras soient à la barre. Nous comptons sur vous et nous vous prions d'attendre patiemment.

Je vous quitte, chers amis de France, en terminant par une pensée d'un ami canadien né de parents français : "Amis de France, cousins par le sang et par la culture, nous luttons tous, en somme, pour la même cause, bien que dans des garnisons différentes : la libération de la France. Si nous, du Canada, aidons de toutes nos forces le général de Gaulle, c'est parce que lui et les forces françaises libres ont encore l'immense avantage de pouvoir se battre. Vous vous battez, vous à votre manière, en opposant une magnifique résistance à l'ennemi commun. Continuez l'œuvre commencée ! Et lorsque s'écrit l'Histoire, le monde entier saura l'étendue de votre courage et de vos sacrifices, et les historiens prouveront au monde que vous avez eu la tâche la plus rude, car se battre avec des armes est aisé, tandis que continuer à se battre sans arme est la tâche la plus difficile."

Mlle Gladys Arnold

Gladys Maria Arnold, journaliste — naqui dans l'ouest Canadien — de parents anglais et français — sa grand'mère maternelle étant d'origine française. Elle débuta dans sa carrière de journaliste au *Leader Post*, Regina, Saskatchewan.

Mlle Arnold partit pour l'Europe en 1935 et fit des études à la Sorbonne, où elle se dévoua particulièrement à l'étude de la civilisation française. Correspondante pour la *Canadian Press* en France elle ne partit de Paris que le 12 juin, 1940, et définitivement de la France sept jours plus tard. Elle est la seule femme attachée au service de la *Canadian Press*.

Le 19 octobre 1941.

Mes chers amis français,

Depuis que j'ai quitté la France en ces journées tragiques de juin dernier qui suivirent le 17, j'ai rêvé du moment où il me serait donné de vous parler à nouveau. Plus que tout, je désirais vous dire que je n'avais jamais cessé de penser à vous et de prier pour vous, que je n'avais jamais cessé de croire à tout ce que vous m'aviez révélé de l'âme, de l'esprit, du courage, de la mission éternelle de la France, ce que vous m'aviez appris à aimer et à admirer.

Canadienne-anglaise, née dans les prairies de l'Ouest, je n'avais jamais eu l'occasion de rencontrer au Canada mes compatriotes d'origine française. C'est lorsque je vins en France, pour passer parmi vous cinq années que j'appris à connaître la merveilleuse diversité de la culture française et que je réalisai combien nous étions privilégiés au Canada d'être les héritiers de deux grandes cultures. C'est en France que j'appris à apprécier le fait que quatre millions de Canadiens-français continuent chez nous de conserver les précieux trésors qu'ils ont hérités de vous — votre langue, votre littérature, votre goût de la beauté et des nuances, la finesse et la modération de votre esprit et la profonde richesse de votre vie spirituelle.

C'est parmi vous que je réalisai quel magnifique don le Canada tenait de la France. Je suis heureuse aujourd'hui d'offrir à votre pays un tribut de ma reconnaissance.

Faut-il vous raconter comment je suis arrivée parmi vous? Je ne savais pas un mot de français, je n'avais pas d'amis et je comptais

MADEMOISELLE GLADYS ARNOLD

passer cinq semaines chez vous à m'amuser. Je suis restée cinq ans à admirer chaque jour davantage cette France dont personne ne m'avait parlé: cette France qui avait tant à offrir au monde, cette France dont l'abondance de dons aurait suffi à combler l'univers.

Le paysan de France m'apprit l'amour de la terre, l'artisan français, l'amour de la tâche parfaitement faite, la mère française, une nouvelle forme d'oubli de soi, l'étudiant, les joies des discussions libres et interminables, le Cardinal Verdier, l'universalité d'un profond esprit religieux et la France toute entière me donna le sens de la beauté, de l'esprit et de la joie accomplie.

Et ceci m'inspira le désir profond de faire connaître au monde cette France, très belle, que j'avais découverte.

Mais je suis retournée au Canada pour vous rendre témoignage.

Ce soir, je voudrais vous raconter quelques-unes des choses qui se sont passées ici et que nos ennemis communs voudraient bien que vous ne sachiez pas.

En juin dernier, notre situation ressemblait pour beaucoup à la vôtre.

Vous êtes restés et je suis partie, aussi voudrais-je vous faire savoir ce que j'ai vu :

Lorsque, arrivant à Londres, je rencontrai des gens qui ne réalisaient pas encore la grandeur du péril, j'ai commencé comme vous à désespérer. "Sûrement, ai-je pensé, "s'il ne réalisent pas davantage, la bataille sera perdue..."

Mais après quelques semaines à Londres, je sentis l'atmosphère changer. La tragique destinée qui s'était abattue sur la France avait permis à des millions d'Anglais jusque dans les villages les plus éloignés de la Grande-Bretagne, d'ouvrir les yeux.

Ils ont vu, comme moi, des milliers de soldats venus du continent, appartenant à toutes les nationalités européennes, brûlant de reprendre la lutte en Angleterre et de s'enrôler dans les légions de la liberté.

Ils ont vu les soldats français de Dunkerque, les milliers de jeunes soldats — vingt ans à peine — arriver en canots, en chaloupes, en cargos, affamés, les pieds en sang, tous brûlant de donner leur vie pour rendre la liberté à leur pays captif.

Ils ont vu le général de Gaulle, comme je le vis moi-même : ce grand soldat grave, au regard calme, rempli de cette confiance sacrée que rien — pas même Hitler — ne pourrait arracher la foi brûlante au cœur de ses compatriotes.

Alors, si vous étiez avec moi rentrés au Canada, vous y auriez rencontré des millions de Canadiens encore submergés de douleur

LE CANADA PARLE A LA FRANCE

et de surprise devant cette chute de la France, commençant à peine à reprendre leurs esprits pour demander "Pourquoi" ?

Et chaque nouveau rapport de ceux qui avaient vu témoignaient du manque d'armes, du manque d'organisation qui avaient permis à Hitler de triompher matériellement.

Cela prend du temps de fabriquer des armes, de transformer les usines pour la guerre, de développer l'outillage. Mais le Canada ressentit soudain, comme un besoin pressant, le désir d'avoir davantage de fusils, de canons, d'avions, de tanks, de se munir d'armes plus modernes et plus rapides, immédiatement.

Et durant les quinze mois qui se sont écoulés depuis mon départ de France, pour la première fois de son histoire, le Canada se mit à produire des armes par millions.

Pour la première fois, le Canada fabrique des tanks et des auto-mitrailleuses.

Pour la première fois, le Canada fabrique des avions de chasse, des bombardiers, des avions-plongeurs de quatorze sortes diverses, qui chaque jour traversent l'Atlantique vers l'Angleterre.

Pour la première fois, le Canada fabrique des canons anti-aériens; pour la première fois, les femmes canadiennes font partie de l'armée de terre et d'air, s'enrôlant par milliers afin que votre souffrance ne soit pas vaine.

Des milliers de femmes qui n'avaient jamais auparavant travaillé dans des usines sont employées maintenant pour vérifier les obus, les pièces d'avions, les instruments, pour conduire les camions, et ce n'est qu'un commencement.

Contrairement au désir de la propagande nazie, les Anglais et Français-canadiens n'ont jamais été plus unis qu'aujourd'hui, les millions et billions de dollars nécessaires à la guerre sont levés chez les Anglais-canadiens comme chez les Canadiens-français, de même que les volontaires sont recrutés de l'est comme de l'ouest; l'effort de guerre de Québec est aussi généreux que celui de l'Ontario et que celui des autres provinces du pays.

* * *

Pendant ce temps, à nos richesses s'ajoutent celles des Etats-Unis, celle des autres dominions, celles de alliés, les Hollandais, les Belges, les Norvégiens, les Tchèques, les Polonais, les Grecs, les Yougo-Slaves, et vos propres légions de Français Libres.

Ne croyez-pas que vous êtes oubliés... l'écho de votre souffrance résonne au coeur de chaque homme demeuré libre. Parce que la lumière brille à nos fenêtres et que le pain abonde sur notre table, nous n'en savons pas moins que pour vous la nuit est noire et la faim grande.

Déjà maintenant nous songeons à l'heure bénie où nous pourrions vous porter à profusion la nourriture, les vêtements, les combustibles.

MADEMOISELLE GLADYS ARNOLD

Au Canada, aux Etats-Unis et dans l'Empire, tandis que nous réduisons notre consommation d'essence, de graisse, de fromage, nous savons que nous pourrions vous aider plus encore au jour de votre libération.

En luttant nous songeons à cette France qui vit au coeur de chaque Canadien, cette France qui, comme le disait Churchill au Général de Gaulle, sera libre de nouveau, grande de nouveau, indépendante, restaurée à nouveau dans sa gloire passée.

Nous attendons le jour où nous retrouverons la France et Paris, cette France des Français, dont la capitale était celle des hommes et des femmes de tous pays au monde qui voulaient habiter une maison de rêve dans la cité-lumière.

Quelle sottise des Allemands que de croire que la France pouvait être conquise. Rien de ce qui est purement français ne peut être pris par violence. Lorsque les chars lourds des Allemands menés par des hommes aux âmes mécanisées écrasèrent brutalement la "douce" terre de France, chaque Français et chaque Française, hommes, femmes et enfants, se hâtèrent d'enfermer au plus profond de leur coeur, hors de portée de l'ennemi tout ce qui faisait le charme de la France. Le rire s'évanouit des coins de rues et disparut des terrasses de café, les sourires se voilèrent, les portes et les fenêtres de la France furent closes et le silence descendit sur l'esprit et le coeur de chacun des Français.

C'est en vain que les Allemands parcoururent les Tuileries, la Concorde et le Louvre à la recherche de cette beauté et de cette joie de vivre qu'ils avaient cru s'approprier... L'esprit de la France s'était échappé. Il avait fui avec ces Français courageux de l'autre côté de la Manche et au travers des océans pour attirer la flamme des millions de Français-canadiens. L'esprit de la France était ailleurs : en Amérique, au coeur de l'Afrique, animant la capitale de la France Libre, Brazzaville, au Tchad et au Cameroun où les noirs comme les blancs avaient répondu à l'appel de reprendre la lutte pour la libération.

Ne craignez point, mères françaises, chacun de vos fils qui s'échappe est accueilli par nous avec amour et fierté. Nous le soignons comme l'un des nôtres. Cinq des plus jeunes qui récemment nous arrivèrent furent reçus par M. et Mme Churchill en personne !

Et point n'est besoin de dire "ne désespérez pas" à ceux qui comme vous ont bâti des empires, donné au monde sa devise de "Liberté, Egalité, Fraternité" qui est devenue celle de tout homme véritablement libre. Point n'est besoin de vous dire "courage", car chaque jour nous apporte l'écho d'un de vos actes de révolte, nous savons que vous ne vous avouez pas vaincus.

Chers Français, nous vous demandons d'avoir patience, tandis que nous, inlassablement, obstinément, courageusement, préparons le jour de votre délivrance.

VIVE LA FRANCE !

Mlle Denyse Ouimet

Mlle Denyse Ouimet est une jeune Canadienne d'origine française. Ses études terminées, elle s'occupa de mouvements de jeunesse et fonda, à 17 ans, l'oeuvre de la "Ligue de la jeunesse féminine" à Ottawa. Les membres de ce groupe de jeunes filles font du service social dans les hôpitaux et les cliniques.

Mademoiselle Ouimet partage ses loisirs entre le sport et le théâtre. Elle fait partie d'un groupe d'amateurs qui montent régulièrement les pièces les plus récentes du théâtre français.

Au début de la guerre, mademoiselle Ouimet occupa un poste au secrétariat de la Commission française d'achats. En juillet 1940, elle entra au service du Gouvernement canadien où elle remplit depuis les fonctions de secrétaire particulière du directeur d'un important service de guerre. Elle est âgée de 21 ans.

Le 7 décembre 1941.

Amis de France,

Vous devinez un peu quelle est mon émotion à vous parler ce soir. Une émotion profonde dont vous saisirez, j'espère, toute la sincérité bien que les mots soient parfois rebelles à la traduire.

Les mots... mes mots à moi sont ceux qu'emploient tous les jeunes de mon pays, ce sont ceux qui, je crois, reflètent leurs convictions. Ce sont des mots de jeunes, acceptez-les comme tels, car c'est ma jeunesse qui parle en ce moment à tous ces êtres de feu et de flamme que sont, dans tous les pays, les gens de notre âge.

Je viens vous rappeler, jeunes de France, que des frères pensent à vous. J'espère que cela vous sera de quelque réconfort... J'ai dit : des frères, mais je fais appel à tous ceux de votre pays qui ont connu le mien, à mes amis de France, pour qu'ils disent que nous sommes aussi autre chose.

Vous, père B., à Lyon; vous, Madeleine M., à Paris; vous, père F., à Bordeaux; vous, Nicole B., à Bayonne; vous, René G., à Carpentras; vous tous, du nord au sud, de l'est à l'ouest, fussiez-vous de l'Alsace, patrie de mon grand-père, ou de la Bretagne, berceau de ma famille maternelle, vous savez que nous sommes farouchement attachés au

sol canadien, que notre seule patrie est le Canada, mais que nous avons pour la France une sympathie due à notre similitude de langue et de tempérament et à notre affinité de culture. Nous sommes donc frères, oui, mais nous du Canada, sommes en même temps le complément de nos compatriotes d'origine britannique. Nous vivons l'entente cordiale !

Nous nous rendons compte que les qualités des uns complètent celles des autres, que nos défauts mêmes font contrepoids. Nos tempéraments sont différents, certes, mais notre compréhension existe et est basée sur une estime réciproque. Ce qui est purement canadien nous est commun, mais les Canadiens-anglais aiment chez les nôtres ce qui est français et nous leur rendons cette amitié, puisqu'ils sont les descendants d'un peuple qui a su faire de nous la minorité la plus libre du monde. En effet, le problème minoritaire tel que compris par Hitler n'existe pas au Canada. Nous savons gré à l'Angleterre de nous avoir laissé nos prérogatives de catholiques et de Français et de nous avoir ainsi permis de concentrer notre patriotisme sur le Canada, sans regarder ailleurs. Ce problème n'existera jamais car l'Angleterre est devenue le symbole de la liberté humaine.

Elle s'est chèrement acquis ce titre. Il lui a fallu chaque jour trouver dans son peuple une volonté de fer, une résistance surhumaine. Il a fallu que chaque Anglais, chaque Anglaise, continue sa tâche sans souci des raids, des privations, des incendies, de la mort. Ils souffrent profondément, ils sont prêts à souffrir davantage, magnifiquement convaincus de la justice de notre cause.

Et nous sommes fiers, oui fiers d'être un Dominion britannique.

Il faut dire cela, et aussi autre chose. Nous avons tous un évangile à prêcher, bien peu différent de celui qui fut prêché sur la montagne. Les principes en sont les mêmes : charité, c'est-à-dire amour, qui se traduit souvent par fraternité. Oui, fraternité entre chrétiens qui croient au bien comme au beau.

Croire... Qui veut d'un nihilisme pire que le paganisme ? Qui veut remplacer Dieu par l'Etat, l'amour sacré par l'avilissement bestial, l'individu par la masse, le droit par la force, la liberté par l'asservissement ? Personne... Surtout pas les jeunes, car nous, nous devons vivre — demain.

Que voulons-nous faire de notre vie ?

Sommes-nous prêts à accepter une abjecte servitude ? Non. Sommes-nous prêts à nier les principes de bonté, de respect de soi, d'honneur et de courage qui caractérisent les jeunes ? Non. Sommes-nous prêts à mettre de côté notre liberté de penser et d'agir, notre ambition légitime de travail libre, honnête et acharné ? Non. Femmes de France, seriez-vous prêtes à vous laisser ravir le droit sacré d'élever vous-mêmes vos enfants ? Non. Pas plus que nous. Nous voulons, pour

nous-mêmes et pour eux, nos prérogatives d'individus. Nous ne voulons pas que soit foulé aux pieds tout ce qui, jusqu'ici, a été notre vie.

Qu'a-t-elle été, notre vie? Oh! Pas toujours belle, évidemment. Nous avons souffert des conséquences de l'autre guerre, dès le moment où nous avons pu penser. Bien des choses ne nous ont pas été permises. Mais au moins, nous avions le droit de croire et d'espérer que nous améliorerions les choses! Qui de nous, voyons, n'a pas entretenu des flammes d'enthousiasme et de générosité? Qui de nous n'a pas senti l'ardeur du sacrifice dans l'ardeur de reconstruire? Mais reconstruire sur des bases de justice et de liberté! Nous n'avons jamais voulu d'un monde où un homme, un peuple, aient le droit de penser pour nous.

Que des gens, prêts à tout lâcher, veuillent nous faire croire que cela est "beau et bien", c'est qu'ils se cherchent une excuse pour n'avoir pas su vivre selon leur foi. Leur crime est peut-être compréhensible, sinon excusable, parce qu'ils sont vieux, fatigués ou cyniques et qu'ils ont perdu le vrai sens de la vie. Mais il serait affreux que des légions de jeunes se soumettent, sans mot dire. On n'a pas le droit, sous prétexte d'obéir à l'autorité, de permettre qu'on sabote les principes fondamentaux de l'existence humaine. Se confier âme et esprit à une autorité qui erre et comprend mal son devoir sacré envers la patrie, c'est-à-dire envers vous, c'est, sous couvert d'obéissance, la peur de ses responsabilités d'individus.

Il ne faut pas oublier que nous ne sommes pas seul. Un homme et une femme, qui ont charge d'âmes, ce sont les êtres de demain qu'ils préparent. Quand on abdique pour soi-même, on abdique aussi pour ceux qui suivront. Effroyable responsabilité.

Vous la comprenez, cette responsabilité, et c'est ce qui nous réjouit, nous, vos alliés. Vous comprenez que tout ce fatras de "Révolution nationale" ne peut porter fruit tant que le Boche, de près ou de loin, la contrôlera. Les exemples de courage tranquille ou d'héroïsme forcené, de résistance fière, ou entêtée, sont la pure garantie que votre peuple ne peut pas mourir.

Plus près de nous il y a une autre partie de la France. Celle du général de Gaulle et des siens, qui incarnent toutes vos qualités d'énergie et de ténacité, de flamme et de panache. Et vous avez reconnu que de Gaulle travaille pour vous en travaillant avec nous. Vous avez compris comment cet homme loyal avait naturellement continué la lutte aux côtés des alliés de son pays au lieu de suivre la ligne de moindre résistance et de miser sur la défaite de ces mêmes alliés.

Miser sur la défaite de ses alliés... Mieux que personne, Français, vous vous rendez compte du manque de noblesse d'un pareil geste, vous qui avez toujours été marqués au coin de loyauté farouche. Vous n'admettez pas ce principe. De l'aveu même d'un des collaborateurs les plus acharnés, "La France est gaulliste de la Corse à la Bretagne!"

Je voudrais vous dire tant et tant de choses bonnes et douces, vous dire que notre coeur, notre esprit, notre âme vont vers vous. Sachez bien que nous partageons tout vos tourments et que nous regrettons de cruelle façon qu'il ne nous soit pas permis, à cause des fauves qui sont chez vous, de vous envoyer des vivres et des vêtements. Ceux d'entre vous qui le peuvent nous l'écrivent : "N'envoyez rien, ils prennent tout".

Tout... Le blé qui arrive de vos colonies passe en quelques heures en pays allemand. Ce sont les Boches qui mangent le pain de vos enfants. C'est votre charbon qui les chauffe. Nous en avons la preuve irréfutable, venue chez nous sans intermédiaire.

Tout cela nous déchire. Et nous ne pouvons nous empêcher de penser. "S'ils n'étaient pas Français, ils n'y résisteraient pas." Tout cela nous déchire... mais nous n'en sommes que plus fermement résolus à vaincre l'Allemagne. Il faut vaincre l'Allemagne afin que votre pays et le mien, comme celui des Belges, des Hollandais, des Polonais, des Tchèques et de tous les autres continuent leur oeuvre de civilisation chrétienne.

Nous vaincrons l'Allemagne pour conserver nos libertés.

Les Allemands essaient de nous dire que vos libertés étaient de la licence. Mais nous savons bien que d'adorer le Dieu que l'on aime, de pratiquer sa religion tel qu'on l'entend, de penser les choses que l'on veut, d'élever nos enfants, d'aimer nos parents et nos amis de la façon que l'on veut, de pouvoir parler, rire, pleurer, librement, ce n'est pas de la licence.

Je vous l'ai dit tout à l'heure: les mots trahissent. Les miens n'ont peut-être pas reproduit fidèlement toute l'intensité de la foi qui les inspire. Mais je suis malgré tout sûre que vous l'avez sentie, cette foi. La foi de tous les jeunes du Canada, la foi en la victoire. Nous l'avons tous. Et les jeunes gens, conscients comme leurs frères du Commonwealth, du danger que courent les pays de la liberté, sont reconnaissants à l'Angleterre de sa résistance inouïe et magnifique. Ils partent gaiement pour lui apporter l'appui de leur force et de leur courage. Ils servent dans la Marine, l'Armée, l'Aviation. Ils font leur devoir intrépidement, mais sans forfanterie.

A l'usine, patrons et ouvriers se rendent compte de leurs responsabilités. Ils collaborent de tout coeur afin d'intensifier toujours la production.

Et c'est comme ça dans toutes les sphères.

Les femmes, elles aussi, dépensent une énergie admirable, à l'usine, au bureau, dans les corps d'armée, chez elles. Mais leur grand rôle, comme toujours, est d'encourager leur mari, leurs frères et leur fiancé à poursuivre dignement leur tâche.

LE CANADA PARLE A LA FRANCE

Fières héritières du passé — dans le cas des Canadiennes-françaises, le vôtre — elles bravent l'horreur de la séparation et continuent sans un mot de plainte leur travail de guerre.

Et tous nous ne nous servons du passé que pour préparer l'avenir. Nous savons que les erreurs commises — d'ailleurs, quel peuple n'en a pas commises ? — n'ont rien à voir avec la tâche actuelle. Nous avons une responsabilité immédiate. Le passé, nous n'y pensons que pour lui être reconnaissants de nous avoir faits forts et sans peur, de nous avoir inculqué un tel amour de nos libertés que nous sommes prêts à les défendre à tout prix.

Les mots trahissent... Il y en a qui ne me trahiront pas. Ce sont ceux de votre Marseillaise — celle qu'on ne vous permet plus de chanter :

... Contre nous de la tyrannie l'étendard sanglant est levé.

J'y ajoute à l'endroit de mon pays ceux de mon hymne national :

Et ta valeur de foi trempée
Protégera nos foyers et nos droits.

Et pensez avec quelle ivresse nous proclamerons tous, lors de la victoire :

Le jour de gloire est arrivé !

S. E. M. Jean Désy

Message du Ministre du Canada au Brésil, radiodiffusé, le dimanche 3 août, sur ondes courtes par Radio-Canada et le poste de Boston, à destination de la France.

Chers amis de France,

Quinze ans, j'ai vécu avec vous, de votre vie. Quinze ans, j'ai partagé vos inquiétudes, vos espoirs, vos joies. Quinze ans, j'ai parlé avec vous, coeur à coeur.

De même sang et de même langue, nous nous sommes toujours compris ou devinés. Jamais je ne fus pour vous un étranger. Notre parenté remontait loin dans le passé et, de jour en jour, se révélait plus étroite. Après la déclaration de guerre, nous étions redevenus frères d'armes, comme en 1914. Nous nous retrouvions unis dans une même lutte contre le même ennemi.

L'armistice nous a séparés brusquement. Entre nous, plus de contacts personnels, plus d'échanges ni de produits ni d'idées.

Vous vivez cloisonnés, emmurés, opprimés. Vous ne savez plus rien de nous ou ce qu'on vous en apprend n'est que mensonge. On tente de vous laisser croire que nos sympathies se sont détournées de vous, que vos malheurs nous laissent indifférents et que votre sort est pour toujours détaché du nôtre.

Vous ne le croyez pas. Vous ne pouvez pas le croire, vous ne devez pas le croire, pas plus que nous ne pouvons admettre que vous ayez renié tout ce qui vous est cher : votre histoire, votre dignité, votre honneur. Nous vous connaissons trop pour cela.

Nous ne croyons pas qu'une faute isolée ait égaré tout un peuple. Nous ne croyons pas que vous ayez capitulé en votre âme et conscience et que vous acceptiez un avenir d'asservissement.

Votre âme demeure invaincue et libre. Aucune contrainte, aucune persécution ne saurait la dominer ni la déformer. Au dedans de vous-mêmes, vous demeurez pareils à vous-mêmes, irréductibles.

Nous savons vos sacrifices, vos misères sans fin, vos tortures morales. Nous savons que vous endurez courageusement le quotidien odieux, soutenus que vous êtes par votre foi en des retours de fortune, en des lendemains meilleurs. Vous endurez pour que l'esprit vive et que renaisse la France que nous aimons, votre France, la nôtre.

C'est pour que finisse son angoisse et que cesse en même temps le cauchemar du monde que le Canada travaille, lutte et prie.

Si vous pouviez, chers amis, traverser la mer et parcourir l'immense province de Québec — pour ne parler que de la Nouvelle France — vous verriez l'effort prodigieux que nous faisons afin que ne soient pas inutiles vos souffrances, ni vaines vos douleurs.

Partout, dans les ateliers, les usines, les chantiers navals, des centaines de mille ouvriers travaillent sans relâche.

De nos aérodromes, les bombardiers puissants partent pour l'Angleterre qu'ils gagnent en moins de dix heures.

Dans nos ports, les convois arrivent, les convois appareillent et repartent.

Nos mines fournissent à l'industrie alliée nickel, zinc, cuivre, plomb, aluminium. Quarante pour cent de notre revenu national sont affectés aux oeuvres de guerre.

Aux Iles Britanniques nous exportons des munitions, des canons, des tanks, des navires. Dans les territoires occupés afflueront les produits alimentaires aussitôt que l'envahisseur en aura été expulsé.

Non seulement sommes-nous armés et prêts à défendre notre pays, mais encore envoyons-nous nos soldats, nos marins, nos aviateurs combattre hors frontières.

Dans les écoles d'aviations s'entraînent des milliers de pilotes, de canonnières, d'observateurs, de radio-télégraphistes.

Plusieurs des nôtres survolent votre pays. Quand ils passent au-dessus de vos maisons et de vos champs, saluez-les comme d'heureux présages en vous rappelant que cette jeunesse canadienne se lance dans votre ciel pour venger l'offense et chasser le malheur.

Il y a un an, j'étais en France. L'invasion m'avait forcé à quitter la Belgique. Je suis resté chez vous jusqu'à l'armistice. En Normandie aussi bien qu'en Poitou et dans le pays basque, j'ai trouvé votre peuple résolu à combattre. Chez tous ceux que je rencontrais, pas la moindre hésitation, pas la moindre défaillance. Une volonté unanime. Chez tous, le même patriotisme, la même ferveur.

L'arrêt soudain du combat vous a stupéfiés. Vous ne compreniez pas qu'on vous forçât à l'inertie, qu'on vous réduisit à l'impuissance. Vous n'avez pas collaboré à votre reddition et vous n'acceptez pas d'être asservis.

Si l'action extérieure vous est interdite, vous demeurez maître de vos consciences, de vos aspirations. Votre résistance intime ne se relâche pas et nous admirons l'héroïque grandeur de votre refus, de votre réprobation. Notre confiance en vous est inaltérée et nous vous demandons de nous garder intacts votre affection et votre foi.

Vous n'avez pas cessé d'être nos alliés, nos frères. Vous ne pouvez ni parler ni agir, mais, nous sentons bien, malgré les calomnies dont vous êtes l'objet, que votre silence forcé nous approuve et que vos coeurs s'émeuvent aux mêmes certitudes de libération.

LE CANADA PARLE A LA FRANCE

La Nouvelle France reste fidèle à l'Ancienne. Nos souvenirs sont trop riches et trop grandes nos espérances pour que notre alliance héréditaire fléchisse et que nous puissions faire mentir notre commune et glorieuse ancestralité.

Vous avez donné et vous donnez encore à notre pays et au monde assez d'exemples d'honneur et de preuves d'héroïque immolation pour qu'à notre tour nous vous apportions le soutien de nos armes et le bienfait de notre victoire, à laquelle contribuent vos forces latentes et vos forces libres.

Français, mes amis, nous faisons la guerre. Nous la faisons sur terre, sur mer, dans les airs. Déjà les listes de nos pertes s'allongent et s'alourdissent.

Nous faisons la guerre avec les nations de la communauté britannique, avec nos alliés français, belges, luxembourgeois, hollandais, norvégiens, tchèques, polonais, grecs, yougoslaves.

Nous faisons la guerre avec nos ressources, notre épargne, notre sang. Nos charrues, nos outils, nos turbines, nos forêts, nos rivières et nos lacs, tout est mis à contribution.

Avec la Grande-Bretagne, et les Etats-Unis nous assurons la protection de notre continent et la liberté de nos communications maritimes.

Des milliers de citoyens de la grande république voisine se sont enrôlés dans notre armée et dans notre aviation.

Nous faisons la guerre avec nos services volontaires de la Croix Rouge, d'assistance aux réfugiés, de participation aux oeuvres de secours et de charité.

Nous faisons la guerre avec les organisations féminines d'ambulances, d'infirmières, de conducteurs, de mécaniciens et de cantinières.

Nous faisons la guerre sur toute l'étendue de notre territoire, de l'Atlantique au Pacifique. Si nous avons refusé les avantages du Prêt-location que nous offraient les Etats-Unis, nous n'avons jamais refusé notre concours et notre aide à tous ceux-là qui luttent avec nous. Nous payons comptant mais nous donnons sans compter.

Nous faisons la guerre, du plus grand au plus petit, du plus fortuné au plus modeste, de l'industriel au paysan, du professionnel à l'ouvrier.

Nous faisons la guerre pour que le monde reste chrétien et retrouve le sens des valeurs divines et humaines.

Français qui m'entendez, mes amis, nous faisons la guerre et nous la ferons jusqu'à ce que, de nouveau réunis, dans la victoire, nous puissions confondre nos voix dans le même chant de lumière et de bonheur !

Vive le Canada ! Vive la France !

Major-général L. R. LaFlèche

Le Major-Général Léo Richer LaFlèche, D.S.O., Légion d'honneur à titre militaire, docteur de l'Université de Montréal, docteur en droit (honoris causa) de l'Université d'Ottawa.

Descendant de vieilles familles françaises. Major au Royal 22ème régiment canadien-français, gravement blessé et laissé pour mort à Mont-Sorel, en juin 1916. Réintégré après un séjour d'un an dans les hôpitaux de France et d'Angleterre.

Sous-ministre de la Défense Nationale de 1932 à 1939. Devint attaché militaire du Canada en France en 1940.

Après la chute de la France, entra en Angleterre où le gouvernement canadien lui demanda d'accepter le poste de co-sous-ministre du nouveau ministère des Services Nationaux de Guerre qu'il occupe aujourd'hui. Entre autres attributions, le Général LaFlèche est chargé de la mobilisation des jeunes gens pour le service militaire.

Le 17 août 1941.

Français,

A Ussel, à 10 h. 35 du matin, le 18 juin 1940, le coeur serré, je faisais mes adieux au haut commandement français. De par la force des circonstances, ma mission d'attaché militaire du Canada venait de prendre fin. Les armées allemandes menaçaient Bordeaux. Croyez que c'est avec la plus profonde émotion que j'évoque ce pénible souvenir. Cette évocation vous fera sentir combien de mon coeur j'ai laissé en France. Elle vous fera saisir dans quels sentiments je m'adresse à vous.

Je sais que si je m'adresse à un pays conquis, je parle à des âmes françaises que la tyrannie hitlérienne n'a pas asservies. Je sais que je parle à des pères et à des mères qui ont donné leurs fils à la Patrie. Je sais que le sang de tant de jeunes et braves français n'aura pas été versé en vain. L'Allemagne hitlérienne n'est pas invincible. De tous les coins de l'empire britannique, des Etats-Unis, des Républiques Latines, s'enfle la vague victorieuse qui engloutira à jamais le monstre germanique. Français qui subissez aujourd'hui la plus dure épreuve de votre histoire, vous n'êtes pas seuls. Nous, Canadien-français de la province de Québec, nous sommes jetés dans cette lutte avec toute l'ardeur de nos âmes françaises. Nous savons que nous jouons en ce moment notre existence. Nous comprenons que le salut de la civilisation chrétienne est en danger. Nous luttons pour que nos fils vivent des jours

moins troublés que ceux que nous traversons. Aussi sommes-nous prêts à tous les sacrifices pour arracher cette victoire qui fera reluire la liberté sur notre ancienne Mère-Patrie. Dans notre combat nous sommes inspirés et guidés par notre éminent cardinal qu'ici, au Canada français, on se plaît à appeler le "Cardinal de la Victoire". Nous qui plaçons au-dessus des considérations d'ordre matériel les valeurs spirituelles et les solides vertus que nous ont léguées nos ancêtres, combattons jusqu'au bout! Nous n'oublions pas qu'à Vimy, ce coin de sol canadien, à quelques kilomètres de votre Notre-Dame de Lorette, se dresse le mémorial qu'a érigé la nation canadienne aux milliers de ses héros qui dorment leur dernier sommeil aux côtés de leurs camarades français tombés au champ d'honneur. Ayant combattu avec eux pendant l'autre guerre, je frémis d'indignation à la pensée que les bottes allemandes troublent aujourd'hui l'éternel repos de ces héros qui n'avaient pas mérité pareille indignité!

Français, croyez que nous avons gardé à la France un amour quasi filial. Nous lui devons la vie, notre langue et nos traditions. Avec les nations qui se sont ralliées au drapeau britannique, à l'ombre duquel nous avons gardé nos libertés, nous ne déposerons les armes qu'au jour de la victoire!

L'avenir vous réserve peut-être des jours plus sombres que ceux que vous vivez en ce moment. Vous subirez peut-être encore plus durement l'oppression du vainqueur d'hier mais qui sera, croyez-le, le vaincu de demain. Ce n'est pas à vous à qui je dirai que le sacrifice n'est pas un signe de faiblesse mais qu'il est le propre d'âmes bien nées. Ce n'est pas vous que j'exhorterai à la résistance morale jusqu'au jour où il vous sera possible de résister par les armes. Hitler a envahi votre pays mais il n'a pas conquis vos âmes. Gardez au fond de vos coeurs l'inébranlable détermination de ne pas vous laisser asservir. Refusez-vous à accepter un joug qui déshonore la France! Prenez espoir de la lutte admirable que livrent pour vous les "Français libres" sous l'égide du général de Gaulle. Ces Français ont voulu continuer la lutte, même au prix des plus durs sacrifices. Ils ont, eux, la consolation de pouvoir combattre les armes à la main. De votre côté vous avez la consolation de combattre avec l'arme morale, la plus puissante et la plus destructrice, celle d'une volonté de tous les moments de vaincre un jour ceux qui vous ont imposé la servitude dans le sang de vos enfants. Français, résistez! le jour viendra peut-être plus tôt que vous n'osez l'espérer, où, inspirés par la rage sacrée qui animait les héros de Verdun, vous briserez la domination odieuse qui vous accable.

De notre côté, nous ne perdons pas un moment. Nos usines, qui forgent l'acier de la victoire, travaillent à rythme accéléré. Notre jeunesse se rallie aux étendards. Nos aviateurs, en union intime avec la R.A.F., poursuivent leurs raids sur l'Allemagne. Notre riposte s'intensifie chaque jour. Le ciel allemand n'est plus inviolable. La population allemande doit maintenant se terrorer. Elle commence à ressentir les rigueurs

de la guerre chez elle. Souvenez-vous de la dernière guerre. Rappelez-vous que les Allemands d'alors qui n'étaient pas différents de ceux d'aujourd'hui, commencèrent à lâcher à l'arrière d'abord. Puis ce fut la déroute des armées en campagne. Le moral allemand ne pourra survivre à une sérieuse défaite militaire. Sous des dehors bravaches, le nazi est un lâche, dénué de toute force d'âme. Nous savons que les raids sur Berlin ont déjà ébranlé le moral allemand. Ces raids se feront de plus en plus nombreux et de plus en plus intenses au fur et à mesure que les nuits d'automne et d'hiver se feront plus longues. Notre production d'avions de tous genres s'accroît rapidement. Nous disposons d'explosifs meurtriers que nous irons jeter en quantités croissantes sur l'ennemi.

Le groupe de nations qui contrôle les mers gagnera cette guerre. Malgré les assauts répétés de l'ennemi nous trouvons toujours des vaisseaux. Nos navires sillonnent tous les océans et apporteront bientôt la défaite à l'Allemagne et à l'Italie. Nous savons que la victoire finale se décidera sur terre, et c'est vers cet engagement décisif que tentent tous nos efforts. Le continent nord-américain tout entier est devenu un immense arsenal. La radio nazie vous cache ce fait. Jamais le monde n'a vu pareille coalition de puissantes nations libres lancer toutes leurs ressources dans la production d'engins de guerre de toutes sortes. Cette gigantesque mobilisation est le sûr garant de notre victoire qui vous apportera la délivrance. Que la certitude de ces faits vous donne confiance en la victoire finale! Français, sachez que l'univers tout entier se révolte en face de la cruauté et de la barbarie nazies. Tous, nous nous sommes jurés de mener le combat jusqu'à la fin contre vos agresseurs. Nous n'accepterons jamais de devenir les esclaves d'Hitler.

Nous, canadiens-français, tenons à tout prix à demeurer libres, à continuer de vivre suivant notre idéal, fidèles à nos chères traditions. Pendant ces années tragiques, nous, Canadiens-français, faisons tout en notre pouvoir pour préserver pour vos enfants et pour les nôtres le noble idéal et les riches traditions que nous ont légués nos ancêtres. Nous nous sommes tracés comme devoir sacré de redevenir la Nouvelle-France. La divine providence aidant, le Canada-français portera bien haut le flambeau de la civilisation française. En hommage reconnaissant aux milliers de héros français qui ont donné leur vie pour le salut de la civilisation que nous défendons, nous devenons les gardiens et les défenseurs des destinées de la Vieille-France. Nous nous inclinons devant la mémoire de vos glorieux morts. Nous prions pour ceux qui ont donné leur vie pour maintenir le drapeau et l'honneur de la France. Grâce à eux, d'autres générations pourront vivre en liberté. J'ai eu l'honneur de servir durant l'autre guerre au côté de braves soldats français dont bon nombre vivent encore. Je ne puis concevoir que ces vieux soldats que nous aimons et admirons puissent pactiser avec l'éternel ennemi. Comment pourraient-ils faire confiance à ceux qui ont méprisé tout ce qui est bon et honorable? Se peut-il qu'un homme qui, une fois durant sa vie, a marché contre un ennemi, accepte à jamais la défaite aux

maines de ce même ennemi? Non, Français, je sais que ceux qui ont eu l'honneur de défendre la France contre l'Allemagne impériale ne se soumettront pas à l'Allemagne hitlérienne. Agir autrement serait profaner la mémoire de vos chers camarades, morts pour sauver la France !

Vous, mères françaises, pouvez-vous devenir les partenaires et les collaboratrices de l'ennemi qui a tué vos fils, vos époux et même vos pères? Le patriotisme est un sentiment sacré qui, comme l'honneur ne souffre pas de compromis !

Refusez d'aider vos oppresseurs. Refusez de les aider à vous ravir votre liberté sans laquelle, j'en suis convaincu, vous ne tiendrez plus à la vie. Tout l'univers aime la France et souffre en ce moment avec elle. Je vous jure que dans la même mesure où nous combattons pour défendre nos pays contre l'invasion germanique, nous combattons pour sauver la France. Nous travaillons, nous luttons pour vous. Nous continuerons de lutter et de travailler pour vous. Nous voulons pouvoir, la guerre finie, vous retrouver en camarades. Nous voulons pouvoir renouer les liens d'une amitié que l'épreuve aura rendue plus durable. Ne désespérez pas. Vos souffrances prendront fin. Que chaque homme, chaque femme, chaque enfant de France n'oublie pas qu'il a droit au bonheur, ce bonheur, Français, nous vous le rendrons.

DIEU SAUVE LA FRANCE !

Louvigny de Montigny

Monsieur Louvigny de Montigny, chef des services de traduction au Sénat canadien, docteur ès lettres de l'Université de Montréal, Chevalier de la Légion d'honneur, est particulièrement connu en France pour la longue campagne qu'il a entreprise en vue de protéger les auteurs et pour sa collaboration à toutes les oeuvres de propagande française. Il est le représentant général, au Canada, de la Société des Auteurs & Compositeurs dramatiques et de la Société des Gens de Lettres, de France.

Dimanche, 17 août 1941

Malgré tous les moyens que la science teutonne a inventés pour démantibuler à sa convenance la radiodiffusion transatlantique, vous avez sans doute reçu déjà, Français de France, au moins par bribes ou par échos, les messages d'encouragement et d'amitié que notre dominion n'a cessé de vous adresser, depuis les néfastes journées de juin 1940 qui ont semé la consternation dans tous les pays civilisés, et qui ont particulièrement affligé le Canada français.

Mais si nos grands orateurs ne vous ont point rejoints, permettez à des voix plus minces — qui parviendront peut-être mieux à traverser les obstacles de la propagande allemande — permettez à ces voix plus modestes de reprendre et de réitérer les vœux que tous les chefs politiques, religieux et militaires du Canada ont formés et forment encore chaque jour pour la recouvrance de votre liberté. Car il faut que vous sachiez, Français de France — et pour vous en convaincre il importe de vous le répéter sans cesse et sur tous les tons — que, si un ennemi aussi redoutable qu'implacable vous a arraché l'arme des mains, vos amis de partout poursuivent votre combat.

Notre immense dominion compte à peine onze millions d'habitants dont l'élément francophone représente le quart. Ces Canadiens-français sont très fiers de leur histoire qui relate les batailles de leurs valeureux ancêtres, contre les Indiens d'abord, puis contre les Anglais à qui le Canada devait échoir en partage dans la guerre de Sept ans, puis contre les Bostonais envahisseurs, puis contre l'oligarchie londonienne. Avec tous nos compatriotes, nous nous glorifions à jamais de la part que les Canadiens ont prise à ce que l'on appelait jusqu'en 1940 la Grande Guerre. En effet, 600,000 se sont enrôlés pour aider la France à se défendre de l'Allemagne pendant les douloureuses années de 1914 à 1918, et ces petits alliés ont accompli de la dure et bonne besogne à Ypres, à Saint-Eloi, sur la Somme, à Courcellette, à

Vimy, à Paaschendaele, à Amiens ; 232,000 furent blessés dans leur chair et 60,000 de ces Canadiens, morts chez vous et pour vous, dorment leur glorieux sommeil dans vos nécropoles françaises.

Malgré ces brillantes campagnes du passé, notre population, de source paysanne et fortement attachée à la glèbe, reste peu encline aux aventures militaires. Cependant, les tueries, les dévastations et les hécatombes européennes, les bouleversements sanguinaires qui s'annoncent en Afrique, en Asie, en Amérique même et partout où pénètre l'insidieuse propagande hitlérienne, nous ont brutalement montré la nécessité de préparer la défense de notre patrie, le Canada, et nous ont aussi persuadés que le seul moyen d'éviter à notre pays les horreurs de la guerre est d'aider la Grande-Bretagne à enrayer le développement nazi. Nous avons compris que, contre le fallacieux ordre nouveau que les nations de proie cherchent à imposer au monde pour le subjuguier, les démocraties ont le devoir impérieux et même vital d'établir un régime international qui mette le Droit à l'abri de la Force, délivre les peuples injustement asservis, et assure enfin la paix aux hommes de bonne volonté.

La Grande-Bretagne vous a formellement promis de libérer votre territoire, de restaurer la France dans ses limites et dans sa grandeur. Vous devez compter sur la formidable détermination du Lion britannique et sur le gigantesque appui des Etats-Unis. Une voix bien française du Canada, celle de l'honorable Adélard Godbout, premier-ministre de notre province de Québec, vous a dit, l'autre dimanche, que notre dominion tout entier fait sa large part, que d'aucune estimation même exagérée et qui, de fait, dépasse celle de notre grande voisine américaine, compte tenu de sa population et de la nôtre. A l'appel de l'Angleterre, nous nous sommes ardemment lancés dans l'organisation militaire, et tous les observateurs que nous envoient les gouvernements alliés constatent que nous les aidons puissamment à rattraper le temps perdu et que l'élan canadien est de nature à vous rassurer. Nos premières divisions canadiennes, complètement entraînées et équipées, sont rendues en Europe, près de vous, et attendent le signal que vous savez. D'autres se préparent à partir prochainement, et d'autres sont en formation. Bon nombre de nos aviateurs et de nos fantassins ont déjà figuré aux citations d'honneur, et plusieurs sont même tombés à l'ennemi — ce qui prouve qu'ils n'ont pas traversé l'Atlantique en touristes, mais décidés à remplir leur devoir et à allonger la liste déjà copieuse des héros canadiens.

A commencer par l'Angleterre, personne ne peut concevoir une victoire dont la France serait exclue. Et nous en particulier, Canadiens-français, imaginons encore moins que notre ancienne mère-patrie, dont nous avons toujours été si jaloux de maintenir et de propager la parole de ce côté-ci de l'Atlantique, devienne la vassale d'une Allemagne maîtresse du monde. La Couronne britannique n'a pas de sujets plus loyaux que les Canadiens-français ; nous lui avons en toutes occasions

prouvé que nous respectons notre allégeance; nous nous en accommodons parfaitement et nous nous en félicitons. La diplomatie nazie s'aviserait de tailler à l'avance nos provinces comme un nouveau gâteau pour aguicher ses complices, en escomptant avec eux nos sentiments français, qu'elle se mettrait encore une fois le doigt dans l'oeil et duperait derechef ses commensaux.

Notre affiliation politique est irrévocable, et je ne sache pas de groupes canadiens-français qui songent à la révoquer; mais ce statut constitutionnel abolit si peu notre filiation de sang que notre premier ministre, le très honorable Mackenzie King, nous adjure, devant le péril, d'accepter avec fierté la mission et la responsabilité qui nous échoient de défendre en terre canadienne les traditions françaises de culture et de civilisation, de maintenir l'amour passionné de la France pour la liberté dans le monde. Or, nous ne voulons pas, nous, Canadiens-français, que l'abaissement de la France, que l'abolition de son idéal séculaire ternissent le témoignage que nous sommes de son génie civilisateur. Fidèles à la devise de notre province natale de Québec, nous nous souvenons que la France nous a donné notre sang, notre âme, notre langue et notre nom, et la chose dont nous sommes le plus orgueilleux : elle nous a faits ce que nous sommes et ce que nous entendons bien rester. Elle a aussi fait pour nous ce qu'elle a fait pour l'humanité tout entière: pour la religion, en répandant ses missionnaires dans les contrées les plus sombres et les plus sauvages; pour la pensée humaine, en la faisant jaillir, en la diffusant de tous côtés par ses savants, ses philosophes, ses écrivains, ses artistes, ses prédicateurs, ses conférenciers, ses délégués de toutes catégories et ses livres.

En levant le régiment qu'il forma, en 1916, le regretté Olivar Asselin — dont on peut dire qu'il consacra sa belle intelligence, ses forces et même sa vie à redresser le front de ses compatriotes — protestait que, en allant se battre pour les institutions britanniques, il marchait aussi pour la France, "parce que sa défaite, déclarait-il, en même temps qu'elle marquerait une régression du monde vers la barbarie, nous condamnerait, nous ses enfants d'Amérique, à traîner désormais des vies diminuées". Asselin fut le fondateur et le premier animateur de notre école nationaliste, et son exemple montre que même les tenants raisonnables du nationalisme, dont le mot d'ordre est "Canada d'abord", savent faire le compte des événements et accepter les obligations que les événements nous imposent.

Il faut que la France revive, malgré la déroute de ses états-majors, les égarements de ses politiciens qui la vouent momentanément au décri général; il faut que la France se ressaisisse comme elle s'est toujours ressaisie, qu'elle sorte de son épreuve comme elle s'est toujours relevée des revers les plus accablants. Déjà le vieux Ronsard le proclamait jadis :

Tant plus on foule aux pieds la fleur
Du safran, plus est fleurissante ;
Ainsi de France la grandeur,
Plus on la foule et plus augmente.

MONSIEUR LOUVIGNY DE MONTIGNY

Nous savons, au fait, que le peuple français n'a pas tardé à se ressaisir, et qu'il entend user de la seule arme que les Kommandanturs n'ont pas été capables de lui enlever, la résistance muette et résolue qui blinde les coeurs contre l'asservissement, qui rend le moral de la nation imperméable aux infiltrations ennemies. La campagne populaire de la lettre V, que vous menez depuis l'occupation, a déjà produit de si prodigieux résultats que les Anglais l'ont fomentée chez tous les peuples envahis qui refusent le joug, et même organisée dans les pays libres. Vous avez payé assez cher pour apprendre que la terrible force du nazisme prend sa source dans l'exploitation systématique des sciences politiques, et que son arme la plus redoutable, la plus dévastatrice, est la propagande qui sournoisement investit les consciences et prépare tacitement les capitulations. C'est par cette guerre invisible que, sans coup férir, Hitler a gagné la moitié de l'Europe. Puisque nous connaissons maintenant le secret des conquêtes obtenues par la Cinquième colonne, appliquons cette formule occulte à la propagation aussi virulente d'une Sixième colonne qui anéantisse l'autre, comme une salutaire antitoxine terrasse une infection épidémique et mortelle.

Avec toute la Grande-Bretagne, avec les Etats-Unis, le Canada s'est voué corps et âme au mystique V. Mais nous voulons vous sentir avec nous dans cette mobilisation fraternelle et dans cette guerre morale. Que le signe fatidique, qui appelle la Victoire, vivifie donc votre ferme Volonté de libération, comme il excite notre Vaillance à vous secourir ! Qu'il vous reconforte des Voeux qui de partout se forment pour le peuple français ! Qu'il ranime en vos coeurs la Vertu, au sens latin du courage et de force, et les Vertus ancestrales qui faisaient la France si forte, si humaine et si belle ! Qu'il vous donne à penser à vos Villes et vos Villages, à vos Vallées et vos Vallons, des Vosges à Versailles, dont la botte allemande foule aujourd'hui le sol humilié, et qui recouvreront bientôt leur sérénité française ! Qu'il évoque en même temps les chères Victimes de la sauvage agression mécanisée, et que leur calvaire vous incite à la patience, sinon à la Vengeance barbare ! Qu'il dirige votre pensée vers le Vaisseau dont votre ville de Paris porte l'emblème, qui est battu par les flots, mais qui ne sombre pas ! Qu'il préface le débaïllonnement de vos poètes et de vos intellectuels, de Villon à Valéry, qui démontraient et célébraient la raison et la joie de Vivre ! Qu'il engourdisse même les angoisses de votre Ventre en vous assurant que les Voleurs seront bientôt chassés du pays de douces Victuailles et des meilleurs Vins du monde ! Et si les collaborateurs de Vichy et autres collabochiseurs vous angoissent en LES laissant trop souvent passer, que votre confiance se transporte, sur les deux ailes du V, à d'autres de vos villes résolues à rester françaises : à Verdun où ILS n'ont point passé ; à Vaucouleurs où une autre de vos sublimes Pucelles trouvera, comme jadis, le secours qu'il faut pour LES bouter dehors ; à Vimy, dont le monument marque à jamais le sanglant sacrifice que le Canada a déjà consenti pour refouler notre ennemi commun. Surtout, que cette petite lettre, surgissant à tout moment de la

poussière et des coeurs, que la vertu magique et le pouvoir surhumain que lui confèrent les souffrances de millions et de millions d'opprimés, vous préservent de vous considérer comme vaincus : **Vae Victis !** Vous avez perdu une importante bataille, hélas ! mais la guerre continue, et des légions de vos frères libres y participent héroïquement pour vous réserver le droit de participer aussi à la Victoire et au règlement de compte final. Que le V vous guide, vous rassure et vous inspire, comme il vous garantit déjà que tout n'est pas fini, puisque, de toutes les consonnes, il est la seule qui ne termine aucun mot français.

L'Hon. sénateur C. P. Beaubien

Le Sénateur Beaubien est sûrement l'un des Canadiens les plus connus et les plus appréciés en France.

En 1923, M. Poincaré, pour services signalés rendus à son pays, le fit Commandeur de la Légion d'Honneur.

Pour stimuler la reprise économique entre le Canada et la France, après la grande guerre, le Sénateur organisa deux trains-expositions qui circulèrent, gratuitement, sur un long parcours en Canada et en France.

Monsieur Beaubien a présidé à peu près toutes les organisations officielles qui, au Canada, ont depuis 1920 reçu les délégations françaises, celles des maréchaux Joffre, Foch, Fayolle et la superbe mission du quatrième centenaire de Jacques Cartier en 1934.

L'éloquence du Sénateur Beaubien et son attachement à la France lui ont valu le titre de grand ami de la France.

Dimanche 7 septembre 1941.

Mes bons amis de France,

Ce n'est pas sans émotion que je vous parle.

J'ai les yeux encore tout pleins de la France heureuse — terre de beauté, de douceur et d'allégresse.

J'ai la pensée présente de ces réunions nombreuses où nous avons communiqué en des sentiments profonds, puissants qui nous relient si fortement.

Pour ceux qui, fréquemment, ont repris contact avec votre pays tout cela est bien naturel, mais pour la masse des Canadiens-français qui n'ont jamais vu la France, qui, abandonnés, oubliés par elle pendant plus d'un siècle, n'ont pas moins gardé l'image de la vieille mère-patrie dans leur souvenir comme une chapelle vénérée, c'est merveilleux, c'est bien en effet le miracle canadien.

Aussi, soyez sûrs que nous partageons vos souffrances et vos angoisses.

Nous comprenons surtout votre désolation à la pensée de la déchéance de la France dont la splendeur au cours des siècles s'est faite d'infinis sacrifices de ses fils, de leur travail, de leurs sueurs, de leur sang, de la moëlle même d'innombrables générations.

La France, si belle, parce qu'elle a été tant aimée par ses enfants.

Des auteurs français, quelques-uns de marque, mais qui doivent leur renommée à leur pays, dans des articles retentissants publiés aux Etats-Unis, ont attribué cet effondrement à des causes que, par pudeur, ils auraient dû taire si tant est qu'elles soient véritables.

Ils ont mis leur patrie à nu avec toutes ses misères et convié les populations d'Amérique à venir en constater toute la laideur.

Ces Judas ont eu leurs trente deniers, mais aussi tout le mépris que méritait leur triste besogne.

La France que nous n'avons jamais oubliée, nous l'aimons plus tendrement aujourd'hui à cause de ses deuils, de son martyre et même à cause de ses défaillances qui, déjà, provoquent son redressement de demain.

Dans la guerre, nous voulons défendre notre sol, nos foyers, notre avenir. Nous voulons combattre pour l'Angleterre qui presque seule jusqu'à présent, nous a couverts de sa puissance et de son courage. Nous voulons nous battre aussi pour la France prostérée, enchaînée, bafouée. Peu importe comment et pourquoi elle est tombée. Il suffit pour nous de savoir que notre victoire sera la sienne, puisque seule elle peut briser ses fers.

Envahie cent vingt fois au cours des siècles, la France, cette fois encore, se dressera dans sa gloire et reprendra sa marche lumineuse à travers les temps. Mais de ce malheur de la mère-patrie que nous déplorons silencieusement, mais avec angoisse, il y a pour nous une leçon à tirer : le prix qu'elle a coûté vaut la peine qu'on ne l'oublie pas.

La France a bien été écrasée par une force infiniment supérieure, c'est évident, mais elle a été surprise au dépourvu, totalement démunie d'armements essentiels et profondément divisée par des querelles politiques et sociales que l'Allemagne a exploitées avec un art diabolique. Aussi, au Canada, nous avons avant tout compris qu'il fallait être unis et les deux grandes races donnant l'exemple, le Canada d'un même mouvement s'est levé pour la défense de sa liberté et tout à la fois pour celle du monde entier. Ses armées continuent à se recruter, et de plus en plus nombreuses traversent les mers.

Le Canada est devenu un arsenal où se fabriquent jour et nuit, en nombre toujours croissant, les armements et les munitions.

Notre pays, qui ne songeait qu'à la paix, et ne vivait que pour elle, maintenant ne pense qu'à la guerre et travaille surtout pour la victoire.

LE CANADA PARLE A LA FRANCE

C'est au Canada que s'élabore le grand effort de l'air dans l'Empire Britannique. Déjà par milliers, nos aviateurs comme nos marins d'ailleurs ont pris leur part des combats incessants contre les forces ennemies. Notre participation prend, de jour en jour plus d'ampleur. Avant longtemps, le ciel d'Allemagne sera obscurci par le vol de nos aiglons, ses villes seront pilonnées, oblitérées et l'allemand comme en 1918, quand sa force n'était pas prédominante, lèvera les bras au ciel et criera : "camarade".

Nous aurons la victoire, mais non sans un long et pénible effort. Nous le consentons volontiers. Sans doute les liens du sang nous y appellent, mais aussi la conviction que pour nous le salut est à ce prix.

Il nous faut choisir entre ce sacrifice douloureux, mais volontaire et passager et l'épreuve plus dure encore et horriblement dégradante de l'esclavage et pour combien d'années, combien de générations peut-être.

Le Canada, terre avant tout de liberté, choyé de la Providence, d'une richesse et d'un avenir infinis, réduit à une colonie pénale de l'Allemagne — quelle horreur! Et ce n'est pas là qu'un cauchemar, c'est un danger réel.

L'Angleterre vaincue, l'Europe asservie, désarmée, impuissante.

Seuls le Canada et les Etats-Unis auraient à faire face à l'univers dressé contre eux. Au mieux, pour nous ce ne pourrait être qu'une guerre d'épuisement complet de part et d'autre.

Et si ce cataclysme s'abat sur nous, quel sera le sort de la France?

Nous sommes voisins d'une nation amie depuis plus d'un siècle et la plus puissante du monde. L'Océan nous sépare de l'Allemagne et malgré l'avion, c'est quand même une protection, mais la France est à portée des canons boches.

Si l'ennemi ose vous infliger de si durs traitements, alors que la guerre est bien indécise et que ses ennemis croissent en nombre, en puissance, et que la victoire leur paraît de moins en moins assurée, que serait-ce par malheur s'il terrasse l'Angleterre et domine l'univers?

L'Europe sera l'empire allemand et la France l'un des fiefs de Hitler. C'est alors que le nouvel ordre de choses sera instauré.

Rappelez-vous que le Fuehrer a violé toutes ses promesses cyniquement, répudié tous ses traités et il n'est resté fidèle qu'aux sentiments et au programme qu'il a eu l'impudence de proclamer dans Mein Kampf; or la nation qu'il y a voué à la haine et à la destruction, c'est la France.

Rappelez-vous ce que Darré, ce ministre de Hitler a révélé à ses plus fidèles affidés à la fin de 1940 : "Les maîtres allemands auront", dit-il, "la propriété d'esclaves qu'ils constitueront en nationaux non-

allemands privés du droit de posséder la terre". Et cette politique inhumaine a déjà été appliquée largement en Pologne, en Tchécoslovaquie et, comme vous le savez, hélas, trop bien en Alsace et en Lorraine.

Les industries chimiques et métallurgiques et celles des armes et des explosifs seront concentrées sur le Rhin et en Bohême, gardées par des populations allemandes. Ailleurs, elles seront détruites. Tous les pays conquis resteront désarmés, toute violation de cet ordre sera sujette à la peine de mort. Toute révolte devient impossible et l'esclavage assuré.

Vous n'êtes pas sans savoir que tout l'outillage de Citroën a été transporté à Metz, en Alsace annexée, que l'industrie belge de l'automobile a subi le même sort, que les allemands se sont emparés des grandes industries chimiques françaises et hollandaises et des fabriques d'instruments électriques si réputés de la Hollande.

Comme l'a récemment publié le Schwarze Korps, l'organe de la garde de corps du Fuehrer : "Nous ne voulons pas que même la tradition de l'industrie lourde et du génie mécanique de même que des laboratoires de recherches chimiques, survivent en dehors de l'Allemagne."

Avant mon retour de France, en juillet 1939, un général français jouissant d'une haute situation et d'une grande autorité me disait : "Ne vous y trompez pas, Hitler poursuit le plan de Bismark pour la conquête de l'Europe et la domination du monde".

Hélas, il n'avait que trop raison.

Et Hitler a déjà, en partie, réalisé ce rêve du chancelier de fer. Quel danger pour nous de l'Amérique, quel péril pour l'Europe et quelle horrible menace pour la France.

Totalement désarmée, gardée à vue, constamment sous les mitrailleuses allemandes, comment la France put-elle s'organiser et surtout se réarmer pour la révolte? La Gaule, dépouillée de tous moyens de défense, a été tenue sous le joug de Rome pendant plus de quatre siècles, et pourtant chaque gaulois fabriquait à domicile ses arcs, ses flèches, ses lances et ses javelots.

Il y a deux mille ans de cela et l'armement monstrueux essentiel à toute tentative sérieuse de libération ne peut se fabriquer qu'en d'immenses usines qu'il est impossible de dissimuler.

Sous César, les révoltés, leur main gauche portant leur main droite coupée, devaient s'aller montrer aux tribus menaçantes.

Hitler s'efforce d'imiter César; il le fait dans sa cruauté atroce.

Vous ne le savez que trop, avec les arrestations massives et les exécutions de plus en plus nombreuses.

LE CANADA PARLE A LA FRANCE

Non, l'affranchissement de l'Europe n'est possible que par la défaite de l'Allemagne et la suppression de Hitler et de ses sbires.

Nous avons l'écho de promesses de coopération, même en haut lieu dans votre pays. Jusqu'à quel point ces négociations sont librement consenties, nous n'en savons rien. Il peut y avoir des nécessités inéluctables qui commandent tout.

Mais pour un esprit libre et tant soit peu averti, comment ces tractations pourraient-elles comporter le moindre espoir d'un aboutissement acceptable ?

Traiter avec Hitler, c'est traiter avec le mensonge, la duplicité et la trahison, cyniquement proclamés dans Mein Kampf et systématiquement employés par le Fuehrer. Non, la libération de la France ne peut venir que de la défaite totale du parti nazi qui a voulu la guerre et l'a si longuement préparée avec acharnement.

Quand nos escadrilles en nuages opaques, chargées de la foudre vengeresse, passeront sur vos têtes, que de votre coeur s'échappe une pensée émue, une prière ardente; c'est pour le Canada, pour l'humanité, mais pour la France aussi que notre vaillante jeunesse vole au combat.

A Annecy, en 1916, la Mission canadienne reçut un accueil inoubliable. Je me levai pour répondre à leurs paroles de bienvenue, si chaleureuses. Saisi d'émotion je ne pus que leur montrer, par la baie largement ouverte de la salle de banquet, ce spectacle stupéfiant; le bleu du lac, les neiges éclatantes des montagnes et le ciel enflammé du soleil couchant — l'immense drapeau de France accroché aux nues, le drapeau à la taille du patriotisme de ses enfants, qui mouraient pour elle le sourire aux lèvres.

Français, nous avons confiance en vous. Peu importe ce qui se dit, ce qui se trame en certains lieux, vous êtes les fils de la France et cela nous suffit.

Attendez, patientez, souffrez puisqu'il le faut, mais l'heure viendra et nous allons la hâter cette heure bénie où vous vous lèverez tous d'un mouvement irrésistible pour saisir et dresser de nouveau le tricolore jusqu'aux nues en criant de toute votre âme : "Vive la France".

M. Fulgence Charpentier

Causerie à la France prononcée par M. Fulgence Charpentier, directeur-adjoint de la censure de la presse et greffier des journaux français de la Chambre des Communes du Canada. M. Charpentier est un journaliste de carrière et un écrivain connu. Bachelier-ès-arts de l'Université Laval de Montréal, il a étudié le droit à Toronto, puis il a passé successivement à la rédaction de plusieurs journaux de langue française. Président de la galerie de la presse en 1926, il fut ensuite secrétaire du Secrétaire d'Etat. Il collabore encore à différentes revues et publications.

Le 21 septembre 1941

Mesdames, Messieurs,

Les quelque deux mille milles qui séparent la France du Canada non plus que les autres obstacles créés par les circonstances, n'empêchent notre voix de vous atteindre, ni notre cœur de vous rester fidèle. Les événements, cependant, ont rendu nos contacts si rares que c'est avec autant d'empressement que d'émotion que je saisis cette occasion qui m'est offerte par le poste de Boston de dire à nos cousins éprouvés de France combien nous sommes près d'eux dans les heures difficiles qu'ils traversent, et combien nous luttons de concert avec les autres peuples libres pour leur assurer un jour une vie normale avec la liberté.

S'il est un pays au monde qui a ressenti au plus profond de son âme le choc que vous avez subi, frères, s'il est un peuple qui sympathise avec vous dans l'épreuve qui vous frappe, ce sont les trois millions de Canadiens d'origine française et le million et demi d'Américains dont la langue maternelle est encore le français. J'ai bien dit : frères avec intention. Quand vous étiez heureux, nous avions des relations de simple cousinage. Maintenant que la souffrance a frappé à votre porte, permettez-nous de vous appeler nos frères.

Cette sympathie, non seulement trois siècles de survivance vous en donnaient le garant, non seulement des échanges spirituels, littéraires et culturels réchauffaient l'ardeur de ce sentiment, mais une admiration vraiment filiale nous a toujours unis à la France. Elle a été cimentée d'ailleurs par le sang de nos compatriotes répandu pour la France en terre française, contre l'ennemi commun, en 1914-18. Comme l'a déjà déclaré un de vos ambassadeurs aux Etats-Unis, M. Paul Claudel; "Le baiser de la France ne s'efface jamais".

Comparer notre malheur au vôtre serait odieux, car comment mettre en regard un pays fier, qui endure le pire des maux, la défaite et l'occupation, et les sacrifices que nous faisons pour éviter pareil sort. Nous sommes privés de vos livres, de vos journaux, de votre grand-vi-site, comme disent nos gens. Nous tâchons de toutes nos forces à réagir contre le chagrin, et nous n'avons garde d'oublier que c'est encore en vous restant fidèles, et en répétant une fois de plus le geste de la dernière guerre que nous vous rendrons le plus grand service.

Jamais nous ne croirons que le flambeau de la France ne brillera pas de nouveau dès que le feu des hostilités aura cessé, dès que les avions dans le ciel cesseront d'être des instruments de mort, pour redevenir des messagers d'espoir et de progrès. S'il s'est élevé des voix pour dire, à l'instar du grand orateur sacré: "La France se meurt, la France est morte", nous avons répondu: c'est un blasphème. Nous ne cessons de le répéter dans nos journaux, sur les tribunes, comme dans nos plus humbles foyers, tous les jours. La France ne mourra pas, elle se relèvera. Elle reste toujours vivante parce qu'elle ne veut pas mourir, parce qu'elle ne peut pas mourir. Elle redeviendra elle-même, la nation chrétienne la plus intelligente et les plus fine, la fleur de la civilisation qui ne voulait pas croire, après des siècles de progrès, qu'un voisin sans conscience, l'Allemagne de Hitler, répandrait sur ses champs et sur son histoire l'ombre de son avidité, de sa convoitise et de sa domination.

Nous n'avons pas cru que la France mourrait parce qu'elle conserve en elle-même assez de vitalité, de vertu et de vision pour renaître de ses cendres, pour reconstruire, pour figurer de nouveau parmi les grandes nations du monde. Cet espoir, il faut qu'elle le conserve, malgré l'envahisseur et ceux qui l'appuient, malgré les dures privations qu'elle endure, parce qu'elle a un rôle à jouer dans l'univers. Et tout ce que les Canadiens pourront faire pour qu'elle reprenne sa place dans le concert des peuples de la terre au retour de la paix, vous pouvez compter à l'avance, frères de France, sur notre appui, sur notre vaillance et sur notre sang.

Malgré certains reniements, malgré l'esprit qui se cabre devant les conséquences de la défaite, nous n'avons pas voulu croire que ceux qui prêchent l'aplatissement devant le vainqueur, représentent la France. Vous vous êtes assez accusés de vos fautes, vous avez même jeté dans votre désarroi la pierre à l'Angleterre pour la rendre responsable de vos malheurs. Mais il est une chose qui ne devrait pas s'effacer de l'âme française et les faibles échos qui nous parviennent de France nous permettent de croire que tous y pensent: la grande responsable de l'histoire, ce n'est pas l'aveuglement des Français ou celui des Anglais avant la guerre, comme la rapacité féroce, l'âpreté calculée, le calcul démoniaque de votre ennemi, l'Allemagne. Sous la peau de l'agneau, c'est la gueule du loup, sous les conseils de collaboration économique, c'est votre asservissement qu'elle désire, c'est votre talent qu'elle jalouse, ce sont vos richesses qu'elle convoite.

Quand certaine presse contrôlée vous dit que les britanniques ont saisi 300,000 tonnes de navires français, elle vous camoufle la vérité. On néglige d'ajouter que ces navires sont entre les mains des Français qui luttent au côté de l'Angleterre et des peuples libres du monde pour votre liberté. Quand une agence surveillée vous dit que la Grande Bretagne profite de la guerre pour saisir vos colonies ou la Syrie, pays sous mandat, elle vous trompe et elle vous ment. Ces colonies sont contrôlées et administrées par des Français, vos compatriotes, et l'Angleterre, ni de près ni de loin, ne veut garder ou vous enlever vos colonies. Cette flotte restée française et ces colonies qui resteront françaises sont entre les mains des Alliés pour qu'elles ne servent pas aux fins de ceux qui vous exploitent et vous persécutent, l'Allemagne et ses suppôts.

Un jour j'avais à visiter un de nos ports canadiens où je fis une réconfortante rencontre. Ce jour-là plus que tous les autres, j'ai compris pourquoi la France devait vivre, pourquoi la France ne mourrait pas, malgré les concessions que l'Allemagne tente de lui arracher, comme un voleur de grand chemin, le couteau sur la gorge. Parmi une flotte où se trouvaient des navires en convoi de toutes les nations libres de la terre, j'ai pu converser avec des Français libres qui luttèrent pour leurs familles, leurs enfants, leur pays, pour la résurrection de la France.

C'était le drapeau de la France qui flottait à leur mât, c'était le coeur de la France qui battait dans leur poitrine. Ces hommes étaient loin de leurs foyers, de leur patrie. Parce qu'ils combattent pour la France, ils sont reniés par elle, parce qu'ils veulent la libération de leur pays, ils sont considérés comme des renégats et des pirates. Ils le savent, ils en souffrent, mais ils connaissent leur devoir. À ceux qui les accusent d'être des communistes et des insoumis, je dirai qu'ils sont des braves et d'excellents catholiques. À ceux qui les salissent dans une certaine presse, ils ont une réponse toute prête : "Nous préférons la bataille à la reddition, nous préférons la liberté à l'esclavage, nous préférons la France à l'Allemagne." Ils auront bien mérité de la patrie, parce qu'ils auront offert leurs bras et leur vie pour elle.

Quelques-uns d'entre eux avaient quitté la France au mois de juin 1940 et n'avaient pas déposé les armes, sous prétexte que leur mère était dans les fers. D'autres avaient laissé leur pays depuis avril 1941, et après avoir avoué discrètement leurs souffrances et leur impatience, ils venaient mettre leurs armes, leur compétence et leur courage au service de ceux qui défendent le Droit, parce que c'est seulement par une victoire britannique, aidée par les Etats-Unis et les autres nations libres du monde, que la France se relèvera de la vallée de l'humiliation qu'elle traverse en ce moment. Ces soldats et ces marins sont des fils de France, les plus déterminés et les plus courageux, parce qu'ils n'ont pas perdu l'espoir que vos vainqueurs cherchent à extirper de l'âme du peuple français. En les écoutant, l'émotion à la gorge, exposer simplement, posément, leur détermination et leurs desseins, on comprend que tant que la France aura de tels fils, elle ne peut pas mourir.

Une autre raison d'espérer des jours meilleurs, c'est la ferme résolution du Canada, de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis de détruire le colosse aux pieds d'argile qui s'appelle le nazisme. Ces pays et leurs alliés mettent à l'heure actuelle toutes les ressources de leur matériel, de leurs usines, de leur main-d'œuvre à la production d'avions, de tanks, de canons et de munitions. Le Canada qui s'est glorifié d'être le grenier de l'Empire en est maintenant l'arsenal.

Malgré les énormes préparatifs de l'Allemagne, malgré ses nombreuses conquêtes, malgré les nations qu'elle a conquises, malgré l'indéracinable amour de la paix des démocraties, l'heure de la justice arrivera, aussi sûrement que la pendule ne peut pas rester immobile à l'extrémité de son mouvement. Des hommes se sont levés de tous les coins de la terre pour offrir leur poitrine comme boucliers à leurs libertés menacées. Si la France a dû subir le premier choc à cause de la proximité de l'Allemagne, et si ce choc malheureusement lui a été funeste, les peuples ont toujours foi en elle, parce qu'elle constitue une valeur morale dont l'humanité toute entière a besoin. Quand la France souffre, tout l'univers civilisé respire mal.

Des jeunes Canadiens d'origine française, des villages de la province de Québec, jusqu'aux plaines de l'Alberta et de la Saskatchewan, depuis le Manitoba jusqu'aux forêts du Nouveau-Brunswick, de Montréal et de Trois-Rivières, de Québec et de Rimouski, ont répondu à l'appel de la patrie menacée et de la France meurtrie. Si nous parlons la même langue, si nous répondons aux mêmes noms, si nous avons une commune origine, nous avons encore une fois une cause commune, celle de croire à la justice et à l'équité, celle de penser que la force ne prime pas le droit, celle d'estimer qu'un peuple doit jouir du privilège de se développer suivant ses traditions et d'organiser son existence sans accepter qu'un autre lui porte ombrage, lui dicte ses manières de voir, et lui impose une guerre tous les quarts de siècle.

La France, pays de l'équilibre et de la raison, ne peut pas collaborer avec l'Allemagne, même si de dures nécessités lui rendent les compromis nécessaires comme mesures immédiates. En dehors et au-dessus de ces contingences politiques, la France compte toujours chez nous des amis sûrs, et qui lui restent d'autant plus qu'elle est malheureuse. Ces amis du Canada français, de l'autre côté de l'Atlantique, continueront de croire à la France, parce qu'un enfant croit toujours en sa mère, et ils travailleront de toutes leurs forces à sa libération et au soulagement de l'épreuve passagère qu'elle subit. Tout comme ils continueront de prier en français pour la victoire des forces libres et démocratiques du monde qui restitueront à la France le rang et la grandeur qui lui appartiennent.

Monsieur Jean Chauvin

Le caporal Jean Chauvin du 1er régiment de marche de la Légion Etrangère, né au Canada de parents canadiens-français dont l'ancêtre arriva au pays en 1660. Comme soixante-cinq pour cent des Canadiens-français, il est d'origine normande.

Etudes de droit à l'Université de Montréal, la plus grande ville française du Canada et la deuxième ville française du monde. Il interrompit ses études de droit et sa carrière de journaliste pour, réformé de l'armée canadienne, s'enrôler à ses frais dans la Légion Etrangère. La guerre terminée, il fit quatre mois d'occupation en Allemagne et rentra au Canada où il dirige aujourd'hui l'une des plus grandes revues canadiennes-françaises du pays.

Dimanche 7 septembre 1941.

Amis français

En août 1914, aux premiers jours de la Grande Guerre que nous avons gagnée ensemble, des milliers et des milliers de Canadiens-français s'enrôlèrent volontairement pour, après avoir franchi les 5,000 kilomètres qui nous séparent de vous, se porter au secours de la France menacée. La population du Canada, de 1914 à 1918, se maintint aux environs de 8,000,000 d'habitants; 600,000 et plus furent soldats. Aucune autre armée, d'Europe ou d'Amérique, ne compta autant de volontaires.

Quant à l'ancien combattant canadien-français qui vous parle, réformé pour myopie par l'armée canadienne, il fit à ses frais le voyage du Canada en France pour s'enrôler au bureau des volontaires de la Légion étrangère, rue Saint-Dominique, à Paris. Il servit jusqu'à la fin de la guerre au 1er Régiment de marche de la Légion et fut démobilisé à Lyon, en mars 1919, avec le grade de caporal, la croix de guerre et, à la tête, une magnifique cicatrice en forme de croix de Lorraine.

Si je vous donne, avec aussi peu de modestie, mes états de service de l'autre guerre, croyez bien que ce n'est pas pour le seul plaisir de m'entendre raconter mes petits exploits. Des exploits de ce genre, tous les Français en ont accompli. C'est que les raisons qui m'ont poussé à m'engager dans la Légion durant l'autre guerre sont les mêmes qui me portent à vous parler ce soir. Elles tiennent en trois mots : J'aime la France. Cet amour, des millions de mes compatriotes

le partagent. Après le Canada, notre patrie, la France est ce à quoi nous tenons le plus. En effet, si nous appartenons par des liens politiques et économiques à la Communauté des nations britanniques, c'est une communauté de sang et de culture qui nous apparente à vous, Français de France.

Amis français, nous avons suivi avec angoisse les étapes de votre calvaire depuis le mois de mai 1940. Les lettres qui nous parviennent clandestinement des régions occupées nous renseignent sur votre sort. Nous connaissons vos privations, les humiliations constantes, l'isolement complet dans lequel vous tient l'ennemi, la terrible menace qui pèse sur votre pays. Avec un incroyable sadisme, les Allemands cherchent sournoisement à vous démoraliser, à vous abaisser. Ils savent que leur conquête ne sera pas achevée tant qu'il restera de la fierté au cœur des Français. En vainqueurs peu généreux, ils font du chantage pour que vous acceptiez comme finale leur victoire du moment. C'est ce qu'ils appellent : collaborer à l'ordre nouveau.

Cet ordre nouveau ne pourra s'installer en Europe que si les peuples dominés par la force acceptent leur condition d'esclaves. La France, vassale de l'Allemagne ! Les Français, esclaves des Nazis ! Non, c'est impossible, notre esprit se refuse à admettre cela.

Votre politique intérieure ne nous regarde pas. Que vous choisissiez d'être en république ou d'être gouvernés par un roi, un empereur ou un dictateur, c'est votre affaire. Vous savez mieux que nous ce qui vous convient. Toutefois, les actes que posent ceux qui ont pris le pouvoir à la faveur du désarroi, engagent trop profondément l'avenir spirituel de la France pour que cela nous laisse indifférents. Nous voulons bien croire que les hommes qui dirigent les destinées de votre pays ont tout fait pour que la France puisse se ressaisir mais, ils peuvent s'être trompés. Pour nous, Français du Nouveau-Monde, attachés à la vieille France par toutes les fibres de notre être, nous croyons que ces hommes font erreur en rivant le sort de la France à celui des puissances de l'Axe. Nous croyons que si vous pouviez vous prononcer librement, vous diriez : "Nous ne voulons pas collaborer avec l'Allemagne !".

Sous quels faux prétextes vous demande-t-on de collaborer ? On vous parle de croisade contre le communisme. Hitler s'est-il soucié de cette croisade quand il conclut son pacte avec Staline ? On vous dit que l'Angleterre et les Etats-Unis cherchent à vous affamer par son blocus. C'est faux ! Nous vous enverrions volontiers les vivres dont vous avez besoin, vous et vos enfants, si les Allemands ne s'emparaient pas de tout ce qui vous est destiné. C'est eux qui vous affament, pas nous.

Les journaux de France occupée, contrôlés par Goebbels, répandent chez vous des propos anti-britanniques. Ils s'appliquent à extraire du passé de l'Angleterre ce qui, à travers les siècles, l'a oppo-

sée à la France. Leur dernière trouvaille : que les Anglais et les Américains veulent s'emparer des colonies françaises, non pas pour empêcher l'Allemagne de s'en servir contre eux, mais pour se les partager et ne jamais vous les rendre après leur victoire.

Churchill et Roosevelt ont fait un sort à cette accusation en disant, ce qui est vrai, que ni l'Angleterre ni les Etats-Unis ne convoitent de nouveaux territoires. Hitler, en revanche, pour protéger les colonies françaises, vos colonies, suggère de les offrir au Japon, à l'Allemagne et même à l'Italie. Nous savons ce que vaut la parole d'honneur de Churchill et de Roosevelt. Vous savez le cas qu'il faut faire de la parole de Hitler.

Les journaux vendus aux Nazis vous ont sans doute aussi parlé, de même que la radio nazifiée, de l'oppression des Canadiens-français par les Anglais. Les Canadiens d'origine française sont aujourd'hui plus de 3,000,000 en Amérique et ils sont plus de 5,000,000 avec leurs frères franco-américains. Or, au Canada, les Canadiens-français ont autant de droits politiques et civils que leurs compatriotes de langue anglaise. Le premier ministre du Canada a longtemps été un Canadien français et le poste le plus élevé chez nous, après celui de premier ministre, est occupé en ce moment par un Canadien-français, M. Ernest Lapointe. Sur les dix-sept ministres de notre cabinet fédéral, cinq sont Canadiens-français. Est-ce là de l'oppression ?

Nous sommes une minorité, c'est vrai. Nous devons comme tels surveiller notre affaire. Il existe chez nous des journaux d'opposition qui réclament et qui exposent très librement leurs opinions. On n'étouffe pas leurs voix; on ne jette pas leurs directeurs en prison ou dans des camps de concentration. Et pourquoi les tolère-t-on ? Parce que l'Anglais est un homme libre qui aime sa liberté et qui accepte que les autres tiennent aussi à leur liberté. Les Allemands, chez eux comme chez vous, en ce moment, peuvent-ils en dire autant ?

Ce serait une trop longue histoire que de raconter comment nous sommes arrivés à cette égalité des droits. Nous avons dû lutter longtemps mais savez-vous qui nous a le plus aidés, en dehors de nos chefs à nous ? Eh bien, ce sont des Anglais. A Londres, des parlementaires anglais ont fait d'eux-mêmes de nombreuses campagnes politiques pour qu'on nous apporte à nous, Canadiens, la représentation ministérielle et, en 1837, des Anglais de la province la plus anglaise du Canada, celle de l'Ontario, ont appuyé les Canadiens-français qui s'étaient révoltés contre des fonctionnaires qui se conduisaient à l'époque comme les Allemands se conduisent en ce moment chez vous.

Le Fair Play britannique n'est pas une invention de la propagande anglaise; c'est une attitude d'esprit, une politique voulue, dont nous avons, dans toute notre histoire, éprouvé les bienfaits. Voyez-vous rien de semblable dans l'histoire de l'Allemagne ? Pensez seulement au sort des Alsaciens-Lorrains sous le joug allemand, avant l'autre guerre et depuis la fin de celle-ci.

Amis français, en regard de la collaboration que vous imposez, plus ou moins, les Allemands, nous vous offrons notre collaboration. Nous sommes frères par le sang et nous avons toujours eu des relations cordiales, fraternelles. Que nous allions chez vous ou que vous veniez chez nous, ce fut toujours, de part et d'autre, l'accueil le plus affable, celui qu'on réserve aux parents proches. Nous avons le même idéal, la même langue. Nos enfants apprennent l'histoire de France, avant même l'histoire du Canada, et les héros qui les inspirent sont le chevalier Bayard, sainte Jeanne d'Arc, Jean Bart, Guynemer, — autant que les grands noms de notre histoire nationale.

Mais comment collaborer ?

A l'heure présente, vous êtes prisonniers. Vous ne pouvez faire aucun acte de violence, aucun geste hostile, sans vous exposer à des représailles. Nous apprenons pourtant avec plaisir les actes de résistance passive auxquels les Français savent si bien ajouter une pointe de malice spirituelle. Un grand nombre de Français des régions occupées nous aident en démoralisant les Allemands par une attitude négative: en n'écoutant pas les émissions de T.S.F., d'inspiration allemande, en n'achetant pas et en ne lisant pas les journaux qu'ils publient ou qu'ils font publier par leurs créatures. La campagne du V de nos frères français, c'est de faire le Vide autour des Allemands.

Une telle attitude commence à porter des fruits. Nous savons que les soldats allemands qui ne sont pas, tant s'en faut, tous des Nazis, éprouvent de la lassitude à se voir détester par tout le monde. Pensez qu'ils trouvent la même sourde hostilité, les mêmes désirs de vengeance, chez les Polonais, les Serbes, les Grecs, les Norvégiens, les Hollandais et les Belges. Ici, en Amérique, en Amérique du Nord, du Centre et du Sud, un violent courant anti-allemand traverse tout le continent, parallèlement aux Rocheuses et aux Andes.

Personne n'acceptera jamais la victoire des Nazis comme définitive. Par conséquent, vous pouvez considérer comme transitoire l'état d'assujettissement dans lequel vous êtes. Préparez, au fond de vos coeurs, l'heure de la revanche, car elle viendra. Un jour, que nous espérons prochain, vous verrez des soldats canadiens défiler dans vos rues en chantant des refrains que vous connaissez. Soyez prêts à les accueillir, à les accompagner.

Vous avez certainement le droit de vous demander pourquoi les Américains et nous-mêmes, Canadiens, n'avons pas répondu plus tôt à l'appel de la France. Ce n'est un secret pour personne que nous n'étions pas prêts. Pensez que notre pays, le plus pacifique de la terre malgré les deux croisades qu'il a faites en vingt-cinq ans, sans rien recevoir en retour, n'a, — en temps de paix, — qu'une très faible armée, quelques régiments, des cadres tout au plus. Nous n'avions pas non plus d'aviation militaire, pas de marine de guerre, pas d'industries d'armements. Il a fallu bâtir tout cela. Aujourd'hui, c'est bien en marche. Par dizaines de milliers, des aviateurs sont entraînés au Canada

et l'aviation canadienne, depuis un an, combat les Nazis chez eux. L'engagement volontaire dans notre armée se poursuit avec un élan admirable. Des divisions entières de soldats canadiens ont déjà traversé l'Atlantique et s'apprêtent avec ardeur à bouter l'Allemagne hors de France. Notre jeune marine collabore avec la grande flotte britannique pour faire passer nos munitions, nos tanks et nos canons sur la ligne du front. Les usines de munitions et d'armements que nous avons construites fournissent à plein rendement.

Tout cela, ce ne sont pas des mots — ce sont des actes. Pour les accomplir, nous payons des impôts très lourds, nous nous serrons la ceinture. En communauté de coeur avec vous, nous allons redoubler d'efforts pour abréger la guerre et en finir avec vos visiteurs indésirables.

Nous sommes d'ailleurs encouragés à faire ces efforts, — efforts gigantesques pour un pays à peine plus peuplé que la Belgique, en voyant ce qui se fait dans les autres dominions de l'Empire, en Australie, en Nouvelle-Zélande, en Afrique du Sud et surtout chez nos voisins et amis, les Américains. Vous savez que, dans ce dernier pays, on vient de prolonger à 30 mois la durée du service militaire obligatoire — qu'on y dépense des sommes fabuleuses pour fabriquer des avions, des tanks, des navires, des munitions.

Si je pouvais vous transmettre par télévision une vue de Montréal, la deuxième ville française du monde, vous verriez partout le signe libérateur "V" — sur les murs, sur les vitrines, sur les autos, sur les bicyclettes de nos garçons, au cinéma, à la T.S.F. Partout. A chaque moment notre esprit est ramené à la grande préoccupation : gagner la guerre, remporter la victoire. Ce même "V", notre victoire, nous l'interprétons comme le symbole de notre mission : VOUS VENGER.

Oui, Amis français, vous pouvez avoir confiance en nous. Nous sommes déterminés à aller jusqu'au bout, pour vous libérer et faire que la France, ce pays que nous sommes fiers de mêler depuis trois cents ans à notre histoire, redevienne la grande nation qui a conduit le monde sur la route de la liberté.

Je n'entretiens aucune illusion sur le petit laïus que je viens de vous faire. En vous le récitant, seul devant le micro, dans un studio désert, à cinq mille kilomètres du pays d'où vinrent nos ancêtres français, et sans même savoir si une seule paire d'oreilles amies m'écoute, je me demandais si je disais les mots, si je trouvais les accents que vous attendez des peuples encore libres, des peuples attachés à la France pour toutes sortes de raisons historiques et sentimentales. Ce que je veux que vous compreniez bien, c'est ceci : pour nous, Canadiens-français, pour les Anglais cultivés, pour les Américains, vos meilleurs amis après nous, la France doit, à tout prix, redevenir ce qu'elle était, ce qu'elle a toujours été pour le barbare et pour l'étranger : le pays-lumière, le symbole de la liberté, le foyer de la civilisation chrétienne.

Monsieur Eugène L'Heureux

Rédacteur en chef de l'«Action Catholique», un des quotidiens les plus reçus et les plus lus dans tout l'est de la province de Québec. Journaliste depuis vingt-trois ans. Bachelier-ès-arts de l'Université Laval, licencié en droit et avocat. Mêlé aux oeuvres sociales et patriotiques. Témoin vivement intéressé de la vie économique et des évolutions contemporaines.

Le dimanche 31 août 1941.

Chers Français de France,

Cette voix d'Amérique qui vous parle, en ce moment, est celle d'un parent, celle d'un Canadien-français de Québec. Si faible qu'elle soit, vous l'écoutez avec sympathie, j'en suis certain, en songeant à la Nouvelle-France qui se développe librement et normalement au sein du Commonwealth des Nations britanniques et qui entend bien jouer, sur ce continent américain, un rôle semblable à celui de la vieille France en Europe.

* * *

Peut-être vous êtes-vous demandé, en ces jours tragiques, ce que pensent vos cousins canadiens du grand drame actuel des nations, dans lequel, contrairement à son histoire, la France est forcée de s'en tenir à un rôle passif.

Permettez, chers Français de France, que je vous décrive en quelques minutes les sentiments qui animent présentement tous mes compatriotes à l'égard de votre Patrie.

S'il vous était possible de venir visiter nos âmes, vous y verriez beaucoup de tristesse et de sympathie. Lorsque les Canadiens-français se sont vus obligés d'admettre comme un fait accompli la capitulation de la France, ils en ont pleuré.

Le Canada français a pleuré, parce que rien ne peut émouvoir son coeur de fils bien-né comme le spectacle du supplice infligé à sa mère, parce qu'il ne conçoit pas un monde civilisé sans une France libre et puissante, parce qu'il ne connaît rien de plus épouvantable que le triomphe de la force brutale contre le droit. Puis une lourde inquiétude s'est appesantie sur nos âmes canadiennes-françaises. Qu'allait-il advenir de la France, une fois son barbare et séculaire ennemi en jouissance d'une victoire aussi complète? Ceux d'entre nous qui ont étudié les dogmes pangermanistes et l'évangile nazi se sont demandé avec angoisse quel sort vous attendait après l'effondrement de vos armées.

MONSIEUR EUGENE L'HEUREUX

Dans la suite, une espérance imprécise, mais tenace, est venue peu à peu nous reconforter. Malgré toutes les insuffisances de l'information en temps de guerre, il nous est facile de constater que la France n'a pas encore perdu son aptitude traditionnelle à récupérer ses forces après chaque désastre.

Sans doute, la France ne peut guère avancer dans la voie des réalisations pratiques aussi longtemps qu'un vainqueur impitoyable occupe les deux tiers de son territoire et laisse diaboliquement planer ses menaces cruelles sur la partie non-occupée, aussi longtemps que lui est imposée "manu militari" une collaboration absolument contraire à sa fierté, à ses aspirations et à son génie; mais il nous semble bien évident que le peuple français a su, au lendemain de sa défaite, rentrer en lui-même, analyser les causes de sa douloureuse situation et prendre avec un merveilleux courage les grandes résolutions salvatrices.

Aussi la foi en la justice providentielle et l'enchaînement des faits justifient-ils pleinement notre espoir, qui est celui-ci : dans un avenir prochain, ceux qui ont préparé cette guerre-éclair et vaincu vos armées, Français de France, s'useront dans un conflit prolongé au-delà de leurs calculs; et ils auront pour ennemis, par delà la ligne de feu, tous les peuples échappés à leur machine de guerre et à leur terrorisme, et, sur les territoires envahis, des millions et des millions d'êtres humains chaque jour moins résignés que la veille à la nouvelle forme d'esclavage imposée aux peuples par les nazis.

* * *

Parce que nous croyons à la solidarité des peuples et à l'obligation, pour les nations libres, de travailler à la libération des pays subjugués, c'est avec entrain et conviction que nous, Canadiens-français, nous participons à cette guerre et que nous y participerons jusqu'à la victoire finale.

Votre défaite, veuillez le croire, chers Français de France, est l'un des éléments qui nous ont ouvert les yeux bien grands sur le danger qui menace le monde en ce moment. Réfractaires à toutes les propagandes impérialistes et militaristes, nous n'en sommes pas moins disposés, cette fois, à lutter énergiquement pour notre propre défense et celle du monde menacé par l'agression de la machine de guerre la plus formidable de tous les temps.

On se méprendrait, si on pensait que les Canadiens-français voient la présente guerre du même oeil que celle de 1914.

Au cours de ce qui fut appelé la Grande Guerre, les Canadiens-français ont accompli loyalement leur devoir, mais leur entrain ne ressembla jamais à celui dont ils donnent actuellement le spectacle, parce qu'ils ne croyaient pas alors le Canada et l'Amérique suffisamment

LE CANADA PARLE A LA FRANCE

menacés pour justifier l'intervention des peuples d'Amérique dans un conflit européen. — Ce en quoi, d'ailleurs, la suite des événements leur a passablement donné raison.

Par contre, à mesure que cette guerre-ci progresse, l'union sacrée se consolide, au Canada, les divergences de vues secondaires se taisent pour faire place à une détermination unanime de vaincre l'ogre des nations.

La Cinquième Colonne a bien tenté d'égarer nos esprits, en évoquant des souvenirs et des idées propres à nous diviser; mais son succès, minime au début, est maintenant nul. Ce qui presse, aux yeux de mes compatriotes, c'est la défense de leur pays et le triomphe du principe de la liberté des peuples.

* * *

Impressionnés par l'importance de l'enjeu, les Canadiens-français ont délibérément oublié la largeur de l'Atlantique, les causes de mécontentement secondaires et l'imprévoyance inexcusable des grandes nations en face d'une Allemagne belliqueuse; ils ont oublié tout ce qui pouvait briser leur élan, afin de mieux assurer la victoire des nations civilisées contre l'ennemi commun.

Ainsi le gouvernement canadien reçoit-il avec une étonnante facilité les soldats, l'argent et les concours attendus des Canadiens-français. Contrairement à ce qui s'est passé durant la guerre de 1914, personne ne brave la Censure et les esprits sont unis pour assurer la victoire des Alliés.

Chaque jour, le Canada dépense quatre fois plus d'argent pour la guerre qu'en 1914-1918, et tout le monde accepte généreusement des sacrifices aussi considérables en égard à la capacité de notre jeune pays.

Français de France, soyez bien convaincus de ceci : vos cousins les Canadiens français veulent unanimement et à n'importe quel prix la libération des peuples opprimés par Berlin, à commencer par la France, pays d'origine de leurs ancêtres et seconde Patrie de tout civilisé.

* * *

Les Canadiens-français sont-ils pour de Gaulle ou pour Pétain, vous demandez-vous peut-être. — Eh ! bien, voici la réponse des Canadiens français : Nous ne sommes ni pour Pétain ni pour de Gaulle; surtout, nous ne sommes ni contre Pétain ni contre de Gaulle; mais nous sommes pour la France comme nous sommes pour l'Angleterre et pour tous ceux qui combattent l'esprit de guerre et de domination brutale.

Remplis de foi dans le destin futur de la France, nous voyons en de Gaulle et Pétain deux grands héros dont se sert la divine Providence pour faciliter à la France l'un des pas les plus difficiles de sa longue marche vers un glorieux destin.

Pétain nous apparaît comme l'artisan initial de la restauration intérieure d'une France meurtrie; et nous voyons en de Gaulle le réconfortant symbole d'une France libre toujours et partout, même après sa défaite.

Les Canadiens-français aiment à puiser dans le catholicisme, leurs termes de comparaisons. Au cours des méditations que leur inspirent les malheurs de la France, ils voient dans le groupe Pétain une image de l'Eglise souffrante, dans celui de de Gaulle une évocation de l'Eglise militante, et dans l'union prochaine de ces deux groupes célébrant ensemble la victoire des Alliés un tableau vivant de l'Eglise triomphante.

Ce que font Pétain et ceux de ses collaborateurs qui ne lui sont pas imposés par le vainqueur, nous l'interprétons avec une juste clémence, nous rappelant toujours que l'Allemagne tient une épée de Damoclès suspendue sur la tête du chef de la nation française.

Toutefois, notre coeur saigne abondamment et notre esprit s'inquiète chaque fois que la France enchaînée se trouve forcée ou se croit obligée de faire des grimaces et de causer des difficultés à son Alliée de première heure, l'Angleterre, dont la victoire contre l'Allemagne peut seule arracher la France à ses bourreaux avant un quart de siècle.

Les Canadiens-français applaudissent et admirent le général de Gaulle, celui qui avait signalé en temps opportun les dangers de l'imprévoyance. Ils sont heureux de le voir mettre sa vaillance bien française et ses hautes qualités militaires au service de la cause des Alliés, votre cause aussi bien que la nôtre, Français de France, aujourd'hui comme en 1939.

* * *

Au milieu de ce tourbillon qui secoue violemment le monde, les Canadiens-français n'ont pas perdu le sens de la réalité. L'Angleterre à laquelle ils sont volontairement associés dans cette lutte, ne leur paraît pas impeccable. Comme tous les peuples forts, comme la France elle-même, l'Angleterre a commis des erreurs et des fautes graves.

Mais il est incontestable que la Providence lui a confié, cette fois, la grosse part du fardeau de la libération des peuples. Et il est également certain que l'Angleterre se montre admirable dans l'accomplissement de cette mission.

Et les Etats-Unis, qui ont toujours été un peuple ami de la France, de la paix et de la liberté, rendent aussi un immense service au monde civilisé, en aidant puissamment l'Angleterre à vaincre les nazificateurs du monde.

LE CANADA PARLE A LA FRANCE

Avec la grâce de Dieu, avec l'action militaire, navale et aérienne des peuples restés maîtres de leurs moyens, avec l'appui moral de toutes les nations vaincues mais non résignées, la victoire sourira aux Alliés dans un avenir prochain.

Dès la chute des tyrans, l'heure sonnera d'instaurer entre les peuples et à l'intérieur des pays un **ordre nouveau** devenu possible, désirable et nécessaire, au stage d'évolution où en est rendu le monde.

Cet ordre nouveau, nous le désirons autant que les Allemands; nous le réclamons avec tous les civilisés, surtout avec les chrétiens. Mais nous ne voulons pas que la société de demain soit conçue, organisée, puis dominée par des gens qui écrivent dans leurs livres et qui attestent par leurs actes que **la force prime le droit**.

L'ordre nouveau que nous réclamons ne devra comporter ni race-bourreau ni race-martyre, mais une humanité chrétienne, respectueuse de toutes les traditions spiritualistes, consciente de ses responsabilités envers les faibles comme les forts, dans le domaine international aussi bien que dans les sphères familiale, économique, sociale et nationale.

* * *

Français de France, votre situation géographique ne vous a point permis d'échapper aux coups de votre ennemi séculaire. Nous mesurons l'atrocité de votre souffrance et nous sommes fiers de lutter avec les Anglais pour votre libération et celle de tous les peuples opprimés en ce moment.

Aidez-nous de votre appui moral, et la délivrance ne tardera pas à venir. C'est un cousin, un ami, c'est un Canadien-français qui vous le promet, au nom de ses compatriotes, dans la guerre pour jusqu'à la victoire.

L'hon. Wilfrid Gagnon

Industriel de Montréal; fait partie du Conseil d'administration de nombreuses compagnies importantes; membre du Conseil d'administration des Chemins de fers nationaux; ancien ministre du Commerce de la province de Québec; directeur général des Achats au ministère des Munitions et Approvisionnements de guerre, à Ottawa.

Le 5 octobre 1941

Près de trois siècles d'histoire nous rattachent à la France. Le Canada doit sa découverte et ses premiers développements aux explorateurs et aux colons français; le Canada n'était-il pas autrefois la Nouvelle-France? Le changement d'allégeance n'a infirmé en rien les sympathies et l'attachement que les nôtres ont toujours manifestés à l'égard de notre première mère-patrie. Nous sommes restés français, non seulement par le sang, mais encore d'esprit et de coeur.

Peu de gens se rendent compte qu'il y a aujourd'hui au Canada et dans les états de la Nouvelle-Angleterre une population de plus de cinq millions de descendance française qui prolonge en Amérique la culture et les traditions de notre mère-patrie. Dans les rues, dans nos métropoles canadiennes, dans les hameaux de nos campagnes les plus reculées de la province de Québec et jusqu'aux confins des prairies de l'Ouest canadien, on comprend, on parle, on lit et on aime le français. D'ailleurs, le miracle de notre survivance en terre d'Amérique n'est-il pas la preuve vivante de notre attachement et de notre fidélité au pays de nos ancêtres?

C'est dans votre langue que nous prions dans nos églises; c'est en français que nos enfants balbutient leurs premiers mots; et, c'est en fredonnant les vieilles chansons de France que nos mères endorment leurs petits; à l'école, au collège, à l'université, ce sont vos auteurs et vos méthodes pédagogiques qui nous fournissent les éléments de notre formation et de notre culture intellectuelle.

Chaque année vos maîtres, vos prédicateurs, viennent chez nous, nous prodiguer les bienfaits de leur savoir et les leçons de leur expérience. Nous partageons le même idéal, celui de vivre dans la fraternité et la liberté. Or, depuis un an toute facilité d'échange avec vous a été subitement interrompue. L'invasion et la domination nazies ont créé un abîme entre la France et nous. Les relations d'affaires sont disparues,

les moyens de communication pratiquement supprimés. Les seules nouvelles qui nous parviennent de France sont dénaturées par la censure nazie et ne représentent pas, nous le savons bien, ni la situation réelle, ni vos véritables sentiments.

Mais en l'absence de ces liens matériels et en dépit des mensonges allemands, les liens spirituels qui nous unissaient à vous, non seulement subsistent encore, mais se raffermissent chaque jour davantage. Nous comprenons l'épreuve que vous subissez et sympathisons de tout coeur avec vous. Cette sympathie, veuillez le croire, n'est pas un vain mot. Les sacrifices, les souffrances que vous avez connus ne nous laissent pas insensibles; les traitements ignobles que vous inflige la barbarie allemande nous peinent et nous révoltent. Comment voulez-vous qu'un fils bien né ne s'emporte pas d'indignation si on insulte sa mère ? ...

Voilà nos sentiments à votre égard et voilà pourquoi aussi nous sommes déterminés à combattre jusqu'à la victoire finale! C'est une dette de reconnaissance que nous voulons acquitter. Nous avons beaucoup reçu de la France; aujourd'hui elle a besoin de nous. Dans sa détresse, elle appelle à son aide et compte sur le dévouement de ses fils d'outre-mer. Nous allons beaucoup lui rendre. Soyez assurés que rien ne nous arrêtera dans la poursuite de la tâche que nous nous sommes imposée.

Nous sommes entrés en guerre librement, et nous poursuivrons la guerre par tous les moyens à notre disposition tant que nous n'aurons pas supprimé le dernier vestige du régime néfaste qui a asservi presque toute l'Europe. Nos puissants voisins, par la voix autorisée du Président Roosevelt, vous ont assuré de leur détermination de coopérer avec la Grande-Bretagne et de mettre au service des démocraties leur puissance industrielle et financière.

En face du fléau menaçant de l'Hitlérisme, l'Amérique s'est subitement transformée en un vaste arsenal pour la défense des principes qui nous sont chers. Les Etats-Unis et le Canada — deux pays essentiellement pacifiques — ont radicalement adapté leur économie de paix aux besoins de la guerre, et, l'effort est unanime. Il n'est pas de sacrifice que nous n'acceptons avec joie pour offrir aux forces alliées les instruments de la victoire. Au moment même où je vous parle, des milliers d'engins de guerre, canons, tanks, avions, etc., sortent de nos usines, et iront chaque jour en plus grand nombre semer la terreur et la désolation sur les villes allemandes.

La quantité et l'importance des entreprises de guerre aujourd'hui en opération chez nous révèlent une volonté inébranlable et une puissance de production qui dépasse toute imagination. Au Canada seulement, plus de 50,000 aviateurs s'entraînent, prêts à se porter à l'assaut partout où le service militaire les enverra. En moins d'un an, une armée de plus de 400,000 hommes a été mise sur pied et parfaitement équipée; notre marine, presque nulle avant la guerre, compte maintenant des centaines d'unités.

Dans le peu de temps qui est mis à ma disposition, je ne puis que vous donner un faible aperçu du travail surhumain qui s'accomplit chez nous en ce moment, mais il importe que vous sachiez bien que toutes les ressources en hommes et en matériel dont nous pouvons disposer sont au service des principes de liberté et d'équité qui constituent notre raison d'être. Nous sommes aux côtés de la Grande-Bretagne, et, comme elle, nous lutterons jusqu'au bout.

Nous admirons le courage héroïque des populations anglaises qui, depuis plus d'un an, subissent les sauvages assauts de l'aviation nazie et trouvent dans chaque raid une nouvelle raison de combattre; mais, n'ayez crainte, les Allemands eux-mêmes commencent déjà à recevoir la monnaie de leur pièce, et, pour chaque bombe que les aviateurs de Goering ont lancée sur les édifices de Londres, 10, 20 bombes anglaises iront semer la destruction sur Berlin.

Français, ne perdez pas courage, le jour de la libération est proche! D'ailleurs, pourquoi vous exhorter, quand chaque jour vous donnez tant de preuves du mépris qui vous anime à l'égard de l'envahisseur? Nous n'avons ici que de faibles échos de la résistance passive que vous opposez à ceux qui essaient de vous asservir, mais nous savons avec quelle subtilité vous pouvez user du ridicule pour désenrayer vos ennemis. Les propos grotesques des propagandistes nazis et de Radio-Berlin ne nous convaincront jamais que la France accepte avec résignation le joug étranger et la morgue du militarisme prussien. Nous ne pouvons nous faire au tableau des pavés de Paris résonnant sous la botte allemande. L'Allemand n'a jamais compris et ne comprendra jamais les beautés et la grandeur de la France. Sa présence dans vos églises, dans vos hôtels, vos places publiques, est une insulte quotidienne à votre fierté et une véritable profanation. On voudrait vous imposer un ordre nouveau comme si la France n'était pas assez riche de culture et de traditions; comme si la France n'avait pas toujours été l'initiatrice, — ou du moins la collaboratrice, — la plus dévouée de tous les mouvements de haute civilisation!...

Comme le disait si bien le Président Roosevelt, l'ordre nouveau d'Hitler n'est pas un ordre et n'a rien de nouveau. L'ordre nouveau, c'est l'esclavage; c'est le principe de la force primant le droit; c'est le désir insatiable de conquêtes; c'est la négation de tous les droits de l'homme et de toutes les libertés individuelles. Nous ne voulons pas de cet ordre nouveau qui répugne à la logique la plus élémentaire et qui ne profite en définitive qu'à quelques assoiffés de pouvoir. Il est impossible que ce régime de dictature, à base de force brutale, puisse subsister beaucoup plus longtemps. Le mal ne peut triompher indéfiniment. La justice et le droit prévalent toujours.

Le monde civilisé est sur le point de se ressaisir et de bouter dehors ces fantoches qui conduisent en ce moment les destinées de l'Europe. Mensonges, tyrannie, fraude, promesses violées, traités déchirés, fausse économie politique et sociale, tels sont les éléments de

la doctrine hitlérienne! Vous n'avez qu'à lire "MEIN KAMPF" pour constater avec quel cynisme Hitler fait fi de tous les principes les plus fondamentaux de la vie humaine. Il suffit de s'arrêter un instant et de se représenter la situation actuelle des pays tombés sous la domination nazie pour conclure que ce système ignoble doit crouler comme un château de cartes.

Ah! s'il était possible de grouper toutes les forces morales opposées au nazisme; s'il était possible de former en quelque sorte une armée spirituelle et de rendre agissantes toutes les énergies qui représentent dans le monde la très grande majorité des hommes honnêtes et libres, on aurait vite fait d'écraser le monstre du nazisme, et, ni le nombre des troupes, ni la puissance de la machine militaire allemande ne saurait l'emporter sur ce débordement de forces spirituelles!

Préparons-nous donc en nous armant d'abord de conviction, d'audace et de confiance. La lutte peut être longue et nous aurons certainement à consentir de plus grands sacrifices; mais, quels que soient les ennuis du moment, quels que soient les revers mêmes que nous puissions essuyer, la victoire est certaine. Notre foi en la victoire est absolue et inébranlable. Un homme ne saurait impunément et infiniment dominer des centaines de millions d'êtres civilisés...

Nous avons foi en la France également. Un peuple qui pendant des siècles a prodigué au monde les bienfaits d'une haute culture et d'une civilisation raffinée ne peut mourir. La France est tombée, mais son âme vit encore, et elle sortira de cette épreuve plus grande et plus forte que jamais. Amis de France, armez-vous de courage! Vous connaissez aujourd'hui l'adversité, mais n'avez-vous pas déjà connu, au cours de votre histoire, des heures aussi sombres sinon pires que celles que vous vivez aujourd'hui?

Il me semble que la Providence ait toujours eu une sollicitude particulière pour la fille aînée de l'Eglise, et le zèle inlassable que vous avez sans cesse déployé dans la poursuite de toutes ces oeuvres d'apostolat qui, jusqu'aux confins du monde, ont fait noble et grand le nom de la France, ce zèle, dis-je, vous a mérité de survivre à toutes les tourmentes et de triompher de tous les ennemis qui voulaient entraver votre mission.

Français, la victoire prochaine, je l'espère, vous permettra de reprendre et de continuer votre oeuvre magnifique. Nous souffrons avec vous de voir la France ligotée et meurtrie. Nous savons quelles souffrances et quelles privations vous sont imposées, et ce pénible spectacle arme nos volontés d'une détermination toujours plus grande et plus forte de vaincre notre ennemi commun.

De ce côté-ci de l'océan, cinq millions de Français vous sont unis de coeur et d'âme et luttent pour la victoire et la libération des peuples opprimés. Nous souhaitons prochain le jour où nous pourrons revoir le doux visage de France et goûter à nouveau les joies que nous offrent la culture et la pensée françaises.

Docteur Albert Lesage

Doyen de la Faculté de Médecine de l'Université de Montréal;

Docteur en Médecine de l'Université de Paris;

Membre correspondant de l'Académie de Médecine de Paris;

Membre correspondant de la Société Médicale des Hôpitaux de Paris et de la Société Médicale des Hôpitaux de Lyon;

Chevalier de la Légion d'Honneur.

Officier d'Académie ;

Officier de l'Instruction Publique (France) ;

Le 19 octobre 1941

Ce soir, c'est une voix du Canada français qui s'adresse à la France. Notre jeune pays, né de votre sang, ne saurait assister, indifférent, au drame qui menace votre existence, quelles que soient vos allégeances et vos divergences d'opinions.

Nos pays se ressemblent et nos âmes se fondent dans la douleur comme dans la joie. Nous vivons en silence les heures tragiques des temps actuels que votre grande et valeureuse nation subit avec courage et confiance. **Mais nous nous souvenons.** C'est notre devise car elle évoque, pour notre race, d'origine française, une épopée glorieuse dont vos ancêtres ont été les héros de cap et d'épée.

Vous nous avez quittés, un jour, il y a deux siècles, après une lutte glorieuse et chevaleresque, mais vous avez continué de régner en chacun de nous par votre langue, votre religion, vos coutumes. Votre génie est immortel. Sans doute, en ce moment, vous souffrez. Tout un monde nouveau s'agite autour de vous dont vous ignorez les proportions et les bornes. Mais vous avez toujours su traverser ces changements sans sacrifier le passé à l'avenir. Sous le poids des siècles, a-t-on dit, les sphinx et les temples profilent encore, à l'horizon, leur sérénité auguste. Rome, après l'Égypte et la Grèce, a laissé, partout l'ineffaçable empreinte de son génie transcendant et impérissable! Il en sera ainsi de la France. Elle se recueille, en ce moment, mais elle sortira de cette épreuve plus haute et toujours digne de sa mission dans le monde. Son visage est fait d'idéal, de travail et de fidélité à sa longue et admirable tradition. On ne saurait le défigurer car Clovis, Charlemagne, saint Louis, sainte Jeanne d'Arc et saint Vincent de Paul en ont buriné les traits. Tous, ils demeurent immuables malgré les révolutions, les guerres et les assauts violents des crises sociales.

La France vivra et elle sera catholique comme en témoignent sa longue histoire, souvent héroïque, et ses splendides cathédrales dont les flèches, dressées vers le ciel, implorent, depuis des siècles, la justice divine en attendant les prières des fidèles :

La cathédrale d'Amiens, dont on a dit qu'elle est une femme adorable. "Une Vierge, née à une époque de sincérité, pour allumer et pour entretenir dans le cœur des hommes l'amour de la beauté et de la vérité".

La cathédrale du Mans. "Ma grande dame du Mans" comme l'a nommée un de vos grands artistes. "Elle change de profil", dit-il, "et jamais sa beauté ne s'altère... La lumière et l'ombre jouent librement dans ces arcs aux courbes si nobles et si légères !"

La cathédrale de Chartres, "la pensée même du Moyen Age". "Le Palais de la paix héroïque et du silence, l'Acropole de la France" ... "C'est là qu'on peut y venir", a-t-on dit, "pour contempler l'homme qui s'y révèle dans son génie. C'est un tour de la force et du travail".

La cathédrale de Reims, la grande blessée de 1914. N'a-t-on pas écrit "qu'elle seule est française", qu'elle est une conscience, la voix du passé, "le grand squelette de toute la France du Moyen Age ?" "Immobile et muette, elle évoque une figure de femme agenouillée. Ce monument montre la puissance raisonnée du style".

—Et combien d'autres ! Toutes ces merveilles constituent une immense symphonie destinée à célébrer le "royaume de Dieu", dont la justice est imminente.

Un pays dont les fils et les artisans ont conçu et exécuté de tels chefs-d'oeuvre d'art et de beauté ne saurait périr.

La France portera le flambeau car elle est toujours la fille aînée de l'Eglise, dont elle a répandu, partout, la doctrine de liberté et de tolérance : soit sur son sol où les oeuvres de charité et de piété, silencieuses, sont innombrables ; soit dans ses colonies : Algérie, Tonkin, Indochine, Tunisie, Madagascar, Maroc, etc. Vos ingénieurs ont enseigné aux indigènes comment féconder le sol inculte et en tirer toutes les richesses qu'il renferme. Vos militaires d'avant-garde, épris de discipline, de patriotisme et de cet esprit d'humanité qui les caractérise, ont cherché, auprès de ces populations indigènes, à inspirer la confiance et la sécurité plutôt que la crainte et la suspicion, sinon le désespoir.

Ils ont fait aimer la France.

Vos médecins coloniaux, instruits et dévoués, mus par un même idéal, y ont exercé une influence plus forte que les armes, impuissantes à vaincre la maladie, si meurtrière en ces pays tropicaux. Les résultats qu'ils ont obtenus ont dépassé les prévisions les plus optimistes, étonné et convaincu les plus incrédules.

Dix médecins valent un bataillon, a écrit le grand français Ly-autey, l'Africain.

Et puis, vos admirables missionnaires se sont joints bientôt à eux pour y faire pénétrer la civilisation chrétienne, faite de bonté et

de douceur en donnant l'exemple du travail, de l'abnégation et de la bienveillance dont les appels sont souvent plus efficaces que la parole pour apaiser, convaincre et unir.

Elle a, jadis, colonisé notre pays selon les mêmes méthodes. Nous en avons conservé, je le répète, le souvenir impérissable dans notre mentalité, notre langue, nos coeurs, notre religion, bref, tout ce qui constitue sa saine et admirable tradition.

Que dire, enfin, de vos orateurs sacrés qui sont venus au Canada, chaque année, renouveler, en des termes sobres et éloquents, les serments de jadis et de toujours au pied des autels que les Français y ont élevés, les premiers, sur notre sol canadien?

Telles sont, telles ont été les constantes directives de la France, partout où elle a arboré son drapeau.

La grandeur et la permanence de ces sentiments, jointes à l'incomparable savoir de ses élites dans l'immense champ de la connaissance humaine, l'ont placée constamment à la tête de la civilisation.

Nous formons le voeu, nous Canadiens-français, que la France demeure la source principale de notre culture. Nous souhaitons qu'elle donne, de nouveau, au monde désaxé, l'exemple de l'équilibre en face des problèmes nouveaux qu'il sera appelé à résoudre dans le chaos actuel.

Bientôt, nous l'espérons, nous entendons la voix de vos savants annoncer de nouvelles découvertes dont le monde entier bénéficiera, comme dans le passé. Laplace, Lavoisier, Ampère, Branly, Laënnec, Claude Bernard, Pasteur, Roux, ne sont-ils pas des gloires françaises qui rehaussent et consacrent le génie de l'homme?

—Vos **artistes** feront, aussi, revivre l'art sous toutes ses formes, et si magnifiquement illustré par vos Maîtres de tous les temps. Pourquoi ne pas citer avec orgueil les noms de Poussin, de Puvis de Chavannes, de Watteau, de Corot, de Millet; de Rude, de Rodin auxquels on peut ajouter ceux de : Thomas, Berlioz, Ingres, Dubois, César Franck, Massenet, Gounod, Saint-Saëns, Widor, Debussy. La France les réclame tous. L'un d'eux n'a-t-il pas écrit que "l'art indique aux hommes leur raison d'être en leur révélant le sens de la vie et en les éclairant sur leur destin".

Vos **orateurs sacrés** s'empresseront de continuer leur belle mission, du haut de la chaire, en renouvelant les appels aux plus nobles sentiments de l'âme : **ceux de la conscience** dont la voix s'entend malgré les bruits de la rue et le cliquetis des armes. Ils nous apporteront, comme jadis, des clartés nouvelles. Elles fortifient notre foi dans l'avenir et relèvent notre courage durant les épreuves, si douloureuses parfois à subir. N'est-elle pas, d'ailleurs, la source de toutes les énergies lorsqu'elle s'inspire de la morale chrétienne?

A travers les passions tumultueuses du coeur, les ironies desséchantes du doute, les ambitions inassouvies de l'esprit, la conscience trace la voie vers des ambitions plus hautes : celles d'un juste équilibre entre l'esprit et le corps, le droit et la justice. Ce sont ceux qui nous inciteront à évoquer, sur ce sujet, la mémoire de grands Français tels que Bossuet, Bourdaloue, Lacordaire, d'Hulst, Janvier. Que dire, enfin, de ses hommes de lettres : poètes, littérateurs, dramaturges et philosophes ?

La France va-t-elle renier Ronsard, Pascal, Corneille, Racine, Lafontaine, Molière, Descartes, Diderot, Victor Hugo, Lamartine, Littré, Taine, Renan, Dumas, Rostand et tant d'autres ?

Qui oserait ?

Qui le pourrait ?

O France ! Voici tes raisons d'espérer, de vivre et de durer, quoi qu'il arrive. Elles sont insurpassables...

Elles t'ont fait aimer de tous !

Tu vivras !

Comme dans l'"Illusion", fille d'Icare, un brutal coup de vent t'a précipitée à terre et ton charmant visage est venu s'écraser lamentablement sur un roc. Mais tes ailes battent encore l'espace. On devine que tu vas bientôt reprendre ton essor !

"Maintenant, dis-tu, je suis la proie de l'aube inconsolée

"Mais je n'ai pas changé

"Regarde mon visage

.....
.....
"Mes yeux ne s'interdisent rien

.....
.....
"Je suis encore fière, jeune et ardente

"Et intacte comme une ombre"

* * *

Nous le croyons !...

Nous n'avons pas cessé d'aimer ton âme immortelle !...

Nous avons foi dans ton avenir !

Le Canada français a voulu te le dire ! simplement, sincèrement,
C'est la raison de ce message.

Le major Georges Benoit

Le major Georges Benoit, officier d'infanterie, Le Régiment de Hull, est directeur de la mobilisation au ministère des Services Nationaux de Guerre. Mobilisé au début de la guerre, le major Benoit occupa les fonctions d'officier de renseignement à l'Etat-Major canadien jusqu'au début de 1940 alors qu'il passa en France comme adjoint du Major-Général L. R. LaFlèche, attaché militaire du Canada près le Gouvernement français. Le major Benoit fut l'un des derniers officiers étrangers accrédités en France à quitter le haut commandement français en juin 1940.

Le dimanche 5 octobre 1941.

Français !

Le temps est à l'action. Après avoir dévoré presque toute l'Europe, l'ogre nazi vient de fondre sur la Russie. La campagne de Russie marque la phase cruciale du gigantesque conflit où se joue le sort de la civilisation contemporaine. Avant de se jeter sur les îles britanniques, Hitler a tenté de dégager son flanc oriental par l'anéantissement des armées soviétiques. Il a compté sans l'héroïque courage dont font preuve les masses prolétariennes. Il a compté sans l'hiver ! Les armées allemandes donnent déjà des signes de fatigue. Les forces russes, bien équipées, habilement commandées, font payer chèrement à l'envahisseur chaque kilomètre de sol conquis. Aux portes de Leningrad, de puissantes colonnes allemandes ont été matées par la résistance farouche des défenseurs qui comptent dans leurs rangs des vieillards, des femmes et des enfants. Pour Hitler l'échéance approche.

Dans tous les pays conquis s'enfle la vague de haine, de sabotage, d'assassinats qui finira par engloutir le spoliateur de vos libertés. Cette résistance, Français, il faut l'intensifier, quels que soient les sacrifices. Depuis plus d'un an, vous traînez la triste existence d'un peuple vaincu. Dans votre épreuve, croyez que toutes les nations libres de la terre partagent vos souffrances. Croyez que toute l'Amérique sympathise avec vous.

Français, vous ne doutez pas, j'en suis certain de l'attachement du Canada à la France. Des milliers de nos soldats, morts pour la défense de votre Patrie en 1914-1918, dorment leur dernier sommeil à Vimy. De nouveau nous sommes accourus à votre aide. En ce moment, des centaines de milliers de soldats canadiens attendent le moment

de se lancer dans le combat qui vous rendra votre liberté. Nous souffrons avec vous... en attendant le jour de la victoire qui rendra à la France, dans un monde nouveau, la place à laquelle elle a droit par sa culture et par son génie. Nous savons que, le moment venu, la brave nation française va se dresser dans une rage sacrée et refouler l'usurpateur hors de ses frontières. Les vainqueurs d'hier ne peuvent accepter indéfiniment le joug odieux que leur impose aujourd'hui le misérable que le sort des armes a favorisé. Français, on vous a arraché les armes des mains, mais personne, pas même Hitler, ne peut étouffer en vous le brûlant amour de la liberté et l'inébranlable détermination de résister par tous les moyens dont vous disposez encore. C'est dans l'épreuve que les peuples grands révèlent la fibre de leur âme.

Ce n'est pas à des Français que l'on dira que la soumission à l'ennemi n'appelle pas l'admiration. Mieux que moi, hélas! vous savez que même en vous soumettant à la volonté tyrannique de votre oppresseur, il ne vous montrera pas plus de clémence, ni plus d'humanité. Vous savez que quoi que vous fassiez, il continuera à piller vos campagnes et à affamer vos femmes et vos enfants. Mieux ne vaut-il pas mourir en luttant pour votre liberté que de continuer à vivre en esclaves? Au jour du règlement des comptes quelle effroyable responsabilité ne porteront-ils pas aux yeux de vos enfants et de vos petits-enfants ceux qui auront livré leur patrimoine à l'ennemi! Se pourrait-il que dans les fastes épiques de l'Histoire de France le Temps dût inscrire le sombre chapitre d'une défaite ignominieuse que la nation française n'a pas méritée? Pourquoi foudrait-il que tout un peuple porte le stigmate que lui aurait mérité la veulerie de certains de ses gouvernants? Non, la France ne peut pas devenir l'appendice de la Germanie! Les Français ne peuvent devenir des serfs qui peineraient pour nourrir l'Allemagne! Non, Français, vous ne laisserez pas flétrir votre Patrie! L'Honneur vous le défend.

En Pologne, en Tchécoslovaquie, en Norvège, en Grèce, en Hollande, en Yougoslavie, partout dans les pays conquis, la résistance s'intensifie de jour en jour. Des milliers de patriotes paient de leur vie le prix de leur héroïsme. Des populations entières souffrent parce qu'elles persistent à résister à l'agresseur. Pourtant dans aucun de ces pays les chefs de la nation ont-ils élevé la voix pour réclamer la soumission aux tyrans. Leurs chefs n'ont pas oublié le glorieux passé de leur Patrie et continuent à résister par tous les moyens.

Il reste des armées en France. Vous, mes camarades d'hier, vous reprendrez les armes lorsque le temps sera venu. Vous, brillants officiers que j'ai quittés les larmes aux yeux, le 18 juin 1940, vous reprendrez le commandement de ces braves pour délivrer la France.

L'honneur ne souffre pas de compromis! Le jour n'est pas loin où l'univers émerveillé entendra de nouveau les hauts faits des soldats de France!

Je vous rappelle, Français, le manifeste de Gambetta au lendemain de la trahison de Bazaine :

"Elevez vos âmes et vos résolutions à la hauteur des effroyables périls qui fondent sur la Patrie. Il dépend encore de nous de laisser la mauvaise fortune et de montrer à l'univers ce que c'est qu'un grand peuple qui ne veut pas périr et dont le courage s'exalte au sein même des catastrophes. Nous sommes prêts aux derniers sacrifices. En face d'ennemis que tout favorise nous jurons de ne jamais nous rendre. Tant qu'il restera un pouce du sol sacré sous nos semelles nous tiendrons ferme le glorieux drapeau de la Révolution française. Pas d'illusions ! Ne nous laissons allanguir ni énerver et prouvons par nos actes que nous pouvons tenir de nous-mêmes l'honneur, l'indépendance, l'intégrité... tout ce qui fait la Patrie libre et fière."

Ces fières paroles ont trouvé leur écho dans vos âmes françaises.

Si vous résistez par tous vos actes, à tout moment du jour, croyez que la victoire sera bientôt séduite. RESISTEZ jusqu'à l'extrême limite.

La liberté de la Patrie vaut bien d'être achetée au prix de la vie de héros. Les britanniques qui luttent farouchement pour garder leur liberté auraient voulu peut-être épargner la vie de femmes et d'enfants. Ces femmes et ces enfants, ces vieillards, ont pris leur place aux côtés de leur roi et de leur reine dans la première ligne de combat.

L'un des éléments de faiblesse de l'Allemagne lui vient précisément du fait qu'elle doit policer l'Europe toute entière. Songez que lorsque le boche pourra compter sur votre entière soumission, il pourra du même coup retirer des territoires occupés des forces considérables dont il a absolument besoin sur le front russe. N'oubliez pas que les grandes usines où des milliers d'entre vous gagnent leur pain sous la férule allemande sont bien vos usines à vous. Nous comprenons bien que c'est la mort dans l'âme que vous travaillez à forger pour l'ennemi des armes qui serviront à tuer ceux qui ont à coeur de vous rendre votre liberté. Français, vous voudrez demeurer fidèles par le coeur et par la volonté à ceux qui poursuivent la lutte pour vous. Rappelez-vous que la Grande Bretagne accueille les bras grands ouverts ceux qui veulent prendre leur place dans les légions des Français Libres. Vous, jeunes Français, qui pouvez le mieux servir la Patrie en combattant, vous pouvez rejoindre les milliers de vos compatriotes qui ont bravé tous les dangers pour se rallier à ceux qui portent encore fièrement le tricolore à la tête de leurs bataillons, la cocarde française au fuselage de leurs avions et l'enseigne française aux mâts de leurs navires. Vous quitterez la France en fugitifs, jeunes Français, mais croyez que vous y reviendrez en vainqueurs, la tête haute !

Femmes de France, comment ne pourriez-vous pas ressentir au fond du coeur une sourde haine pour l'ennemi qui a assassiné vos pères,

vos maris et vos fils? Comment pourriez-vous pactiser avec les meurtriers de vos êtres chers? Mères françaises, vous exercez sur la nation une influence profonde et agissante. Vous pouvez rallier les volontés de vos hommes dans une croisade de suprême résistance. Donnez affectueusement le baiser du départ à vos fils qui préfèrent servir sous le signe de la croix de Lorraine plutôt que de vivre à l'ombre de l'odieuse croix gammée.

Vous anciens combattants, héros de l'autre guerre, vous avez connu les rigueurs du combat... mais aussi le fier sentiment qui naît de la victoire. Vos fils n'étaient pas moins braves que vous. Français de France : Courage ! L'Heure de la délivrance approche ! Français... chantez toujours "La Marseillaise"... car ce sang impur abreuvera encore une fois vos sillons !

Docteur Paul Robert

Lauréat de la Faculté de Médecine de Paris. Ancien Interne des Hôpitaux de Paris.

Né à Montréal de parents canadiens, fut élevé et instruit en France où il vécut de 1907 à 1940. Il quitta la France à l'armistice pour s'installer à Montréal.

Actuellement médecin de l'hôpital de l'Hôtel-Dieu, assistant-professeur à la Clinique Médicale de l'Hôtel-Dieu, assistant professeur à la Chaire de Thérapeutique de la Faculté de Médecine de Montréal.

Le 5 octobre 1941

Amis Français,

Au-dessous des armes de Québec qui contiennent deux fleurs de lys, un léopard et un bouquet de trois feuilles d'érable, s'inscrit une belle devise: "Je me souviens".

Pour ceux qui l'ont choisie, elle exprimait fièrement leur volonté de demeurer fidèles au passé et de conserver avec la pureté de la race, le patrimoine intellectuel et moral que leur avaient légué leurs pères. Les fils ont pieusement respecté l'engagement pris pour eux et les fils de leurs fils. Ainsi un peuple s'est-il perpétué en transmettant d'une génération à l'autre l'orgueil de son ascendance française et la mission sacrée de garder les traditions, nos noms français, notre langue française, notre religion catholique et tous nos usages qui sont ceux de chez vous.

Ces cinquante mille Canadiens-français sont aujourd'hui plusieurs millions et c'est l'un d'eux qui vous parle ce soir. Il me semble qu'aucun groupe ethnique au monde n'a davantage le droit de se réclamer de vous, et ce sont ces liens de proche parenté que j'invoque pour me faire écouter de vous.

Amis Français, à mon tour je reprends la devise de Québec pour l'adresser à la France meurtrie et humiliée aujourd'hui, mais dans l'avenir de laquelle nous conservons une foi inébranlable. Notre culte de la France, au Canada, n'est pas un vain et stérile attendrissement sur la France d'avant 1763, date qui marqua notre changement d'allégeance. C'est un culte vivace pour une France vivante qui eut un passé glorieux, traverse un présent douloureux, mais retrouvera demain toute sa grandeur, parce que ne sera pas vain le sacrifice des milliers des nôtres qui reposent dans la Somme, dans les Flandres, en Artois sous le sol qu'ils ont défendu, côte à côte avec vos pères.

Amis Français, moi aussi, je me souviens!... Je me souviens de la douceur de votre pays où j'ai vécu tant d'années. Votre Paris dont

je connais toutes les rues, tous les monuments et presque toutes les vieilles pierres, c'est là que sont mes souvenirs d'enfance et de jeunesse, depuis le Luxembourg où j'ai joué enfant jusqu'au Quartier Latin auquel m'attachent dix années de vie studieuse. Presque toutes vos provinces me sont familières pour les avoir parcourues en tous sens. Je me souviens de votre pays qui est le plus beau de tous avec ses plaines et ses collines, ses côteaux et ses montagnes, ses rivières et ses lacs, ses étangs, ses côtes marines, de ce pays si merveilleusement fait pour l'homme qu'on a pu dire que les paysages de France sont les plus humains qui se puissent voir, de ce pays trop beau, hélas, car il a de tout temps attiré le Germain.

Amis Français, je me souviens de vous, de chacun des nombreux amis que j'ai laissés parmi vous. Il n'est pas de jour qui passe sans que ma pensée se tourne vers vous. Que fait celui-ci? Qu'est devenu celui-là? Les nouvelles sont rares et plusieurs d'entre vous me sont inaccessibles. Mais je sais quelles sont vos épreuves et mon cœur se serre à la pensée de toutes vos peines. Je sais combien vous sont plus douloureuses que les vôtres propres, les privations de vos enfants. Je sais combien vous êtes humiliés, torturés moralement et qu'on vous interdit même l'espoir. Je sais tout cela et je souffre de toutes vos souffrances parce que je vous connais et je vous aime.

Je me souviens de la façon dont vous viviez avant la guerre, "fidèles aux valeurs de l'esprit" selon l'expression de monsieur Maritain, vous chez lesquels s'épanouissait dans toute sa splendeur une civilisation que les générations successives de vos ancêtres avaient enrichie de tous leurs apports.

O France, ceux qui furent de tout temps et demeureront toujours les plus irréductibles adversaires, ont montré un diabolique raffinement dans la cruauté. Après t'avoir vaincue, après t'avoir imposé l'occupation de leur soldatesque, après t'avoir dépouillée de tes biens et de la nourriture même de tes enfants, après t'avoir tournée contre tes amis de la veille, ils ont trouvé mieux encore. Le bourreau a passé la main à ses valets et ceux-ci de l'échafaud où tu gisais inanimée te montrèrent au monde comme d'un pilori; et pour que la mesure fût comble et qu'il n'y manquât pas l'insulte, ils te passèrent au cou la pancarte d'infamie et te désignèrent comme la coupable, te chargeant de toute la responsabilité de tes malheurs, t'accusant tout ensemble d'avoir tiré l'épée du fourreau pour une cause qui n'était pas juste et d'avoir accumulé trop de péchés sur ta tête pour mériter de vaincre!

Le monde vit et entendit cela, stupéfait et consterné. Bien vite, de tous les coins de l'univers, des protestations s'élevèrent. Les Français Libres firent entendre leur voix et d'Angleterre comme d'Amérique où d'ailleurs, les amis de la France s'inscrivirent en faux contre l'odieux blasphème. Mais nous conservons la fierté, nous les fils de France du Nouveau Monde, d'avoir été les premiers à rougir, non de honte, mais de colère et d'indignation!

O France, mère-patrie bien-aimée, nos mains pieuses essuient le crachat sur ta face ensanglantée, et puisque tu es baillonnée, réduite au silence, c'est à nous que revient le redoutable honneur de défendre ta réputation outragée, en montrant simplement ton vrai visage.

Français qui m'écoutez, soyez assurés que nous ne manquerons pas à ce devoir sacré et que grâce à vos nombreux amis le monde connaîtra la façon dont vous accomplissiez votre tâche quotidienne à l'époque d'avant-guerre. On sait bien déjà que le malaise politique de ces dernières années ne secoua pas le pays en profondeur, mais marquait seulement l'inquiétude et le mécontentement de tous devant un régime et des institutions notoirement défectueux. Sous cette agitation superficielle, la vraie France continuait sa vie pacifique dans le travail.

Le paysan n'avait pas perdu l'amour de sa terre. Il s'inclinait sur le sillon comme avaient fait ses pères de temps immémorial, sachant que si le déroulement favorable des saisons ramène les belles récoltes, ce qui féconde véritablement son sol, c'est sa sueur et sa peine. L'artisan dans son atelier avait conservé le goût du bel ouvrage bien fait, qu'on recommence s'il le faut jusqu'à ce qu'il soit impeccable. L'ouvrier lui-même continuait d'aimer sa machine ou son tour auxquels ses mains communiquent la vie et dont l'obéissance symbolise la soumission de la matière à l'intelligence.

Vos artistes ciselaient avec le même amour les oeuvres d'art que l'étranger admirait chez vous depuis des siècles, s'inclinant devant votre maîtrise. Vos écrivains faisaient briller la gloire de vos lettres du même éclat qu'autrefois, romanciers ou poètes, essayistes ou philosophes. Vos savants labouraient avec la même passion le champ de la découverte, qu'il s'agît de la recherche pure ou des applications pratiques de la science dans les domaines les plus divers, tandis que médecins et avocats apportaient à l'exercice de leur profession la même fierté et la même dignité que ceux qui les avaient précédés dans la carrière.

Et ce n'est pas le moindre hommage, à rendre à votre rayonnement que de mentionner la Cité Universitaire où affluaient des étudiants venus de tous les pays et de tous les continents pour participer à votre culture.

Il ne vous a pas manqué non plus les manifestations de spiritualité supérieure par lesquelles l'homme atteint le sommet de son ascension quand il trouve son Dieu. Nous avons assisté aux efforts de ceux qui cherchaient à faire passer dans la vie courante l'enseignement du Christ. Nous avons connu de nombreuses publications vouées à l'étude des problèmes spirituels ou religieux les plus élevés, comme nous avons été témoin de nobles tentatives pour établir entre les différentes classes de la société des rapports fondés sur les préceptes évangéliques; et nous savons les échos profonds qu'éveillèrent en France dans de nombreux milieux les Encycliques conviant les catholiques à

un nouvel ordre social chrétien. Tandis que l'anticléricalisme était relégué parmi les objets dérisoires d'une époque révolue, nous avons vu, dans vos églises, de grandes foules recueillies prier le Dieu que nous adorons ensemble.

C'était cela, la France d'avant la guerre, la France qui n'a pas démerité, la France qui demeurait fidèle à sa vocation, à l'avant-garde de la Civilisation, la France terre des hauts lieux, des lieux où souffle l'esprit, la France soldat du Dieu et soldat de l'Idéal.

Parce que la France d'aujourd'hui est la même que celle d'hier en dépit de ses malheurs, parce qu'en un plomb vil l'or pur ne saurait se changer, je vous dis ce soir: Français, vous êtes toujours avec nous. La cause pour laquelle nous poursuivons la guerre, la libération du monde de l'oppression nazie est celle pour laquelle vous avez pris les armes. Cette guerre est la vôtre comme la nôtre et notre victoire sera votre victoire.

Une guerre ne se résoud pas à une bataille, de quelque importance que soit celle-ci. Une bataille est gagnée ou perdue selon ce qu'on a appelé les hasards de la guerre. La bataille de France a été perdue; ce fut une immense catastrophe. Toutefois ce malheur n'est que temporaire: seule le rendrait définitif la capitulation des Alliés. Or vous avez entendu la Grande-Bretagne s'écrier avec résolution, au pire moment de son histoire: "Nous ne capitulerons jamais!"

Depuis l'époque tragique qui suivit votre défaite, l'Angleterre s'est transformée en une forteresse formidable où des millions d'hommes parfaitement entraînés et équipés attendent que l'heure ait sonné de prendre l'offensive, tandis que tout le pays travaille sans relâche à forger des armes. Tout l'empire a achevé de se mettre sur le pied de guerre. A tous les endroits stratégiques sont réunies des armées immenses parmi lesquelles figurent, à côté des Anglais et des différentes nations de l'Empire, des légions de combattants de tous les pays alliés et au premier rang, ces magnifiques soldats dont vous pouvez être justement fiers, ceux des vôtres qui se sont ralliés et continuent tous les jours de se rallier à la Croix de Lorraine, sous le commandement de leur chef, le Général de Gaulle. La route de l'Atlantique est constamment maintenue ouverte, comme dans toutes les mers les voies de communication qui relient l'île anglaise aux parties les plus éloignées du monde. Dans le ciel, l'aviation alliée, affirmant de jour en jour sa suprématie chassera bientôt le dernier avion boche. Quel que soit le résultat des batailles gigantesques qui se déroulent sur le front russe, des millions de nazis n'en reviendront jamais, ni leurs machines de guerre.

Dans le même temps que l'Amérique latine jette à la porte les espions de l'Axe, les Etats-Unis accélèrent au maximum l'aide qu'ils nous apportent. Faut-il rappeler toutes les déclarations du Président Roosevelt? "Nous ne permettrons jamais qu'Hitler gagne cette guerre".

Faut-il rappeler la rencontre historique de l'Atlantique entre le Président Roosevelt et Monsieur Churchill ? Faut-il rappeler la part que prend la marine de guerre américaine au nettoyage des océans ? Faut-il dire ce que représente l'expression : "Les Etats-Unis, arsenal des démocraties" quand on sait que nos voisins estiment que leurs dépenses de guerre pour leur propre pays et pour les alliés s'élèveront à la somme fabuleuse de cinquante milliards de dollars c'est-à-dire au-delà de mille deux cent cinquante milliards de vos francs, comptés à leur valeur d'avant l'armistice ?

Et tandis que chaque jour voit augmenter nos forces celles de l'ennemi déclinent. Les nôtres s'accroissent beaucoup plus vite qu'il ne peut et ne pourra réparer ses pertes, et dans l'Europe en colère, la révolte gronde contre l'oppresseur.

Nous savons bien que nous ne sommes pas rendus au terme de notre route et qu'avant de l'atteindre nous aurons encore bien des peines, bien des souffrances, peut-être même bien des échecs. Des sueurs, des larmes, du sang... Tout cela qui nous fut promis, et pis encore s'il doit arriver pire, ne nous détournera pas de notre but : gagner la dernière bataille, la seule qui compte.

D'ici là, je vous demande d'être toujours de coeur avec nous. Nous ne voulons pas d'un soulèvement que la condition où vous vous trouvez présentement rendrait trop onéreux. Les coups que vous portez aux Nazis et à leurs amis, s'il nous remplissent de fierté, nous remplissent aussi de crainte, car la lutte est encore trop inégale. En saluant vos martyrs, je vous dis : Patience. Nous comptons sur vous, mais plus tard.

Serrez les dents et serrez les poings, amis Français ! Comptez-vous, les vaillants, les forts, les résolus. Cultivez au fond de votre coeur, avec la haine sacrée de la bête immonde, le goût âpre de la vengeance ! Au fond de vos maisons, affilez silencieusement le couteau de cuisine. Et pour conserver le bras qui frappera, payez le prix : collaborez, puisqu'il le faut, mais de toute votre inintelligence et de toute votre maladresse.

Un jour nous reviendrons chez vous, par les mers, par les airs, en foule, avec des armes terrifiantes. Et nous vous crierons : Taïaut, Taïaut ! La bête est forcée. Venez pour la curée. Nous nous en partagerons la hure. Retroussiez vos manches et sortez vos couteaux, car nous allons verser le sang allemand comme on n'a encore jamais vu dans l'histoire. Et nous ferons un tel massacre de ces pourceaux que leurs fils et leurs petits-fils en perdront à tout jamais le goût de l'agression et de la conquête.

Alors quand la justice aura été satisfaite, nous déposerons nos armes victorieuses et ensemble nous édifierons un monde nouveau fondé sur la justice et le droit, sur la dignité de la personne humaine et sur tous les principes civilisateurs que nous apportèrent deux mille ans de christianisme. Alors, dans un monde à tout jamais débarrassé de la sinistre croix gammée, les peuples reprendront leur marche pacifique vers un avenir meilleur.

Le Brigadier-Général Georges Vanier

Le Brigadier-Général Georges Vanier, est un Canadien-français blessé de la grande guerre 1914-18; croix militaire, Distinguished Service Order, Chevalier de la Légion d'honneur.

Le Brigadier-Général Vanier est non seulement un grand soldat mais un habile diplomate. En plusieurs occasions il représenta le Canada en Angleterre, à la Société des Nations et enfin en France où il fut pendant plusieurs années Envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire du Canada.

Rappelé au pays après l'armistice de la France, il occupe depuis ce temps le poste de Commandant de la région militaire de Québec.

Le 2 novembre 1941

Amis de France...

qui m'écoutez ce soir, vous comprendrez avec quelle émotion je vous parle. Je sais que vous m'écoutez malgré la défense de ceux qui voudraient vous empêcher d'entendre la voix de vos amis et compatriotes qui jouissent de leur liberté. Vous nous manquez beaucoup à ma femme et à moi qui avons été si heureux parmi vous. Nous avons reçu vos lettres et vos messages. Nous avons été profondément touchés par une lettre reçue d'une amie qui écrit : "Vous ne sauriez croire combien nous pensons sans cesse à vous, combien nous vivons avec vous, mettant en vous tout notre espoir et totalement d'accord, malgré des cas de consciences tragiques, avec vous tous. Dites-vous que vous reviendrez tous à Paris, que vous passerez sous l'Arc de Triomphe; après tant de souffrances, si nous sommes encore vivants, nous craignons de mourir de joie. C'est alors qu'il faudra reconstruire au sens chrétien le plus profond." Ce message nous révèle la vraie France dont nous n'avions jamais douté ! Merci, chère amie, vous connaissez notre fidèle affection, nos prières se joignent aux vôtres. Nous pensons à vous tous qui lutez et souffrez. Nous savions que vous résisteriez et nous sommes fiers de vous. Votre courage dans la souffrance est héroïque et nous inspire... c'est ce courage inébranlable dont vous donnez tant de preuves, qui finira par triompher.

Il y a tant de souvenirs qui nous lient, amis de France J'ai eu l'honneur de combattre à vos côtés en 1914-1918. J'ai vu la France glorieuse sous le soleil de la victoire, grave sous la menace de Munich, généreuse au moment de l'entrée en guerre; j'ai entendu le tambour du crieur du village annonçant la mobilisation et le cri mâle du tocsin appelant ses fils au drapeau. J'ai vu la femme de France courageuse dans la séparation, souriant à travers ses larmes. J'ai vu vos routes autrefois si accueillantes encombrées de femmes, enfants et vieillards, fuyant l'envahisseur après avoir abandonné leurs foyers et quelquefois même des êtres chers. Oui, j'ai connu la France lorsque les barbares, avec rage et haine, se sont rués sur elle.

Dans la nuit tragique du 10 au 11 juin, je fermai la Légation du Canada à Paris et à mon tour devins réfugié. Je partageai votre tristesse et vos angoisses. Je restai avec vous jusqu'après la signature de l'armistice; je dus alors quitter la France puisque le Canada restait toujours en guerre... Mais je partis, la mort dans l'âme. J'y retournerai et avec quelle joie, après notre victoire et celle de tous les Français qui combattent à nos côtés et de ceux qui résistent en France au prix de leur vie.

Il y a deux ans, le Jour des Morts, j'étais dans un de vos petits cimetières; avec les habitants du village, je déposai des fleurs et je priai. Aujourd'hui, je suis allé au cimetière de Belmont à Québec où les pierres tombales portent des noms français. J'ai senti la communion qui existe entre nous et nos morts. Maurice Barrès, dans sa *Chronique de la Grande Guerre* à la date du 1er novembre 1917, cite un exemple émouvant de cette communion: "... dans la forêt d'Apremont, il y a dans un ravin un petit cimetière de cinq à six tombes, datant des premiers mois de la guerre. C'était près de ce cimetière que le plus volontiers les chefs de bataillon remettaient à leurs hommes la Croix de guerre. Ils prenaient les morts à témoin du courage des survivants et les liaient les uns les autres, dans une tradition sublime." En ce jour si cher à la France, gardons le silence et écoutons ceux qui sont morts au champ d'honneur. Les entendez-vous, ceux de la Marne, ceux de Verdun, tous les morts. Leur voix monte dans la nuit qui est tombée sur la France; c'est une voix claire et fière qui proclame le même idéal d'honneur, de justice et de liberté pour lequel, depuis dix siècles, plusieurs millions de Français ont donné leur vie. La voix est forte comme celle du clairon qui appelle aux armes. Un Français de l'autre guerre a jeté ce cri sublime "Debout les Morts!" Entendez-vous maintenant nos morts qui crient "Debout les Vivants!"

Je ne vous ferai pas l'injure de vous demander de ne pas collaborer avec l'être ignoble qui souille votre sol, vous ne le pouvez pas parce que vous êtes Français — un civilisé ne collabore pas avec un barbare! Comme vous vous en rendez compte depuis le massacre de Nantes et de Bordeaux! Le monde a frémi d'horreur devant ce crime commis après vingt siècles de christianisme.

LE CANADA PARLE A LA FRANCE

Allemands, vous avez crucifié la France, vous ne l'avez pas tuée. Allemands, vous avez crucifié la France, mais chaque goutte de sang qui coule de la croix appelle la vengeance de Dieu.

* * *

Que l'on punisse les coupables, oui, mais le sang des innocents crie au Ciel. Rien de plus fécond que le sang des martyrs, la grandeur morale de la France en a jailli. Les Allemands ne comprennent pas, comment le comprendraient-ils? qu'en donnant à la France des martyrs, ils préparent leur propre perte.

Français, le monde a besoin de la France pure et intacte, elle ne le serait plus si elle acceptait de collaborer avec ce vampire qui saперait son génie. Français, fils des cathédrales, savez-vous ce qu'Hitler vient de faire? Son buste a été placé sur le maître-autel de la cathédrale de Strasbourg qui est destinée désormais à être une salle de réunion pour la jeunesse hitlérienne. Français, nous avons besoin de vos prêtres, de vos missionnaires, de vos religieuses, de vos moniales qui prient; nous avons besoin de vos savants, de vos écrivains, de vos artistes... En un mot, nous avons besoin de l'âme française sans tache, du cœur français libre de sang pollué.

Jamais je n'ai été aussi sûr de la victoire finale que maintenant. Le Président Roosevelt vient de nous en donner l'assurance : en dénonçant le torpillage du contre-torpilleur américain Kearny, il a déclaré le 27 octobre: "Nous, Américains, avons fait le branlebas de combat et sommes à nos postes. Nous nous sommes engagés à détruire l'Hitlérisme."

Des millions d'Allemands gisent sur le sol russe où bientôt la neige leur fera un linceul. Les usines de l'Angleterre, de tout l'Empire Britannique et des Etats-Unis vrombissent et livrent leurs engins de guerre. Nous, au Canada, voyons une volée ininterrompue d'avions de bombardement se diriger vers l'Angleterre. J'ai pu constater leur puissance et leur vitesse, ayant récemment fait la traversée moi-même. Malgré la jactance des boches, nos aviateurs et nos soldats traversent l'Atlantique librement. En ma qualité de Commandant de la région militaire de Québec, je continue de former et d'entraîner des milliers de jeunes Canadiens-français qui répondent à l'appel des armes. Français, vos frères du Canada lutteront jusqu'à votre délivrance. Ce jour n'est peut-être pas aussi éloigné que vous ne le croyez; des millions d'opprimés comme vous se lèveront quand l'heure sonnera. Alors nous entendrons de nouveau la voix de sainte Jeanne d'Arc au moment où elle assiégeait la Bastille des Tourelles: "Hardi, entrez! tout est vôtre." et les soldats entrèrent. Quand ce cri de ralliement sera lancé, nous enfoncerons les portes de l'Allemagne.

Dieu vous garde, amis de France, nous vaincrons.

Monsieur Donatien Frémont

M. Donatien Frémont, journaliste, critique, historien est né en France où il a reçu sa formation. Il habite l'Ouest canadien depuis plus de 35 ans et y a fait du journalisme depuis un quart de siècle. Pendant 18 ans il a été rédacteur en chef de la *Liberté*, le plus important journal français de l'Ouest. Il est l'auteur de biographies et d'études appréciées. M. Frémont a pris une part active à la vie intellectuelle, politique, sociale et nationale des provinces de l'Ouest. En 1939, le gouvernement de France, voulant reconnaître ses services rendus à la culture française, l'a créé Chevalier de la Légion d'Honneur. Ce Canadien d'adoption s'est montré un excellent agent de liaison entre la vieille France d'Europe et la nouvelle France d'Amérique.

Le 16 novembre 1941.

Mes chers compatriotes de France,

Celui qui vous parle en ce moment est un Français qui a passé la plus grande part de sa vie dans l'Ouest canadien. Il est heureux et fier de vous entretenir au nom de ses frères de race, Français de France et Canadiens-français, qui habitent ce pays. Il va vous exposer simplement l'effort de guerre qui se poursuit dans cette vaste région de l'Empire britannique et la vive sympathie que l'on éprouve pour votre chère nation si cruellement éprouvée.

Le Canada français n'est pas confiné aux seules limites de la province de Québec, comme beaucoup se l'imaginent. Environ 800,000 Canadiens de langue française sont fixés dans les provinces à majorité anglaise, où ils forment des groupements plus ou moins considérables, ayant conservé leurs manières de vivre et leur mentalité françaises. Le Manitoba, la Saskatchewan et l'Alberta en comptent ainsi à elles seules plus de 150,000 qui gardent le contact avec la province mère et, par le fait même, avec la famille de la grande France.

Ces plaines de l'Ouest canadien, qui ont mérité le titre de "grenier de l'Empire", sont de notoriété relativement récente; mais elles ont une histoire, — une histoire française. Ce sont deux aventuriers de chez nous, Pierre Radisson et Chouart Desgroseilliers, qui furent, il y a près de trois siècles, les premiers blancs à y pénétrer. Un Canadien-français dont la famille venait de l'Anjou, — Pierre Gaultier de Varennes de la

Vérendrye, — en fut, avec ses quatre fils, l'intrépide découvreur. Et ce furent, plus tard, des missionnaires venus surtout de France qui évangélisèrent le pays.

Beaucoup d'entre vous ont des parents, des amis qui, à une certaine époque, ont émigré au Canada, avec lesquels ils sont peut-être demeurés en relations épistolaires. Ces parents et ces amis sont vraisemblablement aujourd'hui dans l'Ouest canadien. Ils ont répondu à l'appel de notre gouvernement qui les invitait à venir se créer un domaine à eux sur les plus belles terres à blé du monde. Ils sont venus de la Bretagne, de la Normandie, du Poitou, du Lyonnais, des Flandres et d'ailleurs, car il n'y a sans doute pas un département de France qui n'y compte des représentants.

Les Français qui traversent l'Océan sont charmés de retrouver dans les campagnes québécoises un cadre champêtre et une population rurale offrant tant d'analogie avec ce qu'ils ont laissé chez eux. Ils sont émerveillés de cueillir sur les lèvres de leurs cousins canadiens le même verbe familier, les mêmes expressions savoureuses et jusqu'à l'accent de leur propre province. Mais il est encore plus extraordinaire, — j'allais dire plus miraculeux, — de retrouver cette traditionnelle vie française épanouie dans l'Ouest canadien, en pleine atmosphère anglo-saxonne. Notre race possède vraiment une vitalité étonnante pour s'affirmer avec une telle force, si loin des foyers de culture de la vieille France et de la province de Québec.

À quel point le culte de la mère patrie est resté vivace chez ces Français et chez leurs enfants, il suffit, pour s'en convaincre, de voir la liste éloquente de ceux qui, dans l'autre guerre et dans celle-ci, ont répondu volontairement à l'appel du devoir, — un bon nombre, hélas! pour ne jamais revenir.

Quant à la part qu'ils prennent au sort de la France malheureuse, vous la comprendrez aisément si vous vous arrêtez à penser que chacun de nous demeure attaché au pays natal par des racines profondes: parents et amis laissés là-bas, exposés aux privations et aux dangers d'une situation pleine de menaces; souvenirs d'enfance reliés au sol en ce moment souillé par l'ennemi; sacrifices consentis pour le prestige et le salut de cette patrie aujourd'hui mutilée et rabaisée; sentiment de ce qu'elle représente pour l'honneur de l'humanité et pour l'avenir de la civilisation chrétienne.

À mesure que le conflit se prolonge et que s'appesantit sur vous, infortunés compatriotes, le joug intolérable de l'opresseur, nous nous représentons mieux les souffrances physiques, les tortures morales de l'odieuse servitude qui vous accable. Nous qui avons toujours joui, dans notre pays d'adoption, d'une large liberté, sous un régime libéral et tolérant, nous ressentons tout ce que peut avoir d'abject et de dégradant votre soumission forcée à un vainqueur impitoyable.

Ces sentiments qui sont les nôtres, Français de l'Ouest canadien, sont partagés par la masse des Canadiens-français au milieu desquels nous vivons. Sous ce rapport, aucune distinction entre les Français venus d'outre-mer et ceux dont les familles sont fixées au pays depuis de nombreuses générations. Dans les heures tristes que nous traversons, c'est pour nous une source précieuse de réconfort de constater cet attachement profond, irrésistible, que nos frères canadiens-français ont conservé pour leur ancienne mère patrie. Les malheurs effroyables qui se sont abattus sur elle les atteignent au plus intime de leur coeur. Lorsque l'on a vu, de ses yeux, comme il m'est arrivé fréquemment, des Canadiens-français et des Canadiennes-françaises de toutes conditions — juges, avocats, professeurs, artisans, religieuses, femmes du peuple, paysans — brisés d'émotion en s'entretenant du sort pitoyable de la France, c'est une expérience personnelle qui a son prix et qui demeure un témoignage irrécusable.

Des voix françaises connues des Canadiens s'élèvent pour tenter de les convaincre qu'après tout, ce qui s'est passé est pour le mieux, que ce qui séparait la France ancienne du Canada français et catholique est maintenant disparu et que la France "renouvelée" est beaucoup "plus près de leur esprit et de leur coeur."

Mais le Canada français qui pense n'a pas renoncé, au lendemain de la capitulation, aux méthodes de logique héritées de ses maîtres de France. Depuis les journées néfastes de juin 1940, il reste le seul pays catholique de langue française au monde ayant gardé son indépendance. En refusant d'aller prendre ses mots d'ordre et son inspiration en territoire sous la dépendance immédiate des pires ennemis de la chrétienté et de l'âme française, il fait preuve de simple prudence élémentaire. Tout ce qui, de près ou de loin, se rattache à la "collaboration" lui paraît non seulement suspect, mais odieux et condamnable.

Le Canada est en guerre contre l'Allemagne nazie, aux côtés de la Grande-Bretagne et de ses alliés. Il consacre toutes ses ressources, toute son énergie à combattre un régime et une doctrine qui constituent la pire menace pour le monde. Il n'a pas à prendre parti dans les querelles intérieures engendrées par la capitulation, qui font merveilleusement le jeu de l'ennemi. Il ne reconnaît qu'une France: la France tout court, la France éternelle. Il n'a qu'une préoccupation, qu'un désir: la voir délivrée du joug nazi, restaurée dans ses frontières, dans son rôle de grande nation européenne et mondiale. C'est alors seulement qu'elle pourra reprendre sa noble mission civilisatrice, qui intéresse et honore au plus haut point le Canada français et catholique.

Un programme de rénovation sociale, si louable soit-il sous certains aspects, programme qui, dans les circonstances actuelles, n'a aucune chance d'aboutir à la réalisation, ne peut avoir d'autre valeur que celle d'un instrument de propagande, d'un article d'exportation sans utilité pour les Français eux-mêmes.

L'Ouest canadien est de tout coeur dans la poursuite de la guerre et travaille sans relâche pour la victoire. Dans tous les domaines, — recrutement, entraînement des hommes, fabrique de munitions et d'armements, formation des aviateurs, oeuvres de charité de guerre, — il règne une activité intense et ordonnée. Les Canadiens des provinces des prairies figurent déjà en grand nombre sur les listes des victimes. Ces terriens subissent l'attraction de la mer lointaine et servent volontiers dans la flotte; mais l'aviation en séduit également beaucoup. L'Ouest est vraiment le paradis de cette arme d'élite, ses plaines infinies se prêtent admirablement aux longues envolées aériennes. Les élèves-pilotes du Canada, de l'Angleterre, de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande, des Etats-Unis sont des figures populaires parmi nous. Tous rêvent de survoler un jour les pays d'Europe pour les arracher à l'étreinte nazie. Nous avons là sous les yeux, en raccourci, le faisceau de tous les dominions de l'empire voués au triomphe d'une cause unique, préparant, de concert avec les Etats-Unis et les autres alliés, l'assaut décisif qui libérera le monde.

Mentionnons aussi les indispensables travailleurs du sol qui fournissent les vivres nécessaires à la subsistance de nos armées et accumulent des approvisionnements de blé pour l'heure bénie où, la barrière de l'hitlérisme enfin abattue, les peuples d'Europe pourront manger à leur faim.

Nous comprenons, vous comprenez vous-mêmes que le grand effort canadien commence à peine à porter des fruits. Notre jeune pays aux aspirations nettement pacifiques était moins que tout autre préparé pour faire face à un conflit de cette envergure. Mais comme il y a vingt-cinq ans, il n'a pas hésité à faire loyalement et résolument son devoir. Sa collaboration à l'oeuvre commune s'affirme de plus en plus sur mer, sur terre et dans les airs.

Comme Canadiens et comme Britanniques, nous avons une foi indéracinable dans la victoire des Alliés, dans le triomphe du droit et de la justice. Comme Français et comme Canadiens-français vivant sous l'allégeance britannique, nous sommes heureux et fiers de penser que la victoire de l'Angleterre vaudra à la France sa libération, qu'elle est l'unique moyen de briser les chaînes de son dur esclavage. Aussi avons-nous une double raison de vouer toutes nos énergies à gagner cette guerre qui sauvera nos deux mères patries et les replacera côte à côte, fraternellement unies dans la poursuite d'un idéal commun de paix, de mieux-être social et de liberté.

La France momentanément terrassée et humiliée n'a rien perdu, à nos yeux, des qualités souveraines qui ont fait son prestige et sa gloire dans le passé. Notre confiance dans le peuple français et notre admiration pour ses vertus proverbiales demeurent intactes. Nous savons avec quelle résignation héroïque il subit l'épreuve la plus tragique de son histoire. Nous savons que, la cruelle tourmente conjurée, il saura

LE CANADA PARLE A LA FRANCE

se remettre courageusement au travail, pour réparer les ruines et réédifier une France plus belle, plus forte, mieux défendue contre les attaques des envieux et la trahison des faibles.

Nous ne sommes pas de ceux qui, s'arrogeant le droit sacrilège d'interpréter à la lumière de leur étroite jaugeote les desseins cachés de la Providence, vont répétant que la France expie justement pour ses péchés. Bien aveugles ceux qui ne voient pas que les péchés innombrables et monstrueux de l'Allemagne nazie crient vengeance contre le ciel!

A tous nos frères et soeurs de France qui souffrent dans leur corps et dans leur âme, aux blessés, aux malades, aux prisonniers, notre chaude sympathie fraternelle.

A ceux qui tombent chaque jour, trahis par leur patriotisme ou victimes innocentes de la loi impitoyable des occupants inhumains, notre hommage ému.

A ceux qui continuent de se battre vaillamment à nos côtés, notre salut de frères d'armes et notre gratitude pour la foi gardée.

Nos vœux les plus ardents, nos prières les plus ferventes pour la prompte délivrance de la patrie bien-aimée.

Dieu sauve la France !

Monsieur Claude Mélançon

Claude Mélançon, journaliste et écrivain, est le Directeur des Services français du Réseau des chemins de fer de l'Etat.

Depuis le début de la guerre, il a été chargé de plusieurs fonctions importantes par l'Etat canadien.

Monsieur Mélançon a beaucoup voyagé et connaît particulièrement bien la France, où il a fait de longs séjours et où il compte de nombreux amis. Il connaît également bien l'Allemagne et l'Europe centrale.

Le dimanche 28 décembre 1941

Vous qui êtes aux écoutes ce soir pour entendre une voix d'Amérique, violez un décret-loi et le savez.

Vous êtes pourtant de bons citoyens, respectueux des lois et des règlements de votre pays. Et cependant, vous écoutez... malgré les sanctions.

Vous écoutez parce que, justement, le décret qui vous le défend, n'est pas de votre pays. Jamais la France n'aurait songé elle-même à quelque chose d'aussi contraire à son génie et à ses traditions.

Vous écoutez parce que vous n'acceptez pas la tyrannie de ceux qui prétendent vous imposer, non seulement cette mesure vexatoire, indigne d'hommes civilisés, mais aussi leur économie égoïste et leur politique inhumaine de conquête.

En tournant le bouton de votre poste vous avez fait tantôt un geste de révolte. Vous avez signifié votre volonté de demeurer Français, coûte que coûte. Mais si vous vous êtes ainsi donné à vous-mêmes une preuve de courage, vous nous avez donné à nous, vos amis, la preuve que vous croyez toujours en nous, que vous êtes toujours nos Alliés.

Cousins de France, nous du Canada français admirons votre cranerie et vous remercions de la confiance que vous nous témoignez. Soyez assurés qu'à votre exemple nous ne démeriterons pas.

Au fait, pourquoi les Allemands veulent-ils vous empêcher de de nous écouter ? Pourquoi cherchent-ils à vous rendre sourds aux voix britanniques et américaines ? Ne se vantent-ils pas sans cesse de leur supériorité dans tous les domaines ? Ne proclament-ils pas sur toutes les ondes la justice de leur cause et la franchise de leurs avancés ? Ne mettent-ils pas leur culture, leur économie, leur organisation au-des-

sus de la nôtre ? Mais alors, s'ils ont tous les avantages, tous les arguments de leur côté, qu'ont-ils à craindre d'une discussion dont vous seriez les juges ?

Le vrai, c'est qu'ils voudraient vous faire oublier qu'il reste au monde des centaines de millions d'hommes libres, des centaines de millions de défenseurs de cette liberté individuelle qu'ils s'efforcent en vain d'étouffer dans le sang et les larmes. C'est que leur monstrueux rêve d'ordre nouveau ne supporte pas le raisonnement fondé sur la loi naturelle. Et ils sont allés si loin dans l'absurde que pour se donner raison ils s'efforcent de détruire la raison.

Heureusement, la raison a toujours ses droits en France. C'est elle qui vous invite à sortir du cercle étroit de la propagande où l'envahisseur essaie de vous enfermer, pendant qu'il pille vos richesses et complot votre ruine. C'est elle qui vous porte à écouter la voix de ceux que vos maîtres temporaires ont un si grand intérêt à vous présenter comme des ennemis.

Certes, les Allemands seraient ravis que vous écoutiez uniquement les versions goebellesques de nos supposées trahisons et de notre prétendue impuissance. En vous forçant à n'entendre que leur son de cloche ils espèrent sans doute vous faire croire que l'Amérique et la Grande-Bretagne vous ont abandonnés, qu'ils ne peuvent d'ailleurs rien faire pour vous secourir et que l'entrée en guerre du Japon a scellé notre sort. Je parie que chez vous les rumeurs de sources ennemies ont exagéré les revers subis dans le Pacifique par les Américains, de même qu'elles ont cherché à diminuer l'effet des défaites allemandes en Russie et en Lybie.

Vous attachez à ces racontars intéressés la même importance que nous attachons nous-mêmes aux histoires que Radio-Paris et les postes qui disent parler au nom de Vichy nous racontent à votre sujet. Vous ne croyez pas plus à notre abandon que nous croyons les Allemands, quand il affirment que vous leur cédez vos bases navales du nord. Nous ne les croyons pas davantage lorsqu'ils se vantent, de ce côté-ci de l'océan, de pourvoir à vos besoins alimentaires à même leurs propres réserves. Et de votre côté, vous demeurez sceptiques quand les pillards qui ont dévalisé vos magasins, volé votre cheptel et confisqué les produits de vos colonies viennent raconter d'un ton papelard que le blocus britannique est responsable de l'état de famine qu'ils ont volontairement créé dans une France qui, jusqu'à leur venue, produisait amplement pour sa propre consommation.

Mais l'objet de cette causerie n'est pas de faire le bilan des mensonges que nos ennemis accumulent de chaque côté de l'océan, comme autant de preuves de leur faiblesse et de leur incapacité à gouverner des hommes intelligents. L'un des motifs qui vous a poussés, tout à l'heure, à syntoniser sur le grand poste WRUL est le besoin que vous

LE CANADA PARLE A LA FRANCE

éprouvez, dans votre effroyable isolement, d'entendre des voix amies et de recueillir quelques faits, quelques parcelles d'information qui vous aideront à prendre patience.

Je veux vous parler ce soir d'un coin d'Amérique que je connais bien. Il s'est appelé autrefois la Nouvelle-France et n'a jamais renié ses origines ni ses traditions.

Loyal à la Grande-Bretagne à qui il doit la plus grande liberté dont ait jamais joui une minorité ethnique, il est demeuré attaché à la langue française et à sa conception d'une France idéale, symbole de foi, de grandeur et de noblesse. Ce coin d'Amérique, ce Canada français n'entend rien aux subtilités de votre politique. À dire le vrai, il connaît beaucoup mieux vos écrivains, savants missionnaires et artistes, que vos hommes d'Etat.

Il ne comprend pas ce qui se passe chez-vous en ce moment, mais il s'indigne du traitement que l'ennemi vous impose. Il a renoncé à suivre la partie très serrée qui se joue dans une France morcelée ou l'adjectif national a généralement le sens de régional, où les programmes de reconstruction les plus raisonnables se heurtent fatalement aux intentions invouables de l'envahisseur. Il sait seulement que la France qu'il aime est sous la botte d'un tyran, qu'elle est systématiquement affamée et ruinée, bref, qu'elle est malheureuse et que le grand phare éblouissant qui rayonnait sur lui, comme sur le reste du monde civilisé, est maintenant en veilleuse. Mais il ne lui suffit pas de savoir ces choses et de s'en indigner. Il ne lui suffit pas non plus de croire que derrière l'écran des mensonges nazis la France éternelle, la France chevaleresque existe toujours, et qu'une fois l'Allemand chassé il la retrouvera moralement et spirituellement telle qu'il se la représente, depuis le jour où il a été séparé d'elle. Il veut faire quelque chose pour elle, aider à sa délivrance.

Certes, l'ardeur qui pousse nos jeunes gens à s'enrôler dans l'armée, l'aviation ou la marine n'est pas purement altruiste. Ils savent fort bien que dans ce conflit mondial leur pays est exposé à de graves dangers et que la distance n'est plus, de nos jours, un rempart suffisant. Toutefois, ce n'est pas simple coïncidence si les enrôlements volontaires, dont le total dépassait de beaucoup, avant juin 1940 le nombre d'hommes fournis par le Canada français entre 1914 et 1918, si ces enrôlements, dis-je, ont plus que doublé après la défaite de vos armées. Il y avait dans le geste de nos gars, une arrière-pensée de vous venger et de vous rendre cette liberté que vous nous avez appris à parer des ornements de votre génie.

Quoiqu'il en soit le Canada compte à l'heure actuelle près d'un demi-million d'hommes sous les armes, sans compter le cent mille aviateurs formés dans nos quatre-vingt treize écoles et les quelque trente mille officiers et marins de notre flotte. Tous ces combattants sont équipés et armés par une industrie nationale dont le rendement a été cen-

tuplé depuis un an, si bien qu'elle est en état, non seulement de satisfaire à tous nos besoins présents et futurs, mais aussi de contribuer à l'armement et à l'équipement des autres armées britanniques. Nos avions, nos canons, nos chars d'assaut, nos voitures blindées, nos parachutes, nos mitrailleuses, nos fusils et nos munitions sont sur tous les fronts. Et nous continuons la production en série à un rythme sans cesse accéléré, puisque depuis quelques mois nous avons réussi au moins un prototype de tous les engins de guerre et de tous les articles d'équipement nécessaires à la guerre moderne.

Naturellement, un pays de onze millions d'habitants, même outillé à l'américaine et décidé à un effort total ne peut prétendre décider du sort de la bataille qui, pour l'Amérique, ne fait que commencer après deux ans de préparations fiévreuses. Ce qui importe c'est que notre effort soit étroitement lié à celui, gigantesque, que font les Etats-Unis. Comparée à la leur, notre contribution ne représente qu'une fraction du total des hommes et des armements qui vont être lancés contre les forces de l'Axe. Et cette fois l'élément de surprise ne jouera plus en faveur de l'ennemi. Nous connaissons ses moyens, s'il ignore encore plusieurs des nôtres. Les échecs allemands en Russie et en Lybie, la résistance offerte aux Japonais dans le Pacifique ont démontré à l'évidence que l'Axe est loin d'être invincible et que l'élargissement du champ de bataille joue en notre faveur.

Ne nous croyez pas trop optimistes. Nous ne le sommes pas. La naïve Amérique exhubérante de jeunesse et un peu vantarde que vous avez peut-être connue autrefois a fait place à un continent mûri par l'épreuve et conscient de ses responsabilités. Nous avons beaucoup appris et beaucoup retenu depuis deux ans. Nous regardons la réalité bien en face. Surtout nous ne méjugeons pas la force de l'adversaire. Nous savons fort bien que la lutte sera dure et peut-être longue. Mais l'unanimité d'opinion s'est faite aux Etats-Unis et au Canada et nous sommes tous résolus à vaincre. Canadiens-français et Canadiens-anglais, Américains du nord, du sud et du centre, nous ne formons plus qu'une armée d'hommes libres, unis par un idéal commun et décidés à consentir tous les sacrifices nécessaires pour assurer notre salut en délivrant le monde de la tyrannie nazie. Toutes nos ressources sont engagées dans le conflit, tous nos efforts convergent vers la victoire à remporter.

Et voilà pourquoi, au début de cette nouvelle année, je puis vous exprimer, sans rougir, mes vœux de patience et d'espoir. L'Amérique, pas plus que l'Angleterre ni que les autres peuples alliés ne se désintéresse du sort des victimes de l'agression allemande. Tout le monde a été pris par surprise, mais plus heureux que vous, nous avons eu la chance de nous ressaisir, de nous armer et de nous préparer à la revanche. Bientôt nous serons tout à fait prêts à frapper un grand coup, monsieur Churchill vient de l'affirmer à Washington. Oui, il faut être patients.

Oh! nous savons bien que notre lenteur apparente — mais apparente seulement — vous énerve. Nous savons combien il est dur d'attendre une aide lointaine quand on a le couteau sur la gorge, qu'on voit souffrir de la faim ses enfants et qu'on guette le retour d'êtres chers, retour sans cesse retardé par la cruelle politique allemande. Croyez bien que nous ne sommes pas indifférents à vos souffrances et que notre sympathie n'a d'égale que notre admiration pour votre magnifique esprit de résistance. Mais que pouvons-nous faire de plus utile pour vous que de travailler à vous débarrasser une fois pour toutes de vos bourreaux afin que vous puissiez refaire librement votre vie, sous la direction de gouvernants de votre choix et dans vos frontières rétablies.

C'est ce que nous faisons, les dents serrées avec, dans le coeur, un espoir grandissant.

Si vous pouviez voir nos jeunes gens s'exercer à la guerre moderne; si vous pouviez compter les théories de chars d'assaut, d'avions et de canons qui sortent de nos usines; si vous pouviez aussi être témoins de ce qui se passe chez nos voisins du sud, dans le Royaume-Uni et dans les autres dominions; surtout si vous pouviez connaître notre état d'esprit à tous, cet espoir qui, pour nous, est une certitude serait plus que jamais vôtre.

Oui, la France renaîtra, grande et belle. Elle ne sera pas, comme l'ont conçu les inventeurs du pan-germanisme, un simple potager qui nourrira de primeurs les gros industriels allemands, seuls possesseurs de la richesse de l'Europe. L'odieux de ce plan le condamne d'avance. La France a un autre rôle à jouer et si Dieu bénit nos armes, elle le jouera.

Vive la France.

Monsieur Pierre Daviault

Pierre Daviault, né à Saint-Jérôme, dans la province de Québec en 1899. Etudes, après le collège, à l'université de Montréal et à la Sorbonne de Paris. Journaliste, attaché à la rédaction de la "Presse" de Montréal. A représenté ce journal à la tribune des courriéristes parlementaires d'Ottawa. Devenu ensuite traducteur des Débats à la Chambre des communes, service dont il est aujourd'hui chef adjoint. A collaboré à de nombreuses revues. Publié divers ouvrages, entre autres sur la technique de la traduction : *L'Expression juste en traduction*, *Questions de Langage*, *Traduction...* Des biographies : *la Grande Aventure de Le Moyne d'Iberville*, le *Baron de Saint-Castin*, chef abénaquis. Un roman : *le Mystère des Mille-Iles*. Membre de la Société royale du Canada. Professeur de traduction à l'Université d'Ottawa. Conférencier, surtout à la radio, où il a donné, pendant plusieurs saisons, des études sur l'actualité littéraire anglo-américaine. A été critique littéraire au "Droit" d'Ottawa.

le 7 décembre 1941

Un Canadien-français parle aux Français. Aux Français de France, comme nous disons chez nous. Née spontanément dans les couches profondes de notre terroir, employée naturellement pour désigner "ceux des vieux pays", entrée dans notre vocabulaire particulier, cette expression, plus que de longs discours, pose dans une lumière éclatante notre attitude intime à l'égard de la France. Et puis, non, "attitude" ne convient pas pour désigner le sens instinctif que nous avons des liens qui nous unissent à la Vieille-France, nous de la Nouvelle. Ce n'est pas assez de dire que la France reste pour nous, en dépit des distances et des séparations, — la métropole, la mère patrie, le foyer d'où émane la flamme sacrée qui réchauffe et illumine, non seulement notre vie intellectuelle, mais le centre même de ce qui constitue pour tout être humain le faisceau du sentiment de l'entité ethnique, de la nationalité, de la race, c'est-à-dire l'un du petit nombre des instincts dont se compose la personnalité. Si nous vous appelons Français de France, c'est que nous nous savons Français, nous aussi, Français que les avatars de l'histoire ont jetés dans une autre partie du monde. Et nous savons qu'il y a aussi des Français ailleurs, dans les Antilles, dans Haïti, en Louisiane, à l'île Maurice (cette ancienne île de France), en Afrique, en Asie,

partout. Et cette pensée nous fait comprendre que nous nous rattachons à une collectivité qui, à travers le temps et l'espace, unit en un tout ce qu'on doit appeler le monde français. Il existe un monde français, comme il existe un monde anglo-saxon et un monde espagnol. C'est-à-dire un monde, témoin et propagateur de cette haute, de cette immense civilisation dont le coeur a été, est encore et restera toujours la France, votre pays, qui est aussi le nôtre à plus d'un égard. C'est par là que nous comprenons si intimement tout le sens d'une expression, la France **immortelle**, qui, pour nous, n'est pas un cliché grandiloquent. Dans les jours sombres que nous traversons, cette pensée nous est une raison d'espérer, d'espérer pour vous et, par conséquent, d'espérer pour nous. D'espérer en quoi? D'espérer en la victoire des défenseurs de la liberté, en ce monde que n'ont pas usé les folies d'une civilisation européenne parfois dévoyée mais qui sortira purifiée, espérons-le, des flammes ardentes de l'épreuve la plus terrible qu'elle ait connue, victoire qui vous apportera la libération et redonnera son resplendissement au centre de notre civilisation, de la civilisation du monde français.

Cette victoire, nous ne nous bornons pas à l'appeler de tous nos vœux. Nous y travaillons activement.

Les Canadiens-français avaient volé au secours de la France et de l'Angleterre, en 1914. Des victoires glorieuses avaient marqué l'ardeur de leur participation. Courcellette, Vimy, Ypres, ce sont des noms de villages, de villes de chez vous; ce sont des noms qui s'inscrivent sur les drapeaux de nos régiments déposés dans le chœur de nos églises au lendemain de l'armistice de novembre 1918.

En septembre 1939, nous avons repris les armes avec le même entrain. Chez nous, il n'y a pas de conscription. L'engagement dans l'armée se fait sous le régime du volontariat. Eh bien, dès le début des hostilités, les volontaires ont afflué sous les drapeaux. Après le catastrophique mois de juin 1940, les engagements se sont faits plus nombreux que jamais. Nous comprenions que la guerre, loin d'être finie, entrait dans une phase difficile qu'il fallait traverser coûte que coûte. Aujourd'hui, nous avons des troupes partout où se livreront les combats décisifs. De l'Angleterre à Hong-Kong en Extrême Orient, se trouvent des régiments qui portent ces noms français : le régiment de Maisonneuve, le régiment de la Chaudière (c'est le nom d'une rivière et d'une vallée de chez nous), les Voltigeurs de Québec, les Fusiliers Mont-Royal, le Royal 22^e régiment et que d'autres! Nos aviateurs se couvrent de gloire et il suffit de mentionner ici le commodore de Niverville, le capitaine Jean-Paul Desloges, le sergent Robillard. Nos marins contribuent à la patrouille de l'Atlantique.

Nous allons nous battre parce que nous espérons aider à la libération de la France, nous allons nous battre aussi parce que nous sentons profondément l'horreur que serait un monde soumis au joug nazi; nous allons nous battre à cause de notre sentiment de loyauté envers l'Angleterre.

Nous touchons là au dualisme bien particulier à notre nationalité. Nous sommes français de coeur et d'esprit. Nos collègues enseignent Corneille et Racine à leurs élèves. Nos librairies vendent, en temps normal, les éditions de Grasset ou de Plon; nos théâtres jouent les succès des scènes parisiennes. Notre langue est le français et la masse de nos gens ignorent totalement l'anglais. Mais, politiquement, nous sommes britanniques. Je veux dire que, non seulement nous possédons les institutions politiques que nous avons empruntées à la Grande-Bretagne, mais que nous sentons tout le prix des liens qui nous unissent à l'Empire britannique. C'est ce que nous appelons notre loyauté. Elle est entière, sans restriction, d'une parfaite sincérité. Notez que l'expression que nous en donnons dans la guerre actuelle est tout à fait spontanée. Il faut comprendre que le Canada, pas plus que les autres dominions britanniques, ne constitue une colonie au sens habituel du mot. Le seul lien, mais il est puissant, qui unisse notre pays aux autres groupements politiques du monde britannique, c'est l'allégeance à la couronne anglaise. Nous sommes entrés en guerre de notre plein gré, nous y intensifions notre effort également de notre plein gré. L'un de nos grands hommes d'Etat vient de mourir. Il portait le nom bien français d'Ernest Lapointe et il n'avait appris l'anglais, pour se faire entendre des députés anglais à notre Chambre des communes, qu'à l'âge de quarante ans. Champion fervent de l'autonomie du Canada, il ne défendait pas avec moins d'ardeur notre union à l'Empire. Il avait été l'un des artisans de ce que nous appelons le "statut de Westminster", cette loi qui n'en est pas une à vrai dire mais qui a plus de force que les lois, cette déclaration de principes qui constitue la plus récente charte politique de l'Empire britannique, cette vaste collectivité politique sans constitution écrite, tout comme l'Angleterre est un puissant royaume sans loi constitutive. M. Lapointe, dont l'attachement à la France s'exprima jusqu'à la fin, représentait de façon brillante ce dualisme canadien-français et les Canadiens-anglais ont pleuré sa perte comme nous. Il continuait, à cet égard comme à bien d'autres, notre grand homme, sir Wilfrid Laurier, Canadien-français, qui a été le premier ministre le plus illustre de notre confédération et dont on célébrait justement, il y a quelques jours, le centenaire de naissance. C'est sir Wilfrid Laurier qui exprimait avec force, lors du jubilé de la glorieuse reine Victoria, notre double allégeance, du coeur et de l'esprit. "J'ai, disait-il, l'orgueil de mes origines françaises, mais je suis britannique jusqu'à la moelle des os".

Comprenez-vous, maintenant, avec quelle passion nous participons à la lutte contre le nazi que nous croyons immonde? Passion qui s'alimente à deux sources qui procèdent du coeur et de la raison, qui vient de notre désir d'aider la France et d'aider l'Angleterre. Nous savons qu'en aidant l'une et l'autre, c'est nous-mêmes que nous sauverons. Le nazisme, nous le savons, serait la mort de tout ce que nous avons de sacré, et surtout de cette nationalité aux traits si particuliers que nous avons réussi à édifier sur les bords de notre grand fleuve

Saint-Laurent et à laquelle nous tenons plus qu'à la vie. Malgré les bobards qu'a pu répandre l'insidieuse et si habile propagande nazie, voilà notre sentiment. Nous souhaitons passionnément la défaite du nazisme et nous entendons y contribuer de toutes nos forces.

Le Canadien français ne s'emballe pas facilement. Aux prises depuis trois siècles avec une nature riche mais rude, — qui ne cède pas facilement ses richesses; — en lutte avec un destin difficile qu'il a réussi à vaincre, il a appris le sens des réalités et des possibilités. Notre peuple a été longtemps agricole et, bien qu'il ait pris le chemin de la ville depuis le début du siècle, les cultivateurs en constituent encore la majorité. Le contact avec le sol ramène à des niveaux tout humbles les élans qui menaceraient d'égarer dans les enthousiasmes dangereux. Ce sens commun, ce gros bon sens nous fait considérer la guerre actuelle dans sa vérité et c'est en connaissance de cause, les idées bien nettes, que nous choisissons notre voie.

Si, d'une part, nous voyons où se trouve notre danger, d'où part la menace, de l'autre nous voyons où gît le salut. Ayant tout considéré et tout pesé, nous avons conclu que la victoire, après bien des avatars certes, se trouvera du côté de l'Angleterre. L'empire britannique, aidé de l'immense organisme industriel des Etats-Unis, possède un réservoir de ressources inépuisables. Lent d'abord à les mettre au service du dieu de la guerre, attendu que les travaux de la paix l'intéressaient davantage, il a fini par consacrer toute son énergie à l'oeuvre qui s'impose maintenant. Il forge ainsi un instrument militaire qui dépassera en puissance celui de l'ogre allemand. Déjà cette puissance se fait sentir. Quand elle atteindra à son maximum, elle écrasera un monstre que ses excès mêmes auront épuisé. Ce n'est pas là, chez nous, prendre des désirs pour des réalités, mais une conviction fondée sur l'observation des faits.

Forts de cette conviction, les Canadiens-français travaillent à atteindre un résultat qui ne fait pas de doute pour eux. Aux champs, où se produisent les aliments dont la Grande-Bretagne a besoin et que nos navires lui portent en dépit des sous-marins, dans la forêt et à l'usine, d'où sort le matériel de guerre, aussi bien que dans les rangs de l'armée, nos gens se consacrent consciencieusement et sans réserve à cette tâche.

Il nous tarde que Paris redevienne la Ville-Lumière pour que nous puissions, comme par le passé, y aller nous retremper dans l'atmosphère française. Avant la guerre, c'est par douzaines, par centaines, que nous nous y rendions chaque année poursuivre nos études ou simplement prendre "l'air de France". En attendant que recommence ce mouvement bienfaisant, nous nous efforçons d'alimenter chez nous la source de la vie française. Vos journaux, vos livres, vos pièces de théâtre ne nous viennent plus par la poste. Mais nos maisons d'édition de Montréal et de Québec publient les livres d'écrivains français

réfugiés aux Etats-Unis ou reproduisent, en vertu d'accords particuliers, des oeuvres publiées de l'autre côté de l'océan. C'est ainsi que la *Pharisienne* de François Mauriac a paru dans une édition montréalaise. Nos collègues étant privés des manuels qu'ils recevaient de chez vous, nos éditeurs ont obtenu la permission de les imprimer ici pendant la durée de la guerre. Notre devise nationale, celle qui apparaît dans les armoiries de notre province française de Québec, dont le territoire est plus grand que toute la France européenne, est : **Je me souviens**. Nous y sommes fidèles, en ce domaine, comme en tous les autres et nous faisons en sorte de ne pas oublier, de ne rien oublier de nos origines, de notre culture, de nos traditions françaises.

De cette façon aussi, nous participons au salut de la cause commune, de la cause du monde français. Nous entretenons, dans notre coin de ce monde, la flamme du flambeau sacré. Dans les jours difficiles que nous traversons tous, c'est ce qui importe surtout.

Sans se laisser abattre par les déconvenues ou les désespoirs, sans prêter l'oreille aux tentateurs qui conseillent le désarmement moral, les défaites du coeur et les redditions de l'esprit, nous devons tous, Français de tous les coins de l'univers, garder la croyance en la pérennité de notre race; conserver, tenace, l'espoir dans les renouveaux assurés. Les défaites passagères, pour cruelles qu'elles soient, ne feront, en définitive, que retremper nos énergies, si, au fond du coeur, nous refusons de prêter main forte à l'ennemi et d'ajouter aux échecs matériels les abdications de l'esprit. Nous savons, ici, que notre race a trop de ressources latentes pour s'y résoudre et peut, d'ailleurs compter sur trop de précieux concours. Et c'est pourquoi, nous formulons avec l'accent de la conviction la plus profonde le voeu éternel : "Vive la France, l'ancienne et la nouvelle !"

Docteur Roméo Boucher

Le docteur Roméo Boucher est médecin de la Faculté de Paris. Il est maintenant professeur à l'Université de Montréal, et directeur scientifique à l'hôpital Saint-Luc de Montréal. C'est un savant dont la vaste culture fait l'admiration en même temps que la gloire du Canada-français.

Le 17 février 1941

Français de France, Français de la France toute entière, de la France telle que nous l'avons toujours comprise et connue, telle qu'elle vit encore dans notre esprit, à nous, les Canadiens, laissez-moi vous parler à coeur ouvert, comme je le ferais si j'étais près de vous; comme je le faisais quand j'étais, chez vous, l'hôte de votre vie intellectuelle, l'élève de vos écoles scientifiques.

En m'écoulant, ce ne sont pas des conseils que vous entendrez. Ni un beau discours plus riche de métaphores que d'idées. C'est l'expression, aussi simple que possible, de la profonde émotion qui nous étreint quand nous pensons à ce grand pays qui est le vôtre et dont nous sommes actuellement si loin. Il faut cependant que vous sachiez que nous avons le même sang que le vôtre, que nous portons en nous-mêmes une force qui échappe, qui doit échapper aux influences et aux circonstances accidentelles. Nous avons une allégeance nationale qui fait notre orgueil. Nous sommes les sujets fidèles et loyaux d'un autre pays que le vôtre et il ne saurait en être autrement. Mais cette loyauté et cette fidélité nous permettent aujourd'hui de pouvoir vous dire : "Français de France, nous voici ! Nous n'avons pas oublié l'élément spirituel que votre ascendance a semé en nous. Il n'entre pas dans notre tempérament de nous servir de sentiments de commande et notre patriotisme ne peut rester indifférent aux malheurs de votre pays. Nous avons conservé l'équilibre et la mesure, le bon sens et la ténacité qui vous caractérisent, mais nous vivons dans un pays jeune où nous avons dû combattre pour subsister. Nous coudoyons un peuple qui a su nous faire comprendre et aimer les solutions pratiques. Malgré cela, vous ne sauriez croire comme votre vie spirituelle et intellectuelle, cette expression de l'âme collective, a imprégné toute entière l'atmosphère de nos vies. C'est pourquoi nous pensons, nous sentons aujourd'hui que notre hérité a des exigences et des affinités faites d'impondérables, mais d'impondérables qui font comprendre, mieux qu'une longue thèse, pourquoi nous sommes prêts, nous, vos frères d'Amérique, à tous les sacrifices, non seulement pour conserver notre liberté, mais pour racheter la vôtre, pour nous permettre de recevoir encore l'élément spirituel qui vous anime et enraye à tout jamais, de votre vie comme de la nôtre, les forces destructives et les énergies du mal.

Comme des centaines d'autres de mes compatriotes, j'ai vécu votre vie pendant plusieurs années; j'ai puisé aux sources de science

vers lesquelles accourait le monde civilisé; j'ai gardé chez vous des amitiés de tout repos que le temps n'a pas altérées; j'ai conservé le pieux souvenir des grands maîtres dont quelques-uns, hélas ! sont disparus ; j'ai pris, enfin, tout ce que votre pensée a toujours su distribuer si généreusement. Et dans ces jours de malheur et d'exactions, vous pourriez nous croire indifférents à tout ce passé? Bien plus, à nous qui sommes chargés de l'enseignement universitaire, qui avons donné, aussi abondantes que nous les avons reçues, les connaissances acquises à la lumière du génie français et enseignées, sous son égide, dans la langue française, serait-il possible qu'un jour on puisse nous dire : "Mais quoi ? tous ces beaux discours n'étaient donc que sentiments de parade ?" Non, vraiment, il n'est pas possible de méconnaître ainsi le lot magnifique qui nous échoit et de renier d'un seul coup ce passé qui fait notre richesse morale et notre fierté nationale !

De ce côté-ci de l'Atlantique, Américains et Canadiens, nous avons conscience des épreuves, des calamités et des cruelles souffrances que vous supportez. Mais nous savons que la France est forte de son bon droit et que nous ne pouvons laisser ternir son passé, ni sa réputation. Dès l'instant où la brutalité du Boche vous força à courber la tête, nous avons compris que votre effacement n'était qu'une politique d'attente et non de renonciation. Comme nous comprenons que la volonté qui soutient la France tout entière, dans son adversité, à le secret espoir d'être secourue par notre aide et que la lutte celle que nous avons entreprise pour votre pays et pour le nôtre jusqu'à la limite ultime de nos ressources, de nos forces et de notre sang ! ne peut cesser qu'au jour de la victoire définitive et totale. Nous appartenons à une race magnifique, nous sommes sous la protection d'une race tenace, nous avons des alliés nombreux, riches et puissants et, pour nous, le triomphe de notre cause et de la cause française n'apparaît que comme une chose certaine. Le jour où l'Allemagne se rua contre vous et contre nous, guidée par un dictateur follement obsédé par l'idée qu'il n'allait pas, cette fois, laisser échapper l'occasion si impatiemment attendue et si soigneusement préparée, nous avons froidement décidé de nous donner de toute notre âme à la défense de la Patrie. Et pour nous, Canadiens, la défense de la Patrie, c'est la défense de tout ce qu'il y a de propre dans le monde; c'est la défense d'un idéal autrement élevé que celui de la conquête. Notre ardeur s'anime à la conviction que notre cause est juste, que nous combattons pour notre vie, tant spirituelle que matérielle. La France, avec son glorieux apanage et toutes ses qualités, la France, dont le sang cache au plus profond de lui-même tant de vertus, la France, dis-je, se doit et doit à tous ceux qu'elle a nourris de sa sève de ne pas se laisser abattre par les revers qu'elle vient de subir. Ils sont durs, nous le savons, d'autant plus durs qu'ils sont survenus sous la poussée inattendue d'un ennemi dont le seul sentiment n'est qu'un sentiment méprisable de rapine et de manquements à la parole donnée. Avec l'aide de nos alliés, avec la détermination que nous mettons à vaincre, nous sommes certains de débarrasser l'humanité de ces bêtes immondes

dont la seule mission paraît être de jeter l'univers dans une atmosphère de sang et de feu.

Dans ces jours de deuil, ce sera un grand réconfort pour vous de savoir qu'au loin, sur toutes les terres et sur toutes les mers du monde, l'ennemi est traqué, cerné, sans pitié, ni miséricorde. Ce sera un grand espoir pour vous d'apprendre que dans tous les pays où flotte encore le drapeau de la civilisation, il se fait un travail constant, il s'accomplit une métamorphose magique qui met tous les bras en action, tous les coeurs à l'unisson et toutes les volontés en tension. Mais il faut que vous nous aidiez. Il faut que vous nous aidiez par votre détermination à ne pas vous laisser aller au découragement, que vous nous aidiez par votre volonté à ne pas vous laisser vaincre, par votre résistance aux forces qui vous entourent. Toutes les classes sociales de notre pays combattent pour vous. A l'appel du danger, au cri de votre sang; ils donnent tout pour voler au secours de la liberté et pour aider la France meurtrie à redresser la tête.

S'il m'était permis de vous dire le nombre de médecins, d'ingénieurs, de chimistes, de prêtres, d'officiers, de soldats, et d'ouvriers qui cèdent à l'attrait des armes pour courir sus à l'ennemi, s'il m'était permis de vous donner en détail les manifestations victorieuses de notre marine et de notre armée, vous sentiriez peut-être monter en vous non seulement une vague de confiance, mais aussi une grande fierté pour ce peuple canadien qui se bat pour la liberté des consciences et de l'esprit, pour ce peuple dont un gros tiers — celui dont les ancêtres étaient les mêmes que les vôtres, Français de France! — voit dans la Victoire, non pas une façon de se libérer de la Patrie intellectuelle, mais un geste élégant, reflet incomplet et spontané de tous ceux que la France a eus envers lui depuis qu'il existe.

Ajoutons, en terminant, que la calomnie se répand de tous côtés, autour de vous et parmi vous. Sous des apparences insidieuses, elle cache un venin perfide qui empoisonne vos esprits, jette le tumulte dans vos âmes et sème peut-être la discorde dans vos rangs. N'écoutez que ce qui vous vient d'une source pure et ne prêtez pas l'oreille aux propos qui ont pour but d'abaisser ou de mésestimer les succès de ceux qui se battent pour vous. Autour de nos ennemis communs, il s'est constitué un vaste réseau de forces et de pouvoirs auxquels ils ne peuvent échapper. L'heure sonne déjà où les soudards d'Hitler tombent sur leurs genoux pour implorer la pitié.

Français de France, écoutez une voix lointaine qui n'a aucun intérêt à vous mentir parce qu'elle vient d'un peuple dont le sang appartient au vôtre. Je suis professeur dans une université française d'Amérique et médecin, par surcroît. Aussi n'ai-je pu, devant votre misère, résister à venir vous apporter la parole d'encouragement et de consolation que j'ai accoutumé de distribuer à ceux qui souffrent.

Français de France, c'est un ami qui vous parle, un véritable ami. Restez debout, fiers et invincibles. Nous sommes à la rescousse avec tout ce que notre foi envers vous et envers nos alliés peut apporter de fort et d'invincible.

Monsieur Emile Vaillancourt

Emile Vaillancourt, né à Montréal le 23 mars, 1889, fils de J.-A. Vaillancourt et d'Emilie de Guise.

Ecrivain et conférencier. Auteur de "La Conquête du Canada par les Normands" et de plusieurs autres livres. Historien et généalogiste.

Docteur "honoris causa" de l'Université de Caen, Fellow de la Royal Geographical Society de Londres, Lauréat de l'Académie française.

Lieutenant-colonel honoraire du Corps-Ecole d'officiers Canadiens de l'Université de Montréal.

A fait ériger tant en France qu'au Canada, un grand nombre de monuments aux héros français du Canada.

Huitième génération au Canada de Robert Villencourt, né à Saint-Nicolas-d'Algermont, dans l'arrondissement de Dieppe en Normandie. Par sa mère il descend de Guillaume de Guise né à Dunkerque, dans la Flandre française, vers la même époque que son ancêtre paternel.

1er février 1942

Chers Amis Français,

Aujourd'hui c'est un Canadien qui vous parle, un Canadien de vieille souche normande — comme la plupart des siens — un Canadien attaché au Canada de tout son âme, dévoué à la France de tout son coeur, un Canadien du Québec, de cette province que toutes les fibres de sa pensée et de sa culture lient à la tradition, à la culture et à la pensée française. Ici, nous tous, Canadiens de langue française, tendons tous nos efforts pour la Victoire de la Liberté, parce qu'elle sera la Victoire des Institutions Libres sur le fascisme, négateur de toutes les valeurs spirituelles, parce qu'elle affranchira la pensée et les peuples dans le monde entier, mais aussi et surtout parce qu'elle libérera la France de ses chaînes et rendra à la culture française son immense rayonnement mondial.

C'est là dans le fond de notre coeur notre but de guerre numéro un; et c'est celui qui nous a mobilisé au premier jour du combat au service de la Victoire. Le Canada tout entier et le Canada de langue française, champions de toutes les causes justes, se font un honneur d'avoir été la première nation d'Amérique qui a répondu présent au côté de la France et de l'Angleterre, pour gagner la lutte contre les puissances

du mal. Toutes ses forces, il les a mises aussitôt au service de la bataille. Nos hommes sont partis outre-mer pour combattre; ils sont dans les forces de terre et de mer de la coalition; les pilotes canadiens abattent tous les jours des avions de l'Axe, bombardent les usines de munitions; d'héroïques soldats canadiens viennent de tomber à Hong Kong, affirmant ainsi sur les territoires lointains de combat, la solidarité totale des nations qui ont juré de vaincre et de libérer le monde. Cette union des esprits, des coeurs, des forces humaines et des forces matérielles est complète. Les Canadiens qui tombent en Chine, ceux qui succombent en abattant des messerschmidt, ceux qui sombrent dans les luttes navales, sont des soldats et des marins et des aviateurs qui combattent pour la France en même temps que pour le monde, tout comme les paysans de France qui sont tombés dans les champs de Belgique et des Flandres, sur la Somme et dans les Ardennes, en même temps qu'ils défendaient leurs champs et leur liberté, luttaien pour la liberté du monde et pour le Canada. Vos soldats étaient nos soldats, et nos soldats sont les vôtres. La cause du Canada et celle de la France sont unies dans cette conflagration mondiale où sont en jeu toutes les dignités et les richesses de l'humanité et de la civilisation.

Mais si le Canada se fait gloire d'avoir le premier, parmi les nations américaines, répondu **présent** par ses combattants dans la bataille, il est fier aussi d'avoir compris aussitôt que cette guerre longue serait aussi une guerre de techniques, d'armement, de production industrielle, de mobilisation de toutes les ressources matérielles existantes, et de création de nouveaux outils de combat. Ce pays pacifique, tout dévoué aux progrès de la paix, ce pays agricole, le pays des forêts et des lacs, le pays des pâturages et des prairies, le pays des moissons et des forces hydrauliques, le pays de Maria Chapdelaine, où tant d'horizons rappellent les horizons de France, où tant de paysans et de cultivateurs n'avaient d'autre préoccupation, comme les paysans de la Normandie, de la Touraine ou du Périgord, que de soigner leurs cultures, leur maison et leur foyer. Ce pays s'est transformé en quelques mois en une immense usine de munitions et d'engins de destruction. Et partout sur les chantiers les cheminées fument, les tours travaillent nuit et jour. Les paysans ont abandonné les tendres horizons des soirs sur les Laurentides et les vallées et les lacs, pour entrer dans la fournaise de cette production industrielle titanesque. Les femmes et les adolescents ont trouvé des tâches à leur mesure dans les chantiers et les usines; tout le peuple du Canada est engagé dans cette lutte d'où ne peut sortir que la Victoire et la destruction de vos oppresseurs.

Songez que la balance oscille, lentement, trop lentement à votre gré comme au nôtre, mais inflexiblement. Le sort de l'Axe est scellé — matériellement et moralement. Matériellement, la plus formidable coalition de l'histoire du Monde s'est créée pour le combattre et l'abattre. Aux côtés de l'Angleterre et du Canada — premiers combattants à vos côtés — se sont rangés les Etats-Unis, la Russie et la Chine, réservoirs immenses de forces humaines et matérielles, de richesses en métaux,

en pétrole, en explosifs, en avions, en canons, en tanks et en bateaux. Tous les jours les fabriques de munitions et d'armement de l'Axe sont soumises à des bombardements plus nombreux et plus destructeurs; tous les jours les fabriques de munitions et d'armement de la Coalition de la Liberté sont plus nombreuses dans les pays soustraits aux entreprises destructives de l'Axe... La balance oscille.

Moralement, toutes les forces de l'esprit et tout le courage des hommes sont mobilisés dans le monde en face des *gangsters nazis* et de leurs divisions mécanisées. La conscience universelle, éveillée aux dangers mortels que la barbarie germanique fait courir à la civilisation, rassemble toutes les forces libres du monde au service de la Victoire. Et déjà, la marée de l'invasion a reflué en Russie, où le paysan russe, communiste ou non, s'est levé — avec quel héroïsme — pour défendre la Sainte Russie; le paysan chinois inflige des désastres quotidiens aux singes japonais, imitateurs de leurs maîtres nazis; en Syrie, en Lybie, en Méditerranée, les forces du Commonwealth et les forces françaises libres font reculer les troupes du grotesque Mussolini appuyées par les tanks allemands. La route de l'Atlantique est restée libre malgré tous les efforts de l'Allemagne. La Royal Air Force écrase les forges et les chantiers des barbares d'Outre-Rhin. Et comme la Victoire accompagnera certainement le fléchissement psychologique du moral de l'ennemi, on peut essayer de se représenter l'état d'esprit du combattant allemand. Si inhumaine que soit — nous le savons, la mentalité germanique; si difficile qu'il soit de l'imaginer, nous pouvons essayer de reconstruire les pensées du soldat du Reich, dans les plaines de Russie. Il combat pour asservir des terres lointaines; il sait qu'ils est encerclé; que la mer lui est interdite; il sait que ses foyers, son village ou son faubourg sont tous les jours bombardés par des forces croissantes; il sait que toutes les forces du monde libre se mobilisent contre lui en un essor tous les jours plus écrasant; et déjà il sait qu'il a dû reculer dans son entreprise contre l'Angleterre, dans son entreprise contre la Russie, dans son entreprise contre l'Afrique, dans sa lutte pour l'Atlantique... Il sent au fond de lui que sa cause est criminelle... Il sait qu'il est perdu... Sans doute, la machine de guerre nazie aura encore des sursauts, portera encore de rudes coups; mais elle sait qu'elle est perdue. Les nations attachées à la paix ont obligatoirement des revers dans les débuts de leur lutte avec les puissances qui ont mis toutes les forces de la science au service de la destruction, qui ont déshonoré, par l'usage qu'elles en font, les plus hautes conquêtes de l'esprit humain. Et si la France est tombée, c'est parce qu'elle a été attaquée brusquement par tout le poids de la technique germanique au service de l'esprit de conquête, avant que les forces de la civilisation mondiale aient pu se mobiliser et voler à son aide. Cela nous le savons.

Aujourd'hui tous les peuples libres, et au premier rang les Canadiens, ont pris pour devise "Vaincre ou mourir". Ils vaincront. Courage donc, Amis français! Je vous adresse, pour tous, toute l'affection inaltérable du Canada, tout son dévouement à la Victoire. A tous les gars

du Nord, aux Alsaciens annexés temporairement, aux Lorrains de Domrémy, aux Provençaux des Alpilles et du Lubéron, aux solides Auvergnats, aux paysans de la Loire et du Périgord, aux Bretons, aux ouvriers des mines et des usines; et si vous le permettez, avec une nuance de tendresse particulière, à tous mes amis de la Normandie. Comme le Français qui aime toute la France unie, éprouve une émotion particulière quand il pense à sa province, aux olives de la Provence, aux forêts des Vosges, ou aux pardons de Bretagne, pour moi, quand je revois la France, c'est toujours d'abord vers la Normandie que se porte mon rêve. Clochers des églises de Caen et de Lisieux, falaises des côtes de Dieppe et de Honfleur, paysages de la Seine normande, de Bagnoles de l'Orne, petite église de Saint-Nicolas-d'Aliermont, près de Dieppe, où mon ancêtre fut baptisé le 3 octobre 1644, villages sur les horizons calmes et paisibles de la forêt normande chantée par Herriot, c'est à vous que je pense d'abord quand je pense à la libération de la France... Je veux revoir ma Normandie...

Nous reverrons la France libre, la Normandie heureuse... La Pensée de la France ne peut être absente du monde reconstruit. La Pensée de la France sera présente à la Victoire; elle est indispensable à la vie de l'humanité pour qui elle fut, pour qui elle reste, malgré ses souffrances actuelles, pour qui elle sera dans l'avenir, une des plus brillantes étoiles qui montre aux hommes la route de la Justice et de la Vérité.

Monsieur Roger Baulu

Fils de Français, né au Canada. Ancien journaliste, Roger Baulu est entré depuis une huitaine d'années dans le domaine de la radio, en qualité de speaker. Entré depuis un an au service de la Société Radio-Canada, il occupe maintenant les fonctions d'annonceur en chef à la Société. M. Baulu est le speaker attiré de l'émission "Le Canada parle à la France".

Le 1er février 1942

Mes chers auditeurs français,

C'est une voix française qui vous parle. Et pourtant, je ne suis pas français. Je suis Canadien. Mais la langue française est celle que mes compatriotes et moi, avons parlée toute notre vie. Pour beaucoup d'entre nous, c'est la seule que nous connaissons.

Pourquoi? Eh bien, c'est parce que nous ne sommes pas Français de nationalité, nous le sommes de coeur et d'esprit. Nous avons tout en commun avec vous : notre langue, notre foi, notre culture, nos idéals. Votre civilisation est la nôtre. Nos ancêtres sont des Français. Et nous sommes restés français. Et aujourd'hui, parce que vous souffrez, nous souffrons aussi.

On vous a parlé de vos cousins d'Amérique, les Canadiens-français. Non, nous ne sommes pas des cousins. Nous sommes des frères. La province de Québec est la plus grande province française au monde. Songez que nous sommes ici près de trois millions. C'est une force. Trois millions de Canadiens de langue française, qui dans leur coeur portent le deuil, depuis que la France est tombée.

Savez-vous bien ce que nous sommes? Savez-vous bien que la France est contenue trois fois dans la seule province de Québec? J'ai dit il y a un instant que nous sommes ici trois millions de Canadiens de langue française. Savez-vous bien que lorsque le Canada a passé à l'Angleterre, nous n'étions que 60,000? N'est-ce pas que nous avons grandi, que nous sommes devenus forts et nombreux? Sous la protection du drapeau britannique, nous avons progressé, dans tous les domaines, aussi bien dans le domaine économique que dans le domaine politique.

Combien y en a-t-il parmi vous qui savent, par exemple, que le Canada est un pays officiellement bilingue, que nous avons une monnaie bilingue, que les timbres qui circulent dans tout le pays sont ré-

digés dans les deux langues, que le français a droit de cité, sur le parquet de la Chambre, au même titre que l'anglais, que nous avons cinq ministres canadiens français à Ottawa.

Nous voilà donc tels que nous sommes. Nous vivons heureux, en compagnie de nos compatriotes de langue anglaise, et comme eux, nous sommes ici chez nous. Loyaux nous avons toujours été, et nous le serons toujours. Le Roi au Canada n'a pas de plus fidèle sujets que nous. Dans la guerre de 1914-1918, des milliers de nos fils sont morts glorieusement en sol français, pour défendre les mêmes libertés qui sont aujourd'hui encore menacées.

Et si aujourd'hui le Canada a pris une fois de plus les armes aux côtés de la Grande-Bretagne, dans la juste cause que celle-ci défend, c'est parce qu'il est profondément convaincu que les libertés humaines sont à ce prix.

Le Canadien-français est un homme laborieux, pacifique. Il n'aime pas la guerre, et il ne cherche querelle à personne. Mais lorsqu'il a vu les exactions commises en Europe par Hitler et ses hordes nazies, lorsqu'il a senti que son devoir lui commandait de défendre la civilisation, il a pris les armes, et il n'aura de cesse que la victoire ne soit remportée.

Si vous saviez la douleur profonde qui fut nôtre à la suite des événements du printemps de 1940, vous comprendriez peut-être toute l'ardeur que les Canadiens ont mise dans la lutte. Si tant de nos compatriotes sont aujourd'hui en Grande-Bretagne, c'est pour aider à la délivrance de la France. La France ne peut rester longtemps asservie. Elle a trop de vertus, de qualités morales. Elle est désarmée, peut-être, mais jamais son âme ne sera conquise.

Et si aujourd'hui nous luttons pour sa délivrance, c'est parce que nous savons qu'elle ne peut mourir. La France est éternelle. Et pour nous, ce n'est pas un point de vue égoïste que de penser, et de dire, que nous avons besoin d'elle. Nous avons besoin de votre culture, de vos écrivains, vos pédagogues, vos artistes.

C'est vrai que l'Allemand est chez vous. C'est vrai que depuis près de deux années il souille votre territoire. Mais nous, Canadiens, admirons votre magnifique résistance. Nous savons bien peu de choses, il est vrai, de ce qui se passe en France. Mais des nouvelles nous arrivent en quantités suffisantes pour que nous puissions constater à quel point vous résistez, de toutes les façons possibles, à l'occupant.

Nous connaissons l'étendue de votre misère. Nous savons que vous ne mangez pas toujours à votre faim, que cet hiver beaucoup d'entre vous ont froid. Nous savons aussi que dans des conditions pareilles, poursuivre quand même la lutte est vraiment de l'héroïsme. Car lutter, avec des armes à la main, est chose facile. Mais lutter, lorsqu'on est désarmé, est la tâche la plus difficile.

Je sais que je parle ici au nom de tous mes compatriotes lorsque, par delà les mers, je lance cet appel à tous les Français: continuez la lutte, continuez-là jusqu'au bout. Et cessons une fois pour toutes, ces luttes fratricides. Que tous les Français se rangent contre l'ennemi commun, qui est l'Allemand. Que chacun fasse son devoir en utilisant les moyens dont il dispose. On n'en demande pas plus.

Les peuples d'Amérique ont mis toutes leurs ressources en commun dans cette guerre terrible qui oppose la moitié du monde à l'autre moitié. Aux Etats-Unis comme au Canada, chacun travaille à la victoire. Nos ouvriers dans nos usines, nos soldats sur les champs de bataille, nos femmes au travail ou dans les services auxiliaires de l'armée, chacun a mis l'épaule à la roue et de ce labeur géant surgira la victoire.

Je suis un Canadien-français, et je vois ce qui se passe chez-nous. Je puis vous donner ces paroles de confiance et d'espoir, et je sais que vous allez y croire. Une fois de plus le Nouveau-Monde viendra à l'aide de l'Ancien. Vingt-six nations libres, dont le Canada, la Grande Bretagne et les Etats-Unis viennent de jurer qu'elles ne déposeront les armes que lorsque Hitler et les pays qui se sont accouplés à lui seront terrassés, battus.

Ces nations, qui toutes aiment profondément la France, ne permettront jamais que cet admirable pays devienne un vassal de l'Allemagne nazie. Voilà pourquoi nous nous battons, et nous nous battons jusqu'à la victoire complète, définitive.

A cette même tribune, depuis plusieurs mois déjà, d'éminentes personnalités du Canada-Français ont exprimé leurs vues, sur l'effort de guerre du Canada, sur la noble cause qu'il défend. Toutes ces voix, beaucoup mieux autorisées que la mienne, ont sûrement réussi à vous convaincre que le Droit et la Justice sont de notre côté. Je vous ai parlé, aujourd'hui, moi, avec la voix du sang, avec la voix du coeur.

Tout récemment, le premier ministre de Grande-Bretagne, le très honorable Winston Churchill, venait au Canada. Vos journaux ont dû vous signaler cette visite. Ce que vous ne savez peut-être pas, c'est toute l'importance de cette visite. La présence au Canada, de l'éminent homme d'Etat britannique, a été pour nous un précieux réconfort. L'homme qui dirige de main de maître, les destinées de l'Empire, a parlé par T.S.F. directement de la Chambre des Communes à Ottawa, à toutes les populations de l'hémisphère occidental. Il a souligné dans son allocution le rôle important joué par le Canada en guerre. Si vous aviez eu, comme nous, l'occasion de suivre M. Churchill dans sa visite chez nous, depuis son arrivée jusqu'à son départ, si vous aviez pu entendre les acclamations frénétiques qui l'ont salué partout sur son passage, vous auriez compris toute la détermination farouche des peuples libres à gagner la guerre, vous auriez pu voir toute l'ardeur que les Canadiens ont mis dans la lutte.

L'homme d'Etat anglais, parlant dans notre langue, qu'il connaît bien, a parlé de l'avenir de la France. Il a exprimé sa conviction profonde dans la libération de votre beau pays. Ces paroles, plus que toutes les autres, ont eu un effet considérable sur tous les assistants. Non seulement les ministres, députés, sénateurs de langue française ont ponctué cette déclaration d'applaudissements soutenus, mais aussi tous les Canadiens, nombreux, qui avaient pris place dans l'enceinte de la Chambre.

Et ces applaudissements ont fait du bien au coeur de tous ceux, qui, par radio, les ont écoutés. L'amour de la France nous anime tous, c'est un amour impérissable, pour une belle chose qui ne peut mourir.

Pour nous Canadiens, la France restera toujours la plus belle chose au monde, et nous voulons qu'elle reste la France. Nous la voulons libre, forte, nous voulons qu'elle continue de rayonner sur le monde, qu'elle porte toujours, bien haut, la flambeau de la civilisation. Français, nous sommes avec vous de coeur et d'esprit, nous vous aimons, et nous avons confiance en votre destinée. Voilà pourquoi, nous allons continuer à lutter pour vous, sur terre, sur mer et dans les airs. Nous vous comprenons. Nous savons qu'en ce moment vous avez les mains liées, et que vous faites le mieux que vous pouvez. Et nous savons qu'un jour, peut-être beaucoup moins lointain qu'on le croit, nos soldats canadiens, sur le sol de France ou ailleurs, serrérons des mains françaises, et que ce geste de fraternité cimentera à nouveau, comme durant l'autre guerre, l'amitié indéfectible des Français de France, et des Français d'Amérique

Monsieur Cyrille Felteau

M. Cyrille Felteau est un jeune Canadien français originaire de la région de Québec. Après ses études secondaires, il entra à l'université Laval, à l'Ecole des Sciences Sociales, Politiques et Economiques. Il en sortit licencié, en juin 1941, à la suite d'une thèse qu'il présenta sur les assurances sociales. M. Felteau compte parmi les collaborateurs de plusieurs revues littéraires, économiques ou pédagogiques canadiennes-françaises.

Le 1er mars 1942

Jeunes Français,

C'est un bonheur presque inespéré pour moi que de pouvoir aujourd'hui parler à la France. Et nombreux sont, parmi mes jeunes compatriotes, ceux qui m'envieraient cet honneur. En effet, depuis la catastrophe de juin 1940, depuis qu'un voile de silence et de deuil s'est posé entre nos deux pays, je sais bien des jeunes Canadiens français comme moi qui auraient voulu, dans leur désarroi extrême, rompre ce silence, briser ce voile et crier à la France, par-dessus l'océan, leur douleur, leur respect et leur amour. Mais cela leur a été impossible. En vérité, je suis privilégié du sort. Si je prends pleinement conscience du bonheur qui m'échoit, je réalise aussi la difficulté de la tâche qui m'attend. Car il va me falloir parler ce soir au nom de la jeunesse canadienne-française.

Mais je m'adresserai à une section bien déterminée de la population française, à sa jeunesse dite intellectuelle, à celle que des études assez poussées ont habituée à la considération et à la discussion des idées. Je lui parlerai — oh ! très brièvement — de la jeunesse intellectuelle du Canada français, de ses principaux traits caractéristiques, de son amour indéracinable pour la France et pour tout ce qu'elle représente dans le monde, de son attitude vis-à-vis du conflit mondial qui se joue en ce moment et de ses réactions en face des malheurs actuels de la mère-patrie. Puis nous jetterons un coup d'oeil sur l'avenir.

Jeunes Français qui m'écoutez, imaginez un instant un continent formé par un bloc anglo-saxon d'au-delà de 145 millions d'hommes au milieu duquel vit une minorité de trois millions et demi. Ce continent, c'est le continent américain; cette minorité, c'est la minorité canadienne-française. Et l'élément le plus vivant, le plus remuant, le plus représentatif de ce groupe est sans contredit constitué par sa jeunesse intellectuelle, sortie des grands collèges et des universités, et sur

laquelle repose la tâche de continuer la tradition française en Amérique. Fait curieux à noter, dans un continent qui s'anglicise ou plutôt s'américanise au triple galop, cette jeunesse s'acharne à penser en français, à réagir en français, et à parler une langue la plus correcte, la plus élégante possible. Nous avons là un exemple frappant de la prédominance des facteurs ethniques, culturels, spirituels, sur les simples facteurs matériels. Le fait canadien-français en Amérique, c'est une victoire de l'hérédité sur la géographie, c'est le triomphe de l'homme sur la nature.

De plus en plus, les jeunes intellectuels canadiens-français se sentent affamés de culture française. Une organisation assez récente et qui groupe la majorité des universitaires canadiens-français s'est assigné comme but ultime l'affirmation et le développement de la culture française en Amérique. On peut facilement le soupçonner, les livres les plus lus par ces jeunes ne sont pas les "best-sellers" américains; ce sont des volumes qui ont pour auteurs des Français et dont la liste va de Ronsard à Valéry et de Descartes à Maritain.

À la racine de toutes ces préférences, il y a un amour, et c'est l'amour de la France et de sa culture. En effet, la jeunesse canadienne-française actuelle aime la France beaucoup plus vivement et profondément que les générations précédentes ne l'ont aimée. Et cela s'explique.

La génération actuelle, née pendant et après l'autre guerre, a pu bénéficier d'une plus large diffusion de la culture et de l'esprit français par le moyen des maîtres et des livres venus de France. Depuis une vingtaine d'années, notre enseignement tant secondaire qu'universitaire s'est grandement amélioré sous le rapport de la philosophie et du français. Nos universités canadiennes-françaises ont de beaucoup rehaussé le niveau de leurs études par l'apport de professeurs venus d'outre-mer. Moi qui vous parle en ce moment, ai eu la chance de recevoir les leçons de nombreux professeurs français. Et j'ai encore tout chaud à la mémoire le souvenir de l'un d'eux, un religieux, qui constitue toujours à mes yeux un modèle achevé de probité intellectuelle et de haut savoir humain.

Mais c'est surtout par sa large et merveilleuse production littéraire d'après-guerre que la France nous a le plus fortement influencés, nous, jeunes intellectuels canadiens-français, et j'oserais dire même qu'elle nous a presque forcés de l'aimer. Péguy, Claudel, Valéry, Gide, Mauriac, Duhamel, Bergson, Maritain, autant de noms qui provoquent en nous des résonnances profondes — autant de noms que nous chérissons à des degrés divers suivant notre tempérament et nos préférences littéraires. Malgré tout, à la fin, autour de ces noms l'unanimité se fait en ce qu'ils représentent pour nous la fine fleur de l'esprit français, en ce qu'ils sont les multiples facettes du génie français, ce joyau ciselé par des siècles de réalisme, de logique, de précision, mais aussi de courage, d'idéal et d'originalité dans la conception.

Comprenez-vous maintenant, jeunes Français, pourquoi nous souffrons terriblement en notre âme et conscience depuis que l'âme de la France est en deuil, depuis que son corps gît prostré sous la menace de la botte allemande ?

Au début du conflit qui fait maintenant rage sur le monde, nous étions inquiets, hésitants. Comme tous les intellectuels, nous aimons à tergiverser, à nous contredire, à discuter. Nous nous demandions si la liberté était vraiment aussi en danger qu'on voulait bien nous le faire croire, nous nous disions qu'au fond tout le problème pouvait peut-être se ramener à une lutte d'impérialismes dominateurs. Il a fallu la chute de la France pour nous ouvrir les yeux, pour nous faire saisir le véritable enjeu de la guerre actuelle. Nous avons aussi constaté depuis ce temps jusqu'à quel point une France forte était indispensable à l'équilibre du monde. Mais maintenant nous n'avons plus aucun doute. Nous savons que le conflit gigantesque qui met aux prises les forces armées de 38 nations est beaucoup plus qu'une simple course aux matières premières. Il révèle, en définitive, une opposition fondamentale dans la philosophie des partis en présence.

D'un côté nous avons ceux qui se réclament d'être les derniers défenseurs des principes sur lesquels l'humanité a vécu depuis deux mille ans; la charité, l'humilité, la miséricorde, toutes vertus évangéliques. De l'autre, nous avons les protagonistes de la force, contempteurs de tout ce qui fait la véritable dignité de l'homme, glorificateurs d'un retour aux bas instincts des âges primitifs. Entre les deux, notre choix est fait et de façon définitive.

Sur la situation et les malheurs actuels de la France, nous n'osons encore porter de jugement d'ensemble définitif. Il nous manque le recul de l'histoire. Nous ne sommes pas prêts à instituer son procès. Bien que l'on ait essayé à maintes reprises de nous le faire croire, nous ne sommes pas d'avis que la France, pays par excellence des missionnaires et des mystiques, ait mérité plus que les autres le soi-disant "châtiment" qu'elle subit aujourd'hui. Nous n'osons jeter la pierre à personne, car nous sentons bien que nous habitons une maison de verre.

Ce qui nous fait le plus sourire, c'est la supposée collaboration franco-allemande qu'une certaine propagande nous vante tant. Nous soupçonnons bien que ce n'est là qu'une sombre fumisterie machinée pour satisfaire aux intérêts les plus vils d'un groupe d'aventuriers politiques. Jamais le petit peuple de France n'y souscrira. Nous connaissons trop bien les philosophies des peuples allemand et français pour savoir qu'elles sont absolument inconciliables. Nous nous imaginons difficilement "l'honnête homme" du classicisme français marchant la main dans la main avec le surhomme de Nietzsche ou son aboutissement naturel, le soushomme des troupes d'assaut nazies.

Notre plus grande inquiétude se porte maintenant vers vous, jeunesse française qui avez à subir présentement, dans des conditions

matérielles extrêmement difficiles, la pression d'une philosophie totalitaire excessivement pénétrante, insidieuse et nocive. Malgré tout, les nouvelles sont bonnes et nous disent que vous résistez admirablement à cette formidable emprise spirituelle. Continuez, jeunes Français, gardez votre âme française car devenir nazis ce serait pour vous, perdre votre âme... Continuez, et prenez courage, car vous n'êtes pas seuls. Partout dans le monde, des forces immenses, celles dont parlait l'héroïque chef de la nouvelle résistance française, ont commencé de se mettre en branle pour sauver la liberté menacée. Des milliers de jeunes Canadiens français sont déjà rendus aux postes avancés de combat. Partout dans le monde, des milliers de vos jeunes compatriotes qui ont réussi à s'échapper de l'enfer qu'est maintenant devenu l'Europe, se consacrent corps et âme à l'accomplissement d'une tâche sublime qui est le rachat de l'honneur français, la conquête de la place que la France occupait et doit occuper dans le monde. Ne leur faites pas défaut, si vous voulez qu'un jour vous puissiez travailler ensemble à la reconstruction de votre cher pays.

Les temps troublés que nous vivons provoquent en nous des réflexes particuliers. Ils nous portent à gémir de façon exagérée sur nos malheurs présents et à essayer d'expliquer la genèse des fautes passées, surtout celles d'autrui. Dans notre crainte de ce que nous réserve l'avenir, nous n'osons le regarder en face. Pourtant, il le faut, si nous ne voulons pas être pris au dépourvu lorsque viendra le moment de la reconstruction. Que nous réserve le monde d'après-guerre? Bien malin celui qui pourrait le prédire avec certitude. Pourtant, déjà les grandes lignes du monde futur nous apparaissent, estompées dans le brouillard qui couvre actuellement le monde. En supposant une défaite des puissances d'agression, nous assisterons certainement à une grande période de réformes, période qui verra une plus grande participation des masses à l'orientation de la politique des Etats, une vie collective encore plus intense, en même temps qu'une plus grande collaboration des Etats à la vie internationale. À l'intérieur même des Etats, la jeunesse occupera certainement une place importante dans la direction des affaires publiques. Jeunesse française, le temps sera alors venu pour vous d'affirmer vos magnifiques qualités d'héroïsme, d'idéal, de débrouillardise que les malheurs passés et présents ont encore contribué à perfectionner. Cette fois-ci, après avoir gagné la guerre, vous ne laisserez pas vos aînés perdre la paix. Veuillez croire qu'ici, au Canada français, nous vous suivrons des yeux, que vous serez pour nous une inspiration vivante.

Puissiez-vous, avec l'aide de Dieu (et c'est le voeu que je formule en vous quittant), sur les ruines qui s'accumulent présentement, puissiez-vous reconstruire une France nouvelle, rajeunie, parée de toutes les beautés de l'ancienne, et qui marchera de nouveau, le front haut, à la tête des nations civilisatrices!

Monsieur Guy Jasmin

M. Guy Jasmin, rédacteur de langue française au Service de l'Information du gouvernement canadien, est journaliste de carrière. Il a été neuf ans de temps attaché à la rédaction du journal *Le Canada*, de Montréal, dont il était devenu le correspondant politique. M. Jasmin, descendant de Français établis au Canada au XVII^e siècle, est citoyen britannique. En plus d'un certain nombre d'essais sur les écrivains de France, M. Jasmin a écrit des nouvelles et des récits de voyage. Il est entré en service de guerre quelques mois après le début des hostilités.

22 février 1942

Quelquefois, c'est un témoignage verbal; à d'autres moments, ce sont de brefs rapports écrits; mais tous ces mystérieux messages, de France et d'ailleurs, ne manquent pas de nous frapper par l'unanimité qu'apportent leurs divers auteurs à dénoncer les contraintes meurtrières de l'Ordre Nouveau. Ces témoins, qui se font entendre de tous les coins de l'Europe, nous émeuvent profondément par ce qu'ils nous apprennent. On sent bien, à leur laconisme pathétique, qu'ils sont les victimes d'un rationnement de la parole.

Notre impression se fortifie donc chaque jour davantage que l'Allemagne nationale-socialiste tente de faire du continent qu'elle domine, un horrible ergastule.

Ce n'est souvent qu'un cri, lancé de Pologne ou d'Alsace, ou des notes éparses qui nous parviennent de la zone non occupée. Comment douter de l'authenticité de tous ces avertissements? La clameur est trop forte, trop persistante et, je le répète, trop unanime pour que nous n'y croyions pas. Nous en avons été fortement impressionnés.

Ces deux années pendant lesquelles les grossières idéologies sont parvenues à submerger l'Europe, brûlant, tuant et pillant partout; ces deux années pendant lesquelles ces mêmes idéologies se sont acharnées contre de vénérables institutions et ont soumis de grands peuples aux pires humiliations; ces deux années de dégradation, de tortures morales et physiques, de scélératesse conquérante, donnent une singulière actualité, en même temps qu'une extraordinaire portée au mot célèbre d'un grand moraliste français :

"La guerre n'est pas si onéreuse que la servitude".

Voilà notre vérité. Combien la démonstration quotidienne des événements de France nous confirme que la guerre n'est pas si onéreuse que la servitude.

"On peut faire apparaître le sentiment profond de Vauvenargues quand on le questionne sur la guerre, écrivait il y a quelques années l'analyste suisse Robert de Traz. Elle lui a inspiré quelques formules en médailles, comme celle-ci qui a le caractère harmonieux et noble d'une belle inscription:

"La guerre n'est pas si onéreuse que la servitude".

C'est une réflexion qui, chez nous, a fait un tour de presse considérable pendant ces derniers mois. Je l'ai vue dans tous les journaux de langue française du Canada. Elle m'a incité à relire Vauvenargues. Dans les meilleures éditions, cette réflexion est la vingt et unième dans l'ordre que l'auteur lui-même assignait, en 1747, à ses pénétrantes Réflexions et Maximes. La vingt-deuxième est peut-être tout aussi appropriée à notre époque tourmentée, car elle stigmatise bien les Quislings et les partisans plus ou moins modérés, plus ou moins enthousiastes de la collaboration. Ecoutez-la bien.

"La servitude abaisse les hommes jusqu'à s'en faire aimer".

Il n'y a rien d'ampoulé ni d'artificiel dans ces deux phrases d'un français très pur. Elles survivront à tout ce qu'on aura pu vous seriner de "Mein Kampf". Par le sentiment de véritable grandeur qu'elles renferment, par la netteté du jugement et par l'élévation de l'esprit qu'elles supposent chez leur auteur, enfin par l'actualité qu'elles revêtent dans les circonstances douloureuses du moment, elles brillent d'un vif éclat et elles éclipsent ces slogans douteux de la Révolution de la Salive et de l'Imposture qui découle de l'Ordre Nouveau.

Voilà quand on a le sens de la valeur des mots, voilà de l'authentique dynamisme. C'est celui du génie français. Nous nous servons volontiers de ce dynamisme en Amérique. Nous entrons, nous, Canadiens, dans notre troisième année de guerre, plus que jamais déterminés à faire tourner en notre faveur cette lutte longue, opiniâtre et souvent troublante, qui fauche nos soldats, qui compromet notre économie et qui nous oblige à travailler comme des stakhanovistes, mais c'est une lutte que nous trouvons sublime et certainement moins onéreuse que la servitude.

L'ennemi, qui est maître en France, de Brest à Boulogne, de La Rochelle à Nancy et de Paris à Biarritz, cela veut dire, pour nous du Canada, que vainqueur chez nous, cet ennemi s'installerait de Montréal à Toronto, de Québec à Halifax, d'Ottawa à Vancouver. Cela nous paraît intolérable, comme cela paraîtrait intolérable à nos voisins des Etats-Unis avec lesquels nous sommes liés par une amitié séculaire.

L'ennemi vous a pris vos départements les plus peuplés et les plus fertiles: il ne manquerait pas de se saisir de nos plus riches provinces.

L'ennemi vous a séparés par une ligne de démarcation, laquelle, tracée de façon aussi inique au Canada, nous réduirait à vivre chez les Esquimaux. L'exemple des autres pays occupés est tout aussi pénible, mais celui de la France meurtrie, avec ses théories d'otages pantelants, ses cités ouvrières dont les Boches se servent comme d'un bouclier vivant pour éviter le bombardement de leurs industries de guerre, c'est l'exemple de cette France qui est pour nous le plus significatif et le plus éloquent.

Nos armées augmentent sans cesse ainsi que notre production d'armements et de navires; notre foi dans la victoire fut toujours inébranlable et aujourd'hui, en dépit de revers parfois alarmants, nous la sentons prochaine. La victoire que nous recherchons, c'est la même que celle que, le 10 septembre 1939, nous nous engageons à gagner sur l'Allemagne nazie, en compagnie de nos Alliés, France et Grande-Bretagne.

Mais où avons-nous trouvé, en 1940 et 1941, années d'hécatombes universelles, l'énergie nécessaire pour nous soutenir dans cette perspective de victoire?

Nous l'avons trouvée dans tous ces courants de résistance que les peuples asservis offrent à l'Ordre Nouveau. Ces témoignages verbaux, ces messages écrits dont je vous ai parlé au début de cette causerie, contiennent tous l'affirmation que la résistance s'organise farouche, indomptable, et dont les animateurs sont insaisissables. C'est la guerre de souterrains avec des armes de fortune. Mais cette guerre qui se livre, en France comme en Tchécoslovaquie, en Norvège comme en Pologne, elle aussi est moins onéreuse que la servitude. Ses moindres succès ont de grandes répercussions en Amérique. Elles nous confirment ce fait réconfortant que l'Europe rejette la loi de l'ergastule.

Ici encore, c'est l'exemple de la résistance en France qui nous passionne davantage et qui nous encourage dans notre propre effort de guerre. Il faut vous dire avec quelle sympathique compréhension nous lisons vos tracts clandestins, vos rapports passés en contrebande, votre correspondance secrète; et quelle joie émue est la nôtre lorsque nous découvrons les allusions que certains de vos écrivains glissent finement dans des articles de journaux et de revues qui nous arrivent parfois de France.

Mais les autres phases de la résistance, qui sont d'une témérité poussée jusqu'à l'héroïsme, celle des Français Libres, de l'intérieur et de l'extérieur, électrisent nos jeunes et fouteux athlètes qui, par milliers, sur le sol anglais ou dans les camps militaires du Canada, n'attendent que l'heure de se servir, contre l'Allemand, des merveilleux engins automatiques que notre industrie de guerre a mis en abondance à leur disposition et dont ils ont appris, pendant les sombres mois de l'attente, à tirer le meilleur parti. Ils frapperont très dur ce jour-là qui sera le jour de la libération.

Comment vous résumer le tableau que nous nous faisons, de la situation française et européenne, mieux que ne l'a fait une grande gloire de la littérature contemporaine et qui, il va sans dire, est sortie de votre peuple généreux. Peut-être la reconnaissez-vous, (1) mais ce n'est pas là l'essentiel. Reconnaissez-vous, vous-même, dans cette saisissante description dont chaque mot nous fait tressaillir et nous fait enrager contre les forces d'oppression:

L'Europe? Il la tient, il la possède, de bout en bout;
Il en traverse le plein, la succulente épaisseur;
Il n'y a rien pour lui de trop charnu, ni de trop riche.
Il lui plaît d'être installé au coeur de sa nourriture!
Les substances de choix, la liqueur plusieurs fois mûrie,
L'essence qui a suinté siècle à siècle, goutte à goutte,
Toute la force antique et la réserve du dedans,
Il les lui faut, pour lui seul, et d'aussi près que possible.

Voilà deux ans qu'il est calfeutré dans sa proie.
Il mène au chaud la vie grasse et lente des larves;
Car il n'est pas besoin qu'il bouge; l'aliment
Vient à lui, l'aliment le baigne et le pénètre;
A peine si parfois l'on sent une secousse.
Quand grouille un des replis de son corps qui a mille lieues.

Mais ici, mais au loin, partout,
Chaque minute, nuit et jour,
L'on devine, l'on reconnaît —

C'est un tiraillement profond
Qui déconcerte les entrailles
Et qui amollit les genoux —

On éprouve, on sait — pas de doute
Que quelqu'un d'énorme poursuit
Sa succion irrésistible.

C'est une douleur si entrée
Qu'on en pâlit sans en rien dire.

Tout chair peu à peu se vide.

Ce qui fait la tiédeur, le poids,
La consistance du vivant
Est aspiré de proche en proche.

On ne peut pas le retenir.

LE CANADA PARLE A LA FRANCE

Tout devient creux et flasque et froid.
L'Etre meurt par toute la masse
D'une mort qui n'a pas de lieu.

Cependant une torpeur gagne.
L'oubli enlace doucement
Chaque fibre mortifiée;
L'envie de vivre est bue aussi;
Elle fuit, mêlée au sang.
Europe! Europe!

Je crie:

Ne te laisse pas mourir!
Cramponne-toi. Crispe-toi.
Reprends ta vie dans un spasme.

Ecrase le dieu terrible !

99-3-42

- (1) Ces vers sont extraits d'un recueil que publiait Jules Romains, en 1919, sous le titre **Europe**.

TABLE DES MATIERES

	Page
S. E. le cardinal Villeneuve, décembre 1941,	3
L'honorable Adélarde Godbout, août 1941,	7
Son Excellence Monseigneur Vachon, Janvier 1942,	11
Le R. P. Desmarais, O.P., décembre 1941,	16
Le R. P. St-Denis, O.M.I., janvier 1942,	20
M. l'Abbé Arthur Maheux, février 1942,	25
Mademoiselle Béatrice Belcourt, juillet 1941,	29
Madame Georges Vanier, décembre 1941,	31
Mademoiselle Cécile Bouchard, novembre 1941,	35
Mademoiselle Gladys Arnold, octobre 1941,	40
Mademoiselle Denyse Ouimet, décembre 1941,	44
S. E. M. Jean Désy, août 1941,	49
Le Major-Général LaFlèche, août 1941,	52
M. Louvigny de Montigny, août 1941,	56
L'honorable C. P. Beaubien, septembre 1941,	61
M. Fulgence Charpentier, septembre 1941,	66
M. Jean Chauvin, septembre 1941,	70
M. Eugène L'Heureux, septembre 1941,	75
L'honorable Wilfrid Gagnon, octobre 1941,	80
Docteur Albert Lesage, octobre 1941,	84
Le major Benoît, octobre 1941,	88
Docteur Paul Robert, octobre 1941,	92
Le Brigadier-Général Vanier, novembre 1941,	97
M. Donatien Frémont, novembre 1941,	100
M. Claude Mélançon, décembre 1941,	105
M. Pierre Daviault, décembre 1941,	110
Docteur Roméo Boucher, janvier 1942,	115
M. Emile Vaillancourt, février 1942,	118
M. Roger Baulu, février 1942,	122
M. Cyrille Felteau, mars 1942,	126
M. Guy Jasmin, mars 1942,	130

La CHARTE *de* L'ATLANTIQUE

et

La Déclaration des Nations Unies



LA CHARTE DE L'ATLANTIQUE

(Annoncé au monde par radio)

LE PRESIDENT des Etats-Unis et le premier ministre, M. Churchill, représentant le gouvernement de Sa Majesté dans le Royaume-Uni, se sont rencontrés en mer.

Le président et le premier ministre ont eu plusieurs entretiens. Ils ont considéré les dangers que représentent pour la civilisation mondiale les pratiques de domination militaire par suite de conquêtes adoptées par le gouvernement hitlérien d'Allemagne et les autres gouvernements qui lui sont associés, et ils ont exposé clairement les mesures prises par leurs pays respectifs pour leur sûreté en face de ces dangers.

Ils ont convenu de la déclaration suivante:

Le président des Etats-Unis d'Amérique et le premier ministre, M. Churchill, représentant le gouvernement de Sa Majesté dans le Royaume-Uni, après s'être rencontrés, jugent qu'il convient de faire

connaître certains principes communs aux politiques nationales de leurs pays respectifs, principes sur lesquels ils basent leurs espoir d'un avenir meilleur pour le monde.

- ★ 1. Leurs Etats ne recherchent aucune conquête, territoriale ou autre;
- ★ 2. Ils ne veulent aucune modification territoriale qui ne s'accorde avec la volonté librement exprimée des peuples intéressés;
- ★ 3. Ils respectent le droit de tous les peuples à choisir le régime politique sous lequel ces derniers vivront et ils désirent voir rétablir la souveraineté et l'autonomie de ceux qui en ont été privés par la violence;
- ★ 4. Ils s'efforceront, sous réserve du respect des obligations déjà contractées par eux, de favoriser l'accès pratique de tous les Etats, grands ou petits, vainqueurs ou vaincus, sur un pied d'égalité, au commerce et aux matières premières du monde, dont ils ont besoin pour la prospérité de leur économie;
- ★ 5. Ils désirent créer la plus entière collaboration de toutes les nations dans le domaine économique, dans le but d'obtenir pour tous l'amélioration des conditions de travail, le progrès économique, et la sécurité sociale;
- ★ 6. Après la ruine définitive de la tyrannie nazie, ils espèrent avoir fondé une paix qui donnera à toutes les nations le moyen de demeurer en sécurité dans leurs frontières propres, et qui assurera aux hommes de toutes les patries une vie à l'abri de la crainte et de la misère;
- ★ 7. La paix devra donner à tous les hommes la liberté de franchir les mers sans obstacles;
- ★ 8. Ils croient que toutes les nations du monde, pour des raisons tant pratiques que morales, doivent enfin renoncer à l'emploi de la violence. Puisque aucune paix ne saurait durer à l'avenir si des Etats qui menacent ou peuvent menacer d'agression hors de leurs frontières continuent d'user d'armements de terre, de mer ou d'air, ils croient que le désarmement de ces Etats est indispensable, en attendant l'institution d'un système général et permanent de sécurité universelle. De même, ils favoriseront et appuieront toutes les autres mesures pratiques qui allégeront le fardeau des armements, dont sont écrasés les peuples amis de la paix.

FRANKLIN D. ROOSEVELT
WINSTON S. CHURCHILL

Le 14 août 1941.

Déclaration des **NATIONS UNIES**

Washington, le 1er janvier 1942



Une déclaration signée conjointement par les Etats-Unis d'Amérique, le Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques, la Chine, l'Australie, la Belgique, le Canada, Costa-Rica, Cuba, la Tchéco-Slovaquie, la République Dominicaine, Salvador, la Grèce, le Guatemala, Haïti, le Honduras, l'Inde, le Luxembourg, les Pays-Bas, la Nouvelle-Zélande, le Nicaragua, la Norvège, Panama, la Pologne, l'Afrique-sud, la Yougoslavie.

Les gouvernements signataires, ayant accepté un programme commun de buts et de principes compris dans la déclaration conjointe du président des Etats-Unis d'Amérique et du premier ministre du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, en date du 14 août 1941, connue sous le nom de Charte de l'Atlantique, et convaincus qu'une victoire totale sur leurs ennemis est essentielle à la défense de la vie, de la liberté, de l'indépendance et des convictions religieuses, ainsi qu'à la protection des droits humains et de la justice dans leurs propres pays ainsi que dans les pays étrangers, et qu'ils sont maintenant engagés dans une lutte commune contre les forces sauvages et brutales qui cherchent à subjuguer le monde, déclarent que:

(1) Chaque gouvernement s'engage à employer toutes ses ressources, militaires ou économiques, contre les membres du pacte tripartite et les adhérents avec lesquels ce gouvernement est en guerre.

(2) Chaque gouvernement s'engage à collaborer avec les gouvernements signataires de la déclaration et à ne pas conclure d'armistice ou de paix séparés avec les ennemis.

Pourront adhérer à la déclaration qui précède les autres nations qui apportent aide et assistance matérielles dans la lutte en vue d'une victoire sur l'hitlérisme.

Fait à Washington, le 1er janvier 1942

SIGNATAIRES DU PACTE



Les ETATS-UNIS d'AMERIQUE

par Franklin D. Roosevelt

Le ROYAUME-UNI DE GRANDE-BRETAGNE ET
d'IRLANDE DU NORD

par Winston Churchill

Au nom du gouvernement de
l'UNION DES REPUBLIQUES SOCIALISTES SOVIETIQUES
l'ambassadeur Maxim Litvinov

Le gouvernement national de la REPUBLIQUE DE CHINE
Tzé-Ven Soong, ministre des affaires étrangères

Le COMMONWEALTH
d'AUSTRALIE *par R. G. Casey*

Le ROYAUME DE BELGIQUE
par R. V. D. Straten

CANADA
par Leighton McCarthy

Le GRAND DUCHE DE
LUXEMBOURG
par Hugues Le Gallais

Le ROYAUME DES PAYS-BAS
par A. Loudon

Signé au nom du gouvernement du
DOMINION DE NOUVELLE-
ZELANDE *par Frank Langstone*

La REPUBLIQUE DU
NICARAGUA *par Léon De Bayle*

Le ROYAUME DE NORVEGE
par W. Munthe De Morgenstierne

La REPUBLIQUE DE PANAMA
par Jean Guardia

La REPUBLIQUE DE POLOGNE
par Jan Ciechanowski

La REPUBLIQUE DE COSTA RICA
par Luis Fernandez

La REPUBLIQUE DE CUBA
par Aurelio F. Concheso

La REPUBLIQUE TCHECO-
SLOVAQUE *par V. S. Hurban*

La REPUBLIQUE DOMINICAINE
par J. M. Troncoso

La REPUBLIQUE DE SALVADOR
par C. A. Alfaro

Le ROYAUME DE GRECE
par Cimon P. Diamantopoulos

La REPUBLIQUE DU
GUATEMALA

par Enrique Lopez-Herrarte

La REPUBLIQUE d'HAITI
par Fernand Dennis

La REPUBLIQUE d'HONDURAS
par Julian R. Caceres

Les INDES
par Girja Shankar Bajpai

L'UNION SUD-AFRICAINE
par Ralph W. Close

Le ROYAUME DE
YUGOSLAVIE
par Constantin A. Fotitch



Publié par le directeur du Service de l'Information, à Ottawa, avec l'autorisation
de l'hon. J.-T. Thorson, ministre des Services nationaux de guerre.

Imprimé au Canada

BNQ



000 529 100

